

MES RÊVERIES.

LIVRE SECOND.

DES PARTIES SUBLIMES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DÉFENSE, ET DE L'ATTAQUE.

JE m'étonne toujours comment on ne revient pas de l'abus de fortifier les villes. Ce propos paroîtra extraordinaire, & je dois le justifier.

Examinons premièrement l'utilité d'une forteresse.

Elle sert à couvrir un pays; à obliger l'ennemi

TOME II.

A

de l'attaquer avant de passer outre; pour s'y retirer avec des troupes, les y mettre à couvert; pour y former des magasins; pour y mettre en sûreté, pendant l'hyver, les troupes, l'artillerie, les munitions, &c.

Si l'on examine ces choses, l'on trouvera qu'il est avantageux qu'elles soient placées aux confluens des rivières; parceque, pour les investir, il faut partager les armées en trois corps différens; que l'on peut battre un de ces trois corps, avant qu'il soit secouru des deux autres; qu'avant l'investissement, l'on a toujours deux côtés libres, & qu'il est impossible que l'ennemi forme cet investissement dans un jour; qu'il faut l'attirail de trois ponts, & que l'on a les hasards pour soi, je veux dire les orages qui les cassent, & les inondations qui arrivent ordinairement l'été.

Outre cela, en occupant un tel poste, l'on est maître du pays, l'étant des rivières; on empêche les courses; & l'on a la facilité de les ravitailler aisément, d'y former des magasins, d'y transporter des munitions & toutes les choses nécessaires à la guerre.

Au défaut des rivières, l'on trouve des en-

droits fortifiés par la nature, dont il est presque impossible de faire l'investissement, que l'on ne peut attaquer que par un endroit, qui avec peu de dépense pourroient se rendre pour ainsi dire imprenables : d'autres qui, par le moyen des écluses, peuvent s'inonder à plusieurs lieues à la ronde. Il n'y a personne qui ne convienne qu'il se trouve de pareilles situations, & qu'en ajoutant l'art à la nature, l'on n'en fasse des places imprenables; car je compte la nature infiniment plus forte que l'art : pourquoi donc n'en pas profiter? Peu de villes ont été fondées à ces fins : le négoce a causé leur augmentation, & le hasard a choisi leur situation. Ces villes, par la succession des temps, se sont accrues; les bourgeois les ont enceintes de murailles, pour se défendre contre les courses des ennemis, & pour se garantir des troubles intestins qui agitent les états.

Jusques-là tout est dicté par la raison : les bourgeois les ont fortifiées pour leur conservation; ils les ont défendues. Mais pourquoi les princes se sont-ils avisés de les fortifier? Cela pouvoit avoir quelque apparence de raison, du tems que la chrétienté vivoit dans le barbarisme, que l'on

faisoit des esclaves les uns sur les autres, & que l'on dévastoit les pays : mais à présent que l'on fait la guerre avec plus de modération, qu'est-ce que l'on a à craindre ? Est-ce qu'une ville qui sera enceinte d'une bonne muraille, d'un boulevard, où l'on mettroit trois ou quatre cent hommes de garnison joints à la bourgeoisie, avec quelques pièces de canon de fer, ne sera pas aussi-bien en sûreté que s'il y avoit plusieurs milliers d'hommes ? Car je soutiens que ces troupes ne se défendront pas plus longtemps que ces quatre cent hommes, & que la capitulation pour les bourgeois n'en sera pas meilleure.

Outre cela, qu'est-ce qu'en fera l'ennemi, quand elle sera prise ? La fortifiera-t-il ? je pense que non. Ainsi il se contentera d'une contribution, & passera outre ; peut-être même ne l'assiégera-t-il pas, parcequ'il ne sçauroit la conserver. De se hasarder d'y laisser une petite garnison, c'est ce qu'il ne fera jamais ; & d'y en mettre une grosse, encore moins, parcequ'elle ne seroit point en sûreté.

Une raison plus forte encore me persuade que les villes fortifiées sont de mauvaise défense. C'est que, supposé que l'on fasse un ma-

magasin de vivres pour trois mois de garnison; dès qu'elle est investie, il n'y a pas pour huit jours de vivres, parceque l'on n'a pas compté sur vingt, trente ou quarante mille bouches qu'il faut nourrir, par la raison que les habitans de la campagne s'y réfugient avec leurs effets, & augmentent le nombre des bourgeois. Les richesses d'un prince ne s'étendent pas à faire de pareils magasins dans toutes les places qui sont en risque d'être attaquées, & de les renouveler tous les ans; & quand il auroit la pierre philosophale, il ne le pourroit pas, parcequ'il mettroit la famine dans le pays.

J'entends dire à quelqu'un : Je mettrai à la porte les bourgeois qui ne pourront faire leur provision. C'est une désolation pire que celle que peut causer l'ennemi : car combien y en a-t-il dans une ville qui ne vivent qu'au jour la journée? Outre cela, est-on sûr que l'on sera investi? Et quand on l'est, l'ennemi laissera-t-il tranquillement retirer cette multitude? il la rechassera dans la ville. Qu'est-ce que fera monsieur le gouverneur? Laissera-t-il mourir de faim ces misérables? Pourra-t-il justifier cette conduite devant son souverain? Que fera-t-il donc?

Il faudra qu'il leur fasse part de son magasin, & qu'il se rende au bout de huit ou quinze jours.

Car supposé qu'il y ait dans une ville cinq mille hommes de garnison, qu'il y ait outre cela quarante mille bouches, que le magasin soit pour trois mois; les quarante-cinq mille bouches mangeront en un jour ce que les cinq mille auroient mangé en neuf: ainsi la place ne peut tenir qu'aux environs de dix à douze jours. Mettons qu'elle en tienne vingt, ce n'est pas la peine de l'attaquer; elle est obligée de se rendre d'elle-même: & tous les millions qu'on a employés pour la fortifier sont une dépense inutile.

Il me semble que ce que je viens de dire doit bien persuader des défauts irrémédiables des villes fortifiées; & qu'il est plus avantageux pour un souverain d'établir ses places d'armes dans des endroits aidés de la nature, & avantageux pour couvrir un pays, que de fortifier des villes avec des dépenses immenses, ou d'augmenter leurs fortifications. Il faudroit au contraire, après en avoir établi d'autres, les raser toutes jusqu'aux remparts. Du moins faudroit-il ne plus songer à

en fortifier, & employer cet argent à en construire de nouvelles.

Quoique ce que je dis là soit fondé sur la raison, je ne pense pas que personne s'en avise, tant l'usage est une belle chose, & tant il a de puissance sur nous. Une place, comme je la suppose, peut tenir plusieurs mois de tranchée ouverte, & même des années, parceque la bourgeoisie ne l'embarasse pas; & que, lorsqu'il y a des vivres, l'on sçait combien le siège en doit durer.

Les sièges que l'on a faits en Brabant n'auroient point eu de succès si rapides, si les gouverneurs n'avoient calculé le temps de leur résistance avec celui de la durée de leurs vivres: C'est pourquoi ils desiroient, autant que les ennemis, que la brèche fût bientôt prête, pour pouvoir se rendre honorablement. Malgré cette bonne volonté mutuelle, j'ai vu plusieurs gouverneurs être obligés de se rendre, sans avoir eu l'honneur de sortir par la brèche.

Je ne m'étendrai pas fort au long sur ce qui regarde la manière de défendre les places, parceque je ne prétends pas, dans cet ouvrage, traiter toutes les parties de la guerre en détail. Mon in-

tention est simplement d'exposer celles de mes idées qui me paroissent neuves.

J'ai remarqué dans les sièges, que, dès les commencemens, l'on garnit beaucoup le chemin-couvert, que l'on en fait un grand feu de mousqueterie, & que ce feu ne fait pas un grand dommage. Cela ne vaut absolument rien, parceque l'on fatigue les troupes de façon qu'on les excède. Le soldat, que l'on fait tirer toute la nuit, s'ennuie; son fusil se craffe, se démantibule, & il passe le lendemain une partie du jour à le nétoyer & à le rajuster, à faire des cartouches : enfin cela lui emporte tout le repos qu'il devoit prendre; chose qui est d'une conséquence infinie, & qui entraîne après soi, si l'on n'y fait grande attention, des maladies & un dégoût auxquels la bonne volonté ne résiste pas.

C'est cependant sur les fins d'un siège où il faut marquer le plus de vigueur, parceque c'est alors qu'il est question des coups de main; & que plus vous marquez de vigueur, & plus l'ennemi se dégoûte; parcequ'alors les maladies se mettent dans son camp, que les fourages & les vivres lui manquent, & enfin que tout concourt
à sa

à sa ruine ; ce qui décourage & officiers & soldats. Si, avec cela, ils sentent que la résistance devient plus forte qu'elle n'étoit, & qu'elle augmente à mesure qu'ils se flattent de la voir diminuer, ils ne sçavent plus où ils en font, & se dégoûtent totalement. C'est pourquoi il faut réserver les meilleures troupes pour les coups de main, ne leur pas seulement permettre de mettre le nez sur le rempart, & surtout ne point faire faire des veilles à ces troupes-là ; mais, dès qu'elles ont fait leur expédition, les renvoyer dans leurs casernes, dans leurs souterrains, ou bien où on les aura logées.

Mais pour en revenir au feu du chemin couvert ou des remparts sur les travailleurs, pendant la nuit, ce n'est presque que du bruit ; car les soldats, pour ne se point donner la peine de bourrer, parceque cela les fatigue, prennent la poudre à poignée, la jettent dans le fusil, mettent une bale par-dessus, puis tirent. Où tirent-ils ? en l'air ; parcequ'à force de tirer, l'épaule leur devient douloureuse, cette douleur dure pendant tout le siège ; & comme dans l'obscurité l'officier ne peut les voir, ils passent le bout du fusil sur la palissade, la bale

va où elle peut, & ils dorment à moitié.

Il vaut beaucoup mieux placer vers la fin du jour beaucoup de canons à barbottes, soit dans le chemin couvert, soit sur les remparts; les aligner avec de la craie sur les batteries, pour les faire tirer dans les environs où l'on croit qu'il en est besoin; les charger à cartouche, & tirer ainsi toute la nuit; puis les ôter à la pointe du jour. Ce feu est de tous le plus meurtrier; parcequ'il perce & gabions & fascines; que les blessures en sont mortelles, les balles étant grosses comme des noix; que ces bales balaient continuellement toute la largeur de la tranchée, vont par bonds & ricochets bien loin par delà. Le canon de l'ennemi ne sçauroit le faire taire pendant la nuit; & cela tue comme mouches les travailleurs & ceux qui mènent le canon sur les batteries.

Enfin, pour servir douze pièces de canons ainsi disposées, il ne faut que trente-six soldats & douze canoniers; & je me persuade qu'ils feront plus de mal que mille hommes à qui l'on auroit fait passer la nuit à tirer dans le chemin couvert. Pendant ce temps, vos troupes se reposent tranquillement, & sont le lendemain en

état de relever les postes, ou d'être employées au travail.

Que l'on ne m'allègue point que cela consume de la poudre; les soldats en gaspillent plus pendant la nuit, qu'ils n'en tirent: & quand cela seroit, il n'y a qu'à tirer avec moins de pièces, il en resultera toujours un avantage, qui est que vos troupes seront moins fatiguées, & que par conséquent vous aurez moins de malades: car rien n'en cause tant que les veilles.

Je dois dire un mot sur les ouvrages de fortifications: Tous les anciens ne valent rien, les modernes ne valent guère mieux. Le roi de Pologne * seul a formé un système de fortification qui est admirable. Mais comme l'on ne fait pas les places comme on les souhaiteroit, & qu'il faut s'en servir comme elles sont, il faudroit tâcher de pratiquer aux ouvrages détachés de grandes rampes, pour pouvoir les r'attaquer par derrière l'épée à la main: car quand l'ennemi s'y est logé, son logement contient peu de monde, parceque les couvreurs & les travailleurs sont obligés de se retirer. Or, si vous

* Auguste II, père de l'auteur.

pouvez aller à eux & les attaquer en plus grand nombre, indubitablement vous les chassez ; & avant qu'ils aient commandé un nouvel assaut & de nouveaux travailleurs, leur logement est comblé. Vous le pouvez en toute sûreté, parceque vous n'êtes point vu de leur canon, ni du feu de leur tranchée ; il faut donc qu'ils donnent un nouvel assaut où vous leur tuez une infinité de monde, parcequ'ils sont obligés de venir en force.

Quand le logement est fait & que leurs couvreurs sont retirés, vous recommencez. Rien n'est si meurtrier & ne désole tant, & l'avantage est toujours du côté des assiégés. Sans cela, tout ouvrage emporté est un ouvrage perdu, parceque l'on ne sçauroit y aller ; & que l'ennemi y est en sûreté, parcequ'il a un chemin pour y aller, je veux dire la brèche, & que vous n'en avez point : ce qui fait qu'il faut toujours retirer les troupes qui sont dessus, dès que l'ouvrage est mûr, & qu'il faut l'abandonner. Faire autrement, seroit vouloir perdre inutilement du monde.

A la vérité, l'on fait des coupures : mais elles ne sont bonnes que lorsqu'elles ont été conf-

truites avec l'ouvrage ; je veux dire, lorsque l'endroit, où elles doivent se faire un jour, est revêtu des deux côtés d'un mur, pour qu'en un cas de siège l'on n'ait qu'à en tirer la terre ; ce qui vous forme tout d'un coup un fossé revêtu à votre coupure. Mais s'il n'y a plusieurs forties ou portes, vous n'aurez pas la facilité d'aller à l'ennemi : & dès qu'il sera logé sur l'ouvrage, il se moquera de vous, & vous gagnera, en poussant des sapes.

Il y a encore plusieurs choses à faire & que l'on ne fait pas : mais cela allongeroit trop cet ouvrage ; & ce que j'en ai dit est suffisant pour faire voir que les assiégés n'ont pas, pendant le cours d'un siège, une plus avantageuse occasion de combattre l'ennemi, que celle que leur fournissent les ouvrages détachés, pourvu que l'on puisse y communiquer.

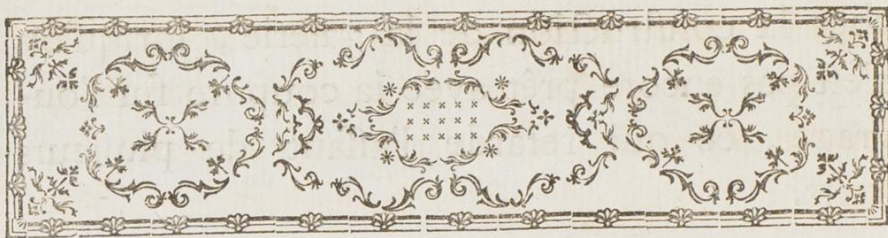
Bien des gens croient, que lorsque la brèche est faite, il n'y a plus de salut, & qu'il faut abandonner l'ouvrage. Il est vrai que l'on ne sçauroit empêcher le logement ; mais on peut les en chasser, & les obliger de donner cent assauts, parceque l'on peut s'y maintenir toujours

plus fort qu'eux, & leur tuer avec avantage une infinité de monde. Ils n'ont, en ce cas, qu'un parti à prendre, qui est de faire sauter l'ouvrage : mais il y a apparence qu'ils s'en aviseront un peu tard. C'est pourquoi les ouvrages spacieux sont avantageux : car dans les petits il n'y a rien à faire, & on les réduit trop tôt en poudre.

Dans les fossés qui sont pleins d'eau, il y a une chose à faire qui est extrêmement meurtrière : c'est d'avoir des barques couvertes de madriers, y mettre des soldats pour empêcher le travail de la galerie. Il est certain que, tant que ces barques subsisteront, il est impossible de faire la galerie, parceque ces soldats vont tuer les ouvriers à brûle-pourpoint : le feu de la mousqueterie ne leur fait rien, parcequ'il vient en plongeant. Il faudra donc établir des batteries sur l'angle saillant du fossé : quand cela est fait, elles effuient deux coups, & les voilà à couvert dans cet angle ; & il n'y a point de remède, que de descendre le canon à fleur d'eau, & de percer le revêtement, ce qui est un opéra. On peut se servir de cet expédient, pour empê-

cher la construction de la galerie, lorsqu'on n'est pas encore prêt avec la coupure sur l'ouvrage, ce qui retarde l'affaut de plusieurs jours.





CHAPITRE DEUXIEME.

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE EN GÉNÉRAL.

JE prends les objets commé ils se présentent à mon idée ; ainsi on ne doit pas être surpris si je quitte le chapitre de la fortification, pour y revenir après : c'est parceque j'ai cru cette digression nécessaire ici, avant que d'entrer plus particulièrement dans ce qui regarde chaque chose.

Bien des gens sont dans l'opinion qu'il est avantageux d'être de bonne heure en campagne. Ils ont raison, lorsqu'il est question d'occuper un poste important ; sans cela, il me semble qu'il ne faut pas tant se presser, & tâcher d'y rester plus longtems. Qu'importe que l'ennemi fasse des sièges ? il s'affoiblira à mesure qu'il en fera : & si vous vous mettez à ses trouffes vers l'automne avec une armée bien ménagée & en bon état, vous le ruinerez.

J'ai

J'ai toujours remarqué que, durant une campagne, les armées fondent d'un tiers, quelquefois de la moitié; & que le cavalier surtout étoit dans un piteux état au commencement d'octobre, c'est-à-dire, hors d'état de tenir la campagne. Je voudrois jusqu'alors me tenir couvert; inquieter l'ennemi par des détachemens, & sur les fins d'un bon siège me mettre à ses trouffes: je crois que j'en aurois bon marché, & qu'il songeroit bientôt à se retirer; ce qui peut-être ne lui seroit pas tout-à-fait aisé devant des troupes bien ménagées & bien complètes: il pourroit bien y laisser ses bagages, son canon, & une partie de sa cavalerie, avec tout son charroi; ce qui ne lui faciliteroit pas le moyen d'être l'année d'ensuite de si bonne heure en campagne; peut-être même n'oseroit-il pas reparoître. C'est l'affaire d'un mois: & puis l'on s'en retourne dans ses quartiers sans être trop délabré, & l'ennemi est abîmé; car huit jours de plus seulement le ruinent quelquefois. L'on trouve dans ce tems-là les granges pleines, du sec partout, & l'on a peu de maladies.

L'on peut même alors tourner ses pas d'un autre côté, subsister tout l'hyver dans le pays

ennemi : la faison de l'hyver n'est point à craindre pour les troupes, comme on le croit. J'ai fait des campagnes dans des climats affreux pendant plusieurs hyvers ; les hommes & les chevaux se portoient bien. Il n'y a point de maladies à craindre, les fièvres n'y règnent jamais comme en été, & les chevaux sont en bon état.

Il y a telle situation qui vous permet de cantonner vos troupes, elles y sont en sûreté, les vivres abondent ; le tout est de sçavoir les faire venir. On ne vit point aux dépens de son maître : au contraire, un habile général peut tirer par les contributions de quoi faire subsister l'armée la campagne d'après. Le soldat vit à l'aïse, il est joyeux & content, parcequ'il n'est point fatigué, qu'il est bien logé, bien chauffé & qu'il a abondance de tout. Mais pour cela il faut sçavoir tirer les vivres & l'argent de loin, sans fatiguer les troupes. Si l'on fait de gros détachemens, ils sont en risque d'être attaqués & enlevés ; cela fatigue les troupes, & ne produit pas beaucoup.

Pour y remédier, il faut envoyer des lettres circulaires dans les pays que l'on veut faire

contribuer ; faire sçavoir qu'en tel tems il sortira des partis , qui mettront le feu chez ceux qui ne se seront pas pourvus des quittances de la taxe imposée , qui doit être modique. Ensuite l'on choisira des officiers intelligens , que l'on enverra avec des partis de vingt-cinq à trente hommes , qui auront ordre de ne marcher que de nuit , de ne faire aucun dégât , sous peine de la vie , en rendre l'officier responsable ; & leur donner à chacun un certain nombre de villages à visiter.

Quand ils seront arrivés sur les lieux , & qu'il fera tems de sçavoir si ces villages ont payé , ils enverront le soir un sergent avec deux hommes , sçavoir chez le principal du lieu , s'il est pourvu d'une quittance. S'il ne l'est pas , celui qui conduit le parti doit sur le champ se montrer avec sa troupe , & mettre le feu à une maison , avec menace de revenir & d'en brûler davantage ; ne point piller , ni prendre la somme exigée , ni une plus grande : mais passer outre.

Avant que de rentrer dans les quartiers , tous les partis doivent se rendre en un certain lieu ; là il faut faire fouiller & pendre sans misé-

ricorde ceux qu'on trouvera s'être emparés de la moindre chose. Si au contraire ils ont fidèlement suivi les ordres qu'on leur a donnés, ils doivent être récompensés : moyennant quoi, cette méthode de faire contribuer deviendra familière aux troupes, & le pays à cent lieues à la ronde apportera & vivres & argent en abondance : l'on ne fatiguera point les troupes. Une vingtaine de partis par mois feront toute la besogne. Ces partis ne sçauroient être découverts, quelque perquisition que l'ennemi en fasse : & comme c'est un mal que l'on sent, & que l'on ne sçauroit voir que lorsqu'il fait son effet, il augmente l'effroi ; & personne ne dort en repos qu'il n'ait payé, quelque défense que l'ennemi fasse ; les habitans se délivreront de cette crainte en payant.

Une grosse exécution, je veux dire un gros corps en exécution, embrasse peu de pays, & met le trouble partout où il se trouve : les habitans cachent leurs effets, leurs bestiaux ; & dans cet état l'on en tire peu, parcequ'ils sentent bien que l'on ne sçauroit demeurer longtems, qu'ils espèrent du secours, & qu'ils vont le chercher eux-mêmes ; ce qui, bien souvent,

est causé que ces corps sont obligés de se retirer à la hâte, sans avoir beaucoup opéré, & que l'on y laisse toujours quelqu'un. Lorsque les choses vont au mieux, celui qui commande le détachement, soit crainte, soit prudence, ou intérêt propre, fait une composition telle quelle avec les habitans ; & ne ramène que des troupes harassées, en mauvais état, quelques vivres, peu d'argent. Voilà le succès qu'ont ordinairement les contributions : au lieu que, de la façon dont je le propose, tout vient à bien, & de lui-même.

Comme on ne fait payer que tant par mois, les habitans s'entraident, & peuvent fournir d'autant plus, qu'ils ne sont pas troublés par la présence des troupes, qu'ils ont du tems devant eux, & qu'ils ne voyent aucun remède pour éviter d'être brûlés, s'ils ne satisfont. Enfin, l'on embrasse un pays immense : les plus éloignés fondent leurs denrées pour apporter de l'argent, & les plus voisins apportent des vivres : car il faut toujours laisser le choix.

Il faut que ces partis jouent de malheur, ou que ceux qui les conduisent ne sçachent pas leur métier, pour être découverts : car avec un parti

de vingt-cinq hommes à pied l'on peut passer un royaume sans être pris; il chemine dès qu'il est découvert, & une armée ne le prendroit pas.

La dernière guerre a fait voir la vérité de ce que je dis. L'année 1710 * je fus attaqué entre Bruxelles & Malines par un parti françois. Trois jours après, un autre de cinquante hommes entra en plein jour dans Alost, qui est à cinq lieues de Bruxelles, me prit des équipages sur la place. Il y avoit pendant ce tems-là quinze cent hommes à la porte de la ville, qui attendoient les billets de logement qui se faisoient à l'hôtel de ville. Je pensai y être pris. L'on n'osoit aller par la barque de Bruxelles à Anvers sans un passeport dans sa poche, parcequ'elle étoit arrêtée deux ou trois fois tous les jours: personne n'osoit aller se promener dans les fauxbourgs de Bruxelles, Louvain, Anvers, Malines, sans être muni de passeport. Cependant les alliés étoient les maîtres de toute la Flandre; Lille, Tournai, Mons, Douai, Gand, Bruges, Ostende, & toute la barrière étoit à eux. Il y avoit cent quarante mille hommes de troupes dans ces différentes gar-

* Le comte de Saxe servoit alors dans l'armée des alliés en qualité de volontaire.

nifons ; c'étoit au cœur de l'hyver : cependant les partisans françois étoient partout. Cela prouve bien la possibilité de ce que j'avance, & me persuade que le succès en est infaillible.

Si les princes qui ont fait la guerre en Pologne s'y étoient pris de cette façon-là, ils n'auroient pas ruiné leurs armées & leurs affaires.

Si Charles XII n'étoit entré en Saxe, il étoit perdu ; ceux qui ont vu les Suédois en ce tems-là, conviendront de cette vérité. Si Gustave Adolphe eût prit des postes avantageux, & s'il avoit subsisté comme je le propose, il s'y seroit soutenu toute sa vie, & auroit pu y augmenter ses troupes ; car l'on en fait en Pologne tant que l'on veut. Cela me donne envie de faire un plan de guerre pour ceux qui auront à la faire en Pologne.





CHAPITRE TROISIEME.

DIGRESSION SUR LA POLOGNE. DESCRIPTION
DE CE PAYS. PROJET DE GUERRE POUR UNE
PUISSANCE QUI SEROIT DANS LE CAS DE LA
FAIRE A CETTE RÉPUBLIQUE.

LA Pologne est un pays ouvert, sans villes fortifiées, assez peuplé, très-grand, rempli de grains & de bestiaux, & de choses nécessaires à la vie; très-couvert de bois, coupé par plusieurs grandes rivières toutes navigables, assez rempli d'argent. L'air y est sain, les maladies n'y règnent point comme dans d'autres climats; les étrangers comme les habitans s'y portent bien; & c'est un vrai pays pour la guerre. La promptitude avec laquelle il s'est rétabli, après vingt ans de guerre & de peste, en est une preuve.

La manière vagabonde dont les Polonois font la guerre, fait que l'ennemi, lorsqu'il s'attache à les suivre, est bientôt hors d'état de résister à leurs

leurs



C H A P I T R E I I I .

25

leurs continuelles courses. Il ne faut donc point les suivre du tout, prendre des postes sur les rivières, les fortifier, s'y baraquier, & faire contribuer les provinces de la façon dont je l'ai dit.

Toute la république ensemble n'est pas en état de prendre une redoute bien palissadée; il n'y a rien de ce qu'il faut pour former le moindre siège; il n'y a ni artillerie, ni munitions; & le gouvernement est établi de façon que, tant qu'il subsistera, il ne pourra rien y avoir de toutes ces choses-là. C'est un fait que ne me discuteront pas ceux qui la connoissent; & quand ils les auroient, ces choses nécessaires pour la guerre, ils ne les conserveroient pas longtemps.

Comme le pays est tout ouvert, que toutes leurs forces consistent en cavalerie, tous ceux qui y ont fait la guerre ont cru qu'il ne falloit leur opposer que de la cavalerie: ce qui les a mis dans la nécessité de toujours changer de lieux pour subsister, de se séparer souvent, & d'envoyer toujours des détachemens en exécution, pour avoir des vivres.

La cavalerie polonoise, qui est fort leste,

TOME II.

D

tombe sur ces détachemens ; & bien qu'elle n'en batte guère, elle ne laisse pas que de les écorner par-ci, par-là ; ce qui ruine enfin, outre que cela fatigue extrêmement les troupes. Mais pour donner une idée de ces combats, il faut que je fasse la relation de deux affaires qui sont arrivées pendant le temps de la dernière guerre que les troupes saxones ont eues avec les confédérés de Pologne.

L'année 1716, une partie de la Pologne se souleva pour chasser les troupes saxones. Nous étions séparés dans différentes provinces : tout-à-coup ce feu parut. L'armée de la couronne ou l'armée de la république, consistante en vingt mille hommes, tomba d'abord sur le régiment de la reine-cavalerie, l'investit dans un village : ce régiment se rendit par composition & sans se défendre, & fut quelques heures après taillé en pièces de sang-froid. De là ils furent attaquer deux régimens de dragons qui, ayant appris cet événement, s'étoient mis en marche pour se joindre à d'autres troupes saxones ; ils les attaquèrent : & ceux-ci ayant appris, par l'exemple du régiment de la reine, qu'il ne falloit pas se rendre, se défendirent, les battirent à platte

couture, & prirent plus de vingt paires de timbales, avec des bottes d'étendards & de drapeaux. Cela arriva entre Cracovie & Sandomir, auprès d'un village nommé Tornos; c'étoit monsieur de Clingenberg, qui vit encore, qui commandoit ces deux régimens de dragons.

J'étois allé, de Jarisloff, en Lithuanie, pour aider à éteindre le feu qui avoit menacé de paroître de ce côté-là, lorsque cela arriva : j'avois laissé un détachement de quatre-vingt maîtres à Jarisloff, pour faire payer quelques contributions qui restoient dues aux troupes. Les Polonois confédérés investirent la place, qui est une petite ville entourée d'un mauvais boulevard, firent trois attaques générales, & furent repouffés.

Au bout de quinze jours, l'officier qui commandoit ce détachement, & qui se nommoit Stegman, n'ayant plus de vivres, parla de rendre la place. Après bien des allées & des venues, on lui accorda tous les honneurs de la guerre, & un chariot dans lequel étoient quarante mille écus, chose bien tentante pour les Polonois. Il sort, on le laisse passer : au bout

de deux jours de marche, on détache après lui huit cent chevaux, qui l'atteignirent bientôt & l'attaquèrent; il se bat avec eux pendant six jours, sans discontinuer de faire route.

Enfin, il vint me joindre à mon retour de Lithuanie, auprès de Varsovie, à cent lieues de Jarisloff, avec son chariot, les quarante mille écus, & soixante-huit maîtres, avec deux paires de timbales qu'il leur avoit prises, chemin faisant, n'ayant jamais pu être entamé, & n'ayant perdu dans tous ces différents combats que seize cavaliers. Cela paroît fabuleux; cependant rien n'est plus certain. Je pourrois encore faire le récit de pareilles affaires; mais en voilà assez pour donner une idée de ce peuple, & de sa façon de combattre.

Il n'est donc pas étonnant que ceux qui ont fait la guerre en Pologne se soient séparés, & aient fait des marches continuelles, bien souvent forcées, pour les atteindre, & quelquefois pour subsister : mais tout cela ne mène à rien avec eux, parcequ'ils sont d'une si grande légèreté, qu'ils font souvent des trente & quelquefois des quarante lieues dans un jour avec de gros corps; de façon que, sans aucune nouvelle, ils

vous tombent sur les bras , comme s'ils tombent des nues ; quelquefois ils vous surprennent , & toutes les affaires ne sont pas heureuses.

Outre cela, l'on n'y gagne rien de cette manière. Il faut donc les laisser courir, & s'attacher à occuper de bons postes, d'où l'on fait contribuer le pays d'alentour par des partis à pied. Comme le pays est couvert, c'est chercher, comme l'on dit, une épingle dans une botte de foin que de chercher ces partis ; & quand on les trouve, il n'y a que des coups de fusil à gagner : & à moins que ces partis n'entrent de jour dans des villages, & ne s'y amusent à boire, il est presque certain qu'ils feront leur expédition, sans être seulement apperçus.

De plus, cela écarte les Polonois des lieux où l'on prend des postes, parcequ'ils craignent extrêmement l'infanterie, & que cette façon de faire la guerre leur est toute nouvelle ; & qu'ils n'oseroient s'amuser à boire dans les villages, crainte d'y être surpris, risque qu'ils ne courent pas avec la cavalerie allemande, parcequ'elle est lourde ; & qu'il est impossible qu'un parti soit en campagne, sans qu'ils ne le sçachent par

les prêtres & les gentilshommes qui vont à toutes jambes les avertir & se mettre de la partie : de façon que l'on peut toujours compter d'être accompagné dans les marches, cherchant l'occasion de vous entamer, ou d'accrocher quelques traîneurs, ou quelqu'un qui s'écarte.

Les postes qu'il y a à prendre sont : premièrement, la pointe du Werder auprès de Marienbourg, où la Vistule se sépare : par ce moyen, on est le maître de la Prusse polonoise, du Werder, pays riche, abondant & peuplé; par ce moyen, l'on a Dantzick ville anféatique, Elbing, Marienbourg & Konisberg sur ses derrières; tous endroits qui fourmillent d'Allemands, & où on peut faire quantité de bonnes recrues. Outre cela, il y a beaucoup d'artisans & de marchandises; Konisberg & Dantzick sont deux ports où abordent beaucoup de vaisseaux de tous les pays de l'Europe, moyennant quoi l'on peut avoir des officiers & toutes sortes de munitions, ce qui n'est pas en Pologne; on leur ôte en même tems la facilité d'avoir ces choses-là.

Le poste dont je parle est beau & bon. La Vistule baigne des deux côtés cette isle : ce fleuve

est large dans cet endroit ; & le fort qu'on y construiroit ne sçauroit être attaqué que par une langue de terre étranglée qui a deux lieues de long : & ceux qui s'aviferoient de l'attaquer pourroient bien y trouver de grands obstacles. Deux petits forts, l'un sur la droite, l'autre sur la gauche de la Vistule, en rendent l'investissement impraticable aux Polonois, d'autant plus qu'il leur faudroit l'attirail de trois grands ponts de batteaux pour se communiquer ; ce qui est une grande affaire, non seulement pour les Polonois, mais pour toute autre nation qui viendroit faire la guerre en Pologne.

Ces forts seroient bientôt construits. La Pologne est le premier pays du monde pour y faire promptement des fortifications : la terre est aisée ; les sapins n'y manquent pas, ce sont des palissades toutes faites ; il n'y a qu'à les couper de longueur & les planter ; ils ont un pied de diamètre & plus quelquefois, & cela ne se hache pas si aisément. Outre cela, l'on en construit des casernes très-vîte, parceque les murailles se font de ces mêmes arbres, ainsi que tout le reste des bâtimens. Cela fait des bâtimens très-

fains, spacieux, & chauds en hyver, & qui sont faits en moins de rien : de sorte que l'on peut construire & casernes & magasins en très-peu de tems & sans frais; il ne faut que des haches, & tous les soldats sont propres à cette construction.

Je laisserois dans ce poste quatre mille hommes, & ils y feroient bien en sureté. Ensuite, j'irois à dix lieues de là prendre un poste à Gaudents sur la Vistule. C'est une petite ville située sur une hauteur, dans un marais qui a près de deux lieues de diamètre. L'on y arrive par une chaussée : cela parle de soi-même, sans que j'en dise rien. J'y mettrois mille hommes.

De là, j'irois dans une isle qui est auprès de Thorn, où j'établirois un poste pareil, au confluent de la Vistule avec le Bouc; j'établirois cinq mille hommes. Ce poste est admirable par sa situation. Le Bouc est une grande rivière sur laquelle se fait tout le négoce de la basse Lithuanie.

De là, j'irois à Janowitz, où je laisserois mille hommes : de là, dans le confluent de la Sonna avec la Vistule auprès de Sandomir. Ce poste est bon : la Sonna tient le commerce d'une
partie

partie de
mille ho

Je me

tre Sando

laisserois

vie, où

cinq mille

En rep

mettrois

cinq m

Bressalite

vestir ce p

le Nieme

lof, mill

mille ho

mes; ce

vu dans

les deux

jetter da

un poste

mille ho

Letou

Polono

choux

vainqu

T o

partie de la Ruffie polonoife : j'y laisserois cinq mille hommes.

Je mettrois un poste dans une isle qui est entre Sandomir & Cracovie, auprès de Solez; j'y laisserois mille hommes. De là, j'irois à Cracovie, où je mettrois dans le château & la ville cinq mille hommes.

En reprenant de Sandomir sur la gauche, je mettrois à Samoche mille hommes; à Leopold cinq mille. En revenant sur mes derrières à Bressaliteski, mille hommes; on ne sçauroit investir ce poste, & il est imprenable: à Pinsque sur le Niemen, cinq mille hommes: à Redzewilof, mille hommes: à Dolhinon sur la Willia, mille hommes: à Cowenoz cinq mille hommes; ce poste est incomparable, & je n'en ai vu dans lieu du monde un plus beau; il tient les deux rivières qui s'y joignent, & qui vont se jetter dans le Courchefharst. Il faudroit encore un poste à Pozen dans la grande Pologne, de six mille hommes.

Le tout seroit si bien occupé, que les vagabonds Polonois seroient obligés d'aller planter leurs choux, & de recevoir tranquillement la loi du vainqueur. Cela ne seroit cependant ensemble

que quarante-huit mille hommes, & trois mille huit cent chevaux, dont je leverois les trois quarts dans le pays: tout cela ne me coûteroit pas un fol: cela feroit l'affaire de deux campagnes, & j'aurois de l'argent de reste, fans que le pays fût trop vexé par les contributions; c'est-à-dire, que je ne leur demanderois qu'une bagatelle par feu. On a calculé que, si l'on payoit par tonne de biere qui se consomme en Pologne, une teinphe, qui revient à quinze sols monnoie de France, il y auroit de quoi entretenir une armée de trois cent cinquante mille hommes: de-là on peut juger de la grandeur de ce royaume, & du nombre de ses habitans.

Je suis persuadé que l'on peut faire cette conquête fans donner une bataille. Et il mourroit fans doute plus de soldats, durant le cours de cette guerre, de leur belle mort, que par les armes de l'ennemi. Comme les troupes ne seroient pas occupées par des marches continuelles, l'on pourroit s'appliquer, dans les différens postes, à la perfection des ouvrages de fortification; & comme il y a abondance de bois par tout, l'on pourroit faire de tels ouvrages, qui surpasseroient, pour la force, les meilleures places revêtues.

Alors l'étranger n'y trouveroit plus son compte : l'on seroit le maître, par le secours des rivières, de pourvoir les places menacées d'un siège : l'ennemi n'oseroit se hasarder d'entrer tout d'un coup dans le pays, & de les laisser derrière lui ; &, s'il le faisoit, il s'en trouveroit mal. Car d'où tireroit-il ses subsistances & toutes les autres choses nécessaires à la guerre & à la vie ? A quoi lui serviroit de se poster sur une rivière, s'il n'étoit pas maître de son cours ? Où irait-il subsister ? Sera-ce dans le milieu du pays ? il y seroit bientôt isolé, & obligé de décamper, faute de vivres. Que fera-t-il ? des sièges en forme contre des places fortifiées par la nature & par l'art ? ce n'est l'affaire ni des Impériaux, ni des Tartares, ni des Turcs, ni des Moscovites ; & il faut, pour cela, les richesses des Hollandois & des Anglois, unis ensemble. Car dans la dernière guerre contre la France, s'ils n'avoient point fait les frais des sièges, je pense qu'il ne s'en seroit guère exécuté. Il faut pour cela des richesses ; & tous les voisins de la Pologne n'en possèdent point, si ce n'est le Turc, qui n'est point à craindre par bien des raisons qui seroient trop longues à dire.

J'ai dit qu'il ne falloit que quarante-cinq mille hommes pour soumettre la Pologne : qui est-ce qui m'empêcheroit, quand j'y ferois établi, d'en avoir cent mille ? Le pays ne les fourniroit-il pas, ou ne les sçauroit-il entretenir ? Craint-on de n'en pouvoir faire la levée ? L'on me dira peut-être, que ce sont des Polonois ; comme si un homme n'étoit pas un homme ! Il n'y a que la discipline & la manière de les mener qui y font. Ceux qui croient que les légions romaines étoient composées de Romains de Rome se trompent, elles étoient composées de toutes les nations du monde : mais la discipline étoit la même ; & parcequ'elle étoit bonne, cette discipline & cette manière de combattre, les troupes aussi étoient bonnes, quand elles étoient commandées par d'habiles généraux.

Je dois dire encore un mot sur les levées des troupes de Pologne. Elles peuvent se faire aussi aisément que celles des contributions : l'on n'a qu'à demander un homme par paroisse ou village. Il faudroit faire marquer ces recrues au visage, de la marque de la troupe dans laquelle elles seroient, pour pouvoir les recon-

noître; ce qui les empêcheroit de désertter, parceque, dans leurs villages, ni dans aucun autre lieu, elles ne seroient point en fureté. L'on pourroit leur limiter un tems pour servir; mais il faudroit leur tenir parole exactement, & les renvoyer au bout de ce tems; ce qui par la fuite arrêteroit la désertion, & formeroit des troupes sures. Les étrangers, & ceux qui voudroient s'engager de bonne volonté, pourroient être exemts de cette loi.

Durant le tems de guerre, il ne faut entrer en pourparler avec aucun Polonois, parcequ'ils ne cherchent qu'à tromper, à libérer leurs terres des contributions, & à amuser. Le vrai secret de les soumettre est de ne les point écouter. Sur-tout, il ne faut jamais accepter de leurs troupes: cela ne fait qu'embarasser, n'est bon à rien, fait du dégât dans les quartiers, & ne mène à rien. Ils viennent d'abord s'offrir en foule; mais, dès qu'ils ne retirent point d'avantages de leurs démarches, ils tournent casaque: & l'on n'a que le désagrément de les avoir nourris ou de leur avoir favorisé le moyen de piller leur propre pays, à quoi ils ne répugnent point.

Ce qui arrive encore souvent, est que l'on se fait battre quand on les a à ses côtés : ils s'enfuient d'abord, & vous font un vuide qui déconcerte vos troupes. Nous n'avons que trop d'exemples de ces choses-là. A l'égard de l'artillerie, il faut beaucoup de pièces de fer de six livres de balles ; l'on en trouve de bonnes & en quantité en Suède, & à bon marché ; il faut y faire faire aussi des affuts marins : & l'on peut faire remonter le tout sur la Vistule, pour en garnir les différens forts.

Lorsque l'on a ainsi établi ses postes, il est bien aisé de les mettre à la raison, parceque l'on peut les empêcher de se communiquer. On peut les menacer de la confiscation de leurs terres, s'ils ne se rendent chez eux dans un tel tems : & tous les autres moyens que l'on peut employer réussiront, parcequ'alors, se mettant à leurs trouffes, on les joint ; les garnisons de leur côté courent dessus, & l'on en viendra aisément à bout. Alors on peut parler d'accommodement, leur imposer des loix, & les leur faire exécuter. Voilà comme, avec un petit nombre de troupes & peu d'argent, je me ferois fort de les réduire en deux

ou trois campagnes tout au plus. Il peut arriver telle conjecture , qui pourroit permettre l'exécution d'un tel projet.

Je ne veux pas quitter la Pologne, sans parler de la manière dont je voudrois y construire des forts. J'ai composé mon systême sur celui du roi de Pologne, qui me paroît au-dessus de tout. Il est conçu dans le grand. j'ai réduit le mien à des forts de campagnes. Et comme le bois est extrêmement commun en Pologne, je me persuade qu'il est bon, d'autant plus qu'une pareille fortification ne coûteroit rien ; elle seroit hors d'insulte en très-peu de jours ; & dans un mois, elle seroit en état de soutenir un très-rude siège.

Je suivrai dans cette partie la règle que je me suis prescrite dans le courant de cet ouvrage, qui est de faire remarquer les fautes des méthodes reçues, avant que de proposer mes nouveautés.





CHAPITRE QUATRIÈME.

ARTICLE PREMIER.

Manière de construire des forts.

Nous l'emportons sur les Romains dans l'art de fortifier les places ; mais il s'en faut bien que nous soyons parvenus au point de la perfection. Je ne suis pas bien sçavant ; mais la grande réputation de monsieur de Vauban & de monsieur Couhorn ne m'en impose point. Ils ont fortifié des places avec des dépenses énormes, & ne les ont pas rendues plus fortes. La promptitude avec laquelle on les a prises en est une preuve.

Il y a des ingénieurs modernes, à peine connus, qui ont profité de leurs fautes, & les surpassent infiniment ; mais ils ne font que tenir un milieu entre les défauts de la fortification de ces messieurs, & le point de perfection auquel



QUATRIEME.

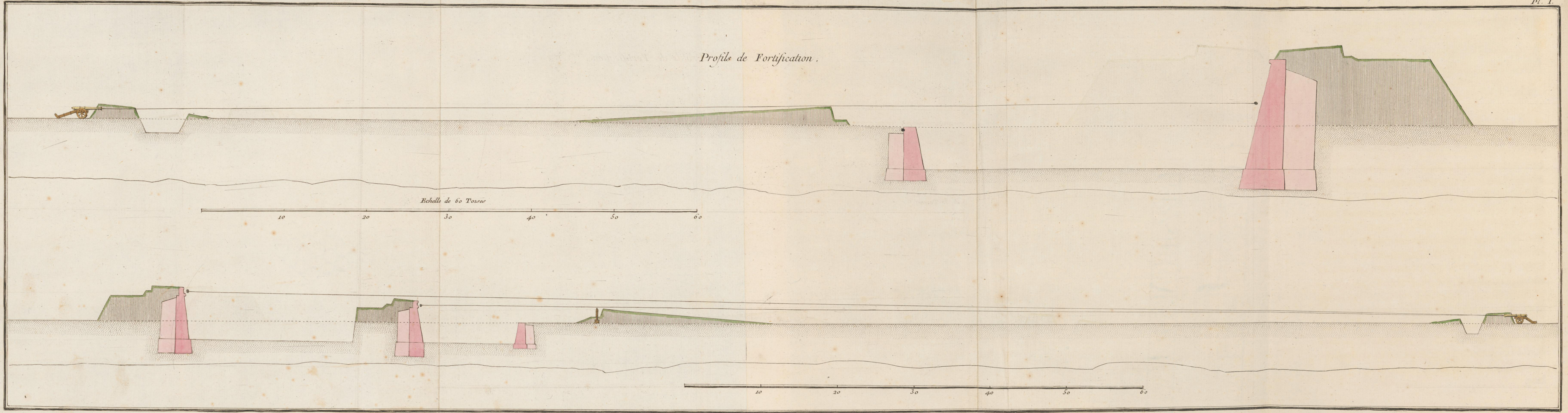
PREMIER.

de la construction des forts.

es Romains dans l'art
s'il s'en faut bien que
point de la perfec-
avant; mais la grande
de Vauban & de mon-
compose point. Ils ont
des dépenses énormes,
plus fortes. La promp-
tes a prises en est une

modernes, à peine con-
surs fautes, & les sur-
ils ne font que tenir
auts de la fortification
point de perfection au-
quel

Profils de Fortification.



CHAPITRE

quel il faut tâcher de
la misère des petits
comme flancs, surflan
dans les fossés, &c, je
le grand défaut de leur

Ils ont élevé leurs ou
pour pouvoir tirer de
campagne; comme si
ouvrage reculé, tandis
celui qui est devant se
tant que tous ceux qu
pés. Pourquoi donc le
t-il? L'ennemi, qui vo
qu'au cordon, les ruine
rallèle est faite, c'est-à
bli ses batteries: c'est
deux, & voilà toutes vo
votre canon démonté.
cation, qui a tant co
aucun mal. D'où vien
batteries de la campag
de bas en haut, ce qui
monte tout. Pour être
té de cette idée, il n'y

* Planché I.

TOME II.

quel il faut tâcher de parvenir. Sans entrer dans la misère des petits ouvrages qu'ils ont faits, comme flancs, surflancs, contre-gardes basses dans les fossés, &c, je ferai voir d'un coup d'œil le grand défaut de leurs fortifications.

Ils ont élevé leurs ouvrages en amphithéâtre*, pour pouvoir tirer de tous ces ouvrages dans la campagne; comme si l'on pouvoit se servir d'un ouvrage reculé, tandis qu'il y a du monde dans celui qui est devant soi. Il devient donc inutile tant que tous ceux qui sont devant sont occupés. Pourquoi donc les tant élever? Qu'arrive-t-il? L'ennemi, qui voit tous ces ouvrages jusqu'au cordon, les ruine dès que la seconde parallèle est faite, c'est-à-dire, d'abord qu'il a établi ses batteries: c'est une affaire d'un jour ou deux, & voilà toutes vos défenses ruinées & tout votre canon démonté. Voilà cette belle fortification, qui a tant coûté, hors d'état de faire aucun mal. D'où vient cela? c'est parceque les batteries de la campagne sont basses & tirent de bas en haut, ce qui emporte, éboule & démonte tout. Pour être convaincu de l'absurdité de cette idée, il n'y a qu'à regarder les pro-

* Planche I.

filz ci-joints (planche I). Alors, les attaquans poussent les travaux bien vîte, établissent à l'aïse leurs batteries, parceque personne n'ose plus se montrer. Ils arrivent donc sur le glacis; on le chicane un peu au chemin couvert: mais comme il n'est foutenu que d'ouvrages ruinés, on s'en rend le maître; on établit les logemens, des batteries; & l'on rase si bien toutes les défenses de la place déjà ruinée, que personne n'oseroit y paroître.

S'il se trouve encore quelques flancs bas, l'on établit des batteries sur les angles saillans du fossé; & comme le fossé est parallèle, on les a bientôt ruinées. Outre cela, ces flancs sont étranglés, le canon y fait un fracas horrible, de sorte que l'on n'y sçauroit tenir un quart d'heure. S'il y a des casemattes, l'on y étouffe, & le canon ruine vos embrasures. On fait donc le passage du fossé en toute sureté, pour attaquer quelqu'un des ouvrages détachés.

Je ne parle pas de la brèche; car quelques hauts & redoutables que soient ces ouvrages, elle est faite en peu de tems. Dès qu'elle est prête, l'assiégé retire les troupes qu'il a sur l'ouvrage, & laisse monter l'ennemi, sans pouvoir

le lui disputer, parcequ'il ne sçauroit s'y maintenir, & qu'il perdrait les gens qu'il y auroit mis pour le défendre. Et comme l'on ne sçauroit r'attaquer ces ouvrages par derrière, parce qu'ils sont escarpés, qu'il n'y a qu'un escalier ou un petit pont pour y conduire, qui toujours est vu des angles faillans voisins, l'ennemi y est plus en sûreté que dans une citadelle; il fait donc un petit logement, & en moins de rien & avec peu de perte.

Le nombre des couvreurs & des travailleurs que l'attaquant envoie n'est pas grand, parce qu'il sçait bien qu'il ne peut y avoir personne pour défendre ces ouvrages; & comme les défenses qui sont derrière sont vues, rasées & ruinées, il se loge sans résistance & sans perte: au lieu que, si l'on pouvoit y communiquer, il seroit obligé d'y envoyer beaucoup de monde, de faire un logement considérable, pour pouvoir s'y maintenir, ce qui lui coûteroit cher. Voilà donc encore un ouvrage pris: ainsi des autres.

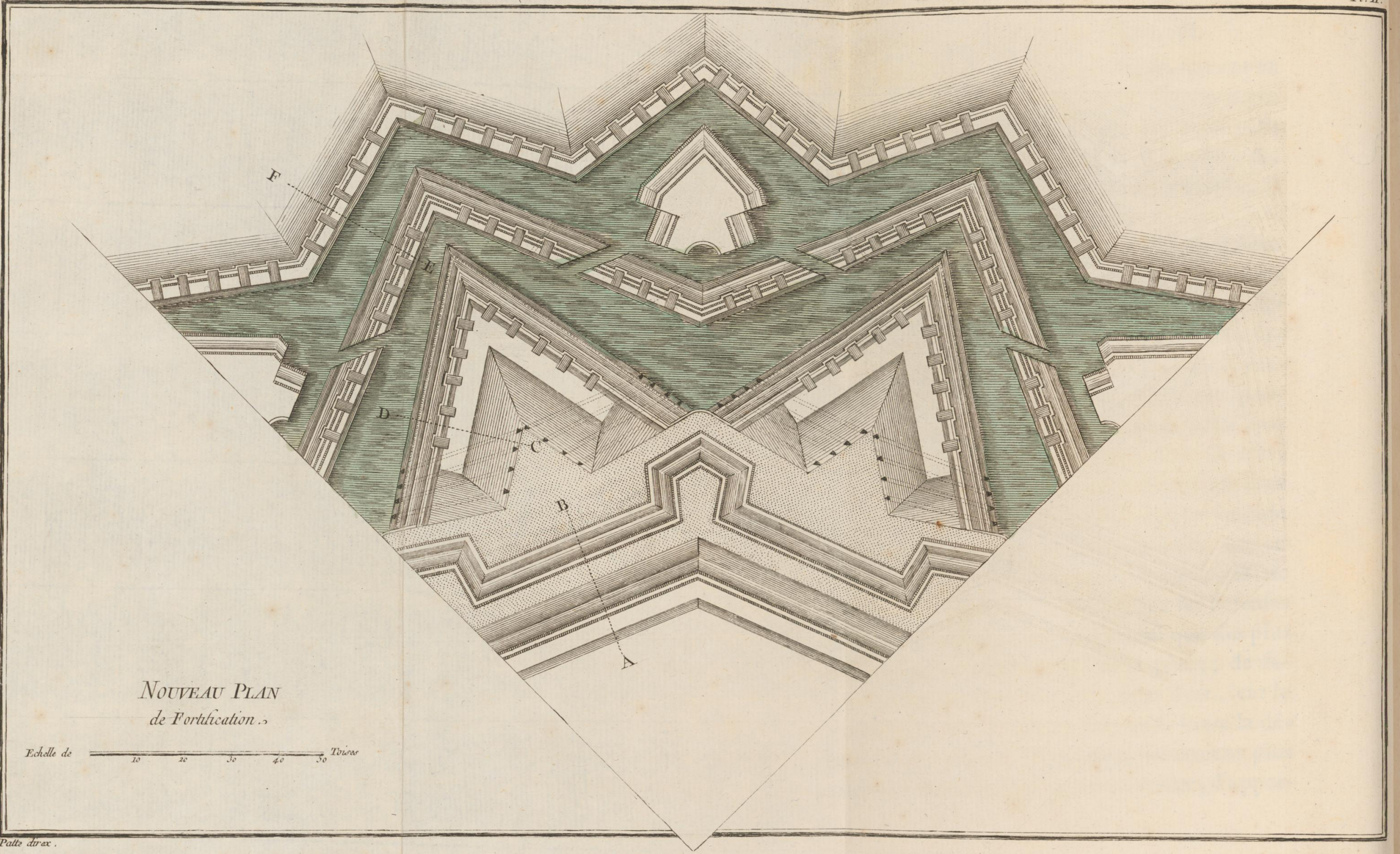
On a reconnu une partie de ces défauts, & l'on a cru y remédier en faisant des feux rasans. A la vérité, cela vaut un peu mieux; mais l'in-

convénient subsiste toujours : car, si vous voyez du corps de la place par-dessus vos ouvrages détachés, sur votre glacis, l'ennemi vous voit aussi & bien mieux que vous ne le voyez : & , quoiqu'il ne ruine pas toutes vos défenses, il vous empêche de vous en servir.

Regardez le profil, planche I. Pouvez-vous vous servir de ces défenses, pendant que vous avez du monde dans les ouvrages qui sont devant vous ? Pourquoi donc voulez-vous les raser, & que le corps de votre place voie par-dessus vos ouvrages détachés sur le glacis, pendant que ce corps de place ne peut servir que pour défendre les ouvrages qui sont directement devant lui ? Car vous ne sçauriez tirer sur le glacis , tandis qu'il y a du monde sur ces ouvrages détachés : mais celui qui attaque a l'avantage de tirer sur le tout, & de se servir de ses batteries pour raser les défenses de tous les ouvrages détachés, ainsi que des plus reculés, & celles du corps de la place ; de façon que personne n'ose s'y faire voir, car le boulet qui rase le glacis rase aussi toute la défense : au lieu que, si ces défenses étoient plus basses, il seroit obligé, pour les ruiner, d'appor-

car, si vous voyez
dessus vos ouvrages
l'ennemi vous voit
vous ne le voyez : &
vostres défenses, il
ne peut servir.

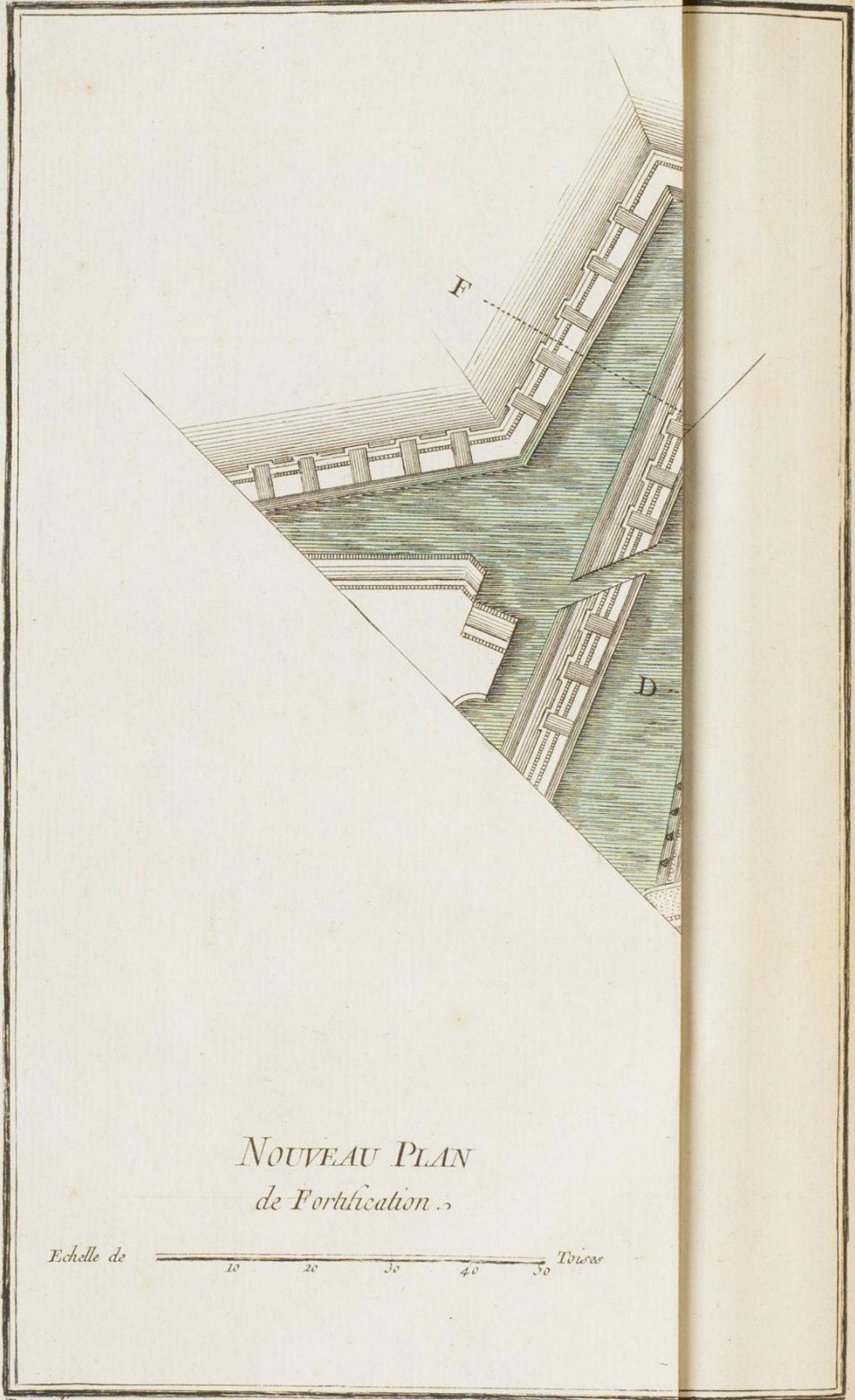
che I. Pouvez-vous
pendant que vous
ouvrages qui sont de
voulez-vous les ra-
re place voie par-
és sur le glacis, pen-
ne peut servir que
s qui sont directe-
ne sçauriez tirer
l y a du monde
mais celui qui at-
sur le tout, & de
rafer les défenses
ainsi que des plus
la place ; de fa-
faire voir, car le
e aussi toute la dé-
fenses étoient plu
les ruiner, d'appor



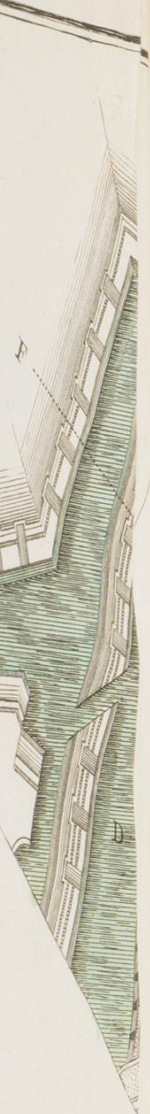
NOUVEAU PLAN
de Fortification.

Echelle de 10 20 30 40 50 Toises

Palte d'axe.

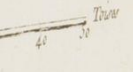


Patte d'ox.

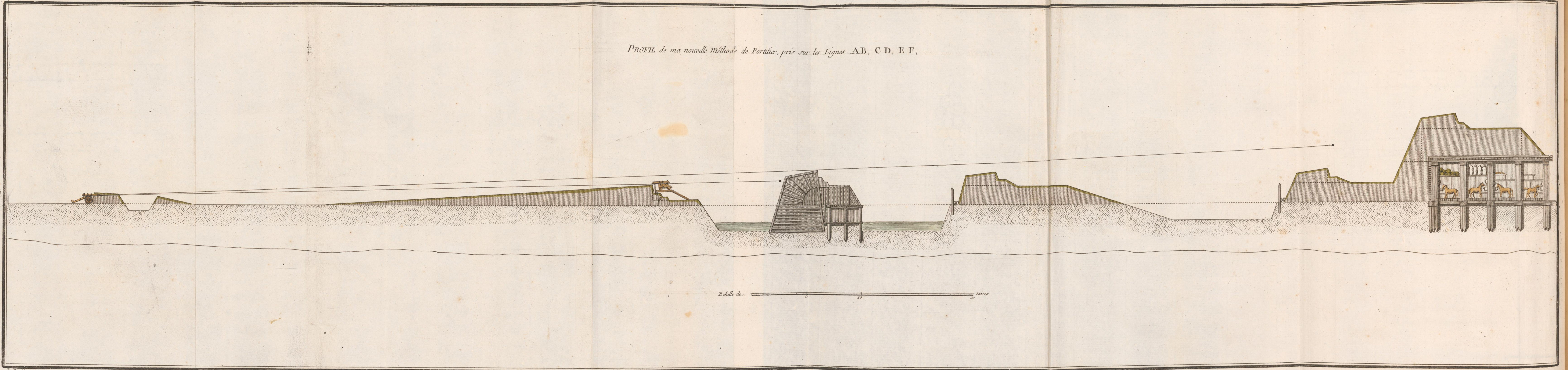


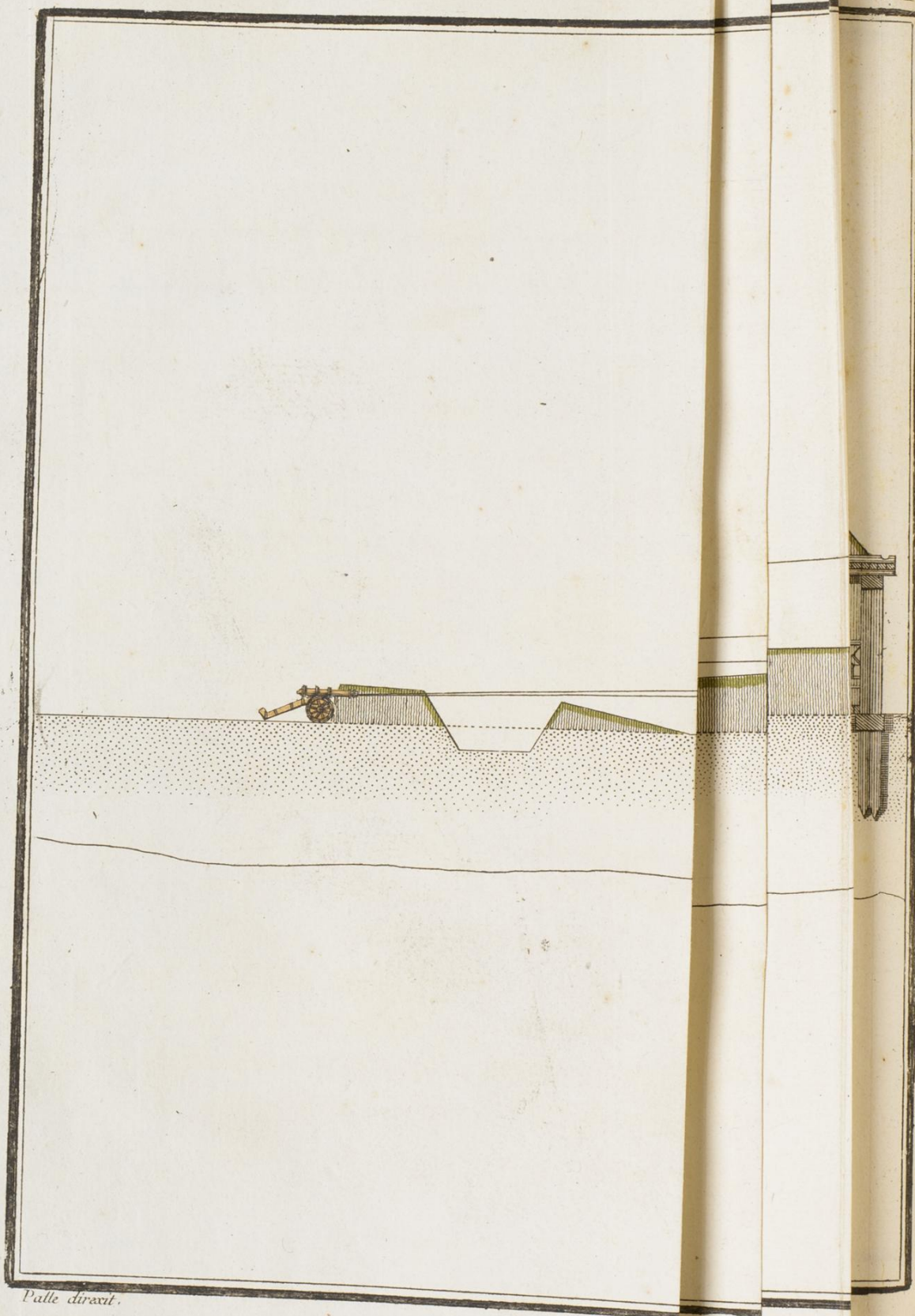
PLAN

17.5



PROFIL de ma nouvelle méthode de Fortifier, pris sur les Lignes AB, CD, EF.





Palle diraxit.

C
 ter du ca
 l'autre; ce
 tout s'ils
 point de
 quer les
 que celui
 Mais, p
 que je pe
 ma com
 ma méri
 pays où
 vrage d
 s'en trou
 Supp
 tera mo
 les défe
 nettes :
 dans les
 comme
 contrég
 On n
 aisé, po
 mettre
 lant de
 * Plan

ter du canon sur chaque ouvrage l'un après l'autre; ce qui ne seroit pas tout à fait aisé, surtout s'ils étoient faits de manière qu'il n'y eût point de terrain aux uns, & que l'on pût attaquer les autres avec un plus grand nombre que celui que l'ennemi pourroit y loger.

Mais, pour donner une idée complète de ce que je pense là-dessus, j'ai joint ici un fort de ma composition * qui fera voir une partie de ma méthode. Je le suppose fait à la hâte dans un pays où le bois est commun. C'est au plus l'ouvrage d'un mois pour une légion, & le calcul s'en trouvera à la suite de cet article.

Supposé que l'ennemi m'attaque, il emportera mon chemin couvert à l'ordinaire, ruinera les défenses de mes contregardes & de mes lunettes : tant que j'aurai mes casemattes libres dans les angles rentrans de mes contregardes, comment passera-t-il le fossé, pour aller à ma contregarde & à mes lunettes?

On me dira, qu'il les ruinera. Cela n'est pas aisé, pour ne pas dire impossible; car il ne peut mettre que deux à trois pièces sur l'angle fail-
lant de la contrescarpe : & en approchant mes

* Planches II, III, V.

casemattes, j'y tire continuellement avec cent pièces de canon, qui le prendront de bas en haut ; & , pourvu qu'il me reste un pied de jour, je verrai toujours avec cent pièces de canon dans le fond du fossé des angles saillans de ma contregarde & de mes lunettes : cela fait trembler. Osera-t-il faire sa galerie, exposé au feu de cent pièces de canon qui tirent sans cesse nuit & jour, & qu'il ne sçauroit voir ni démonter ?

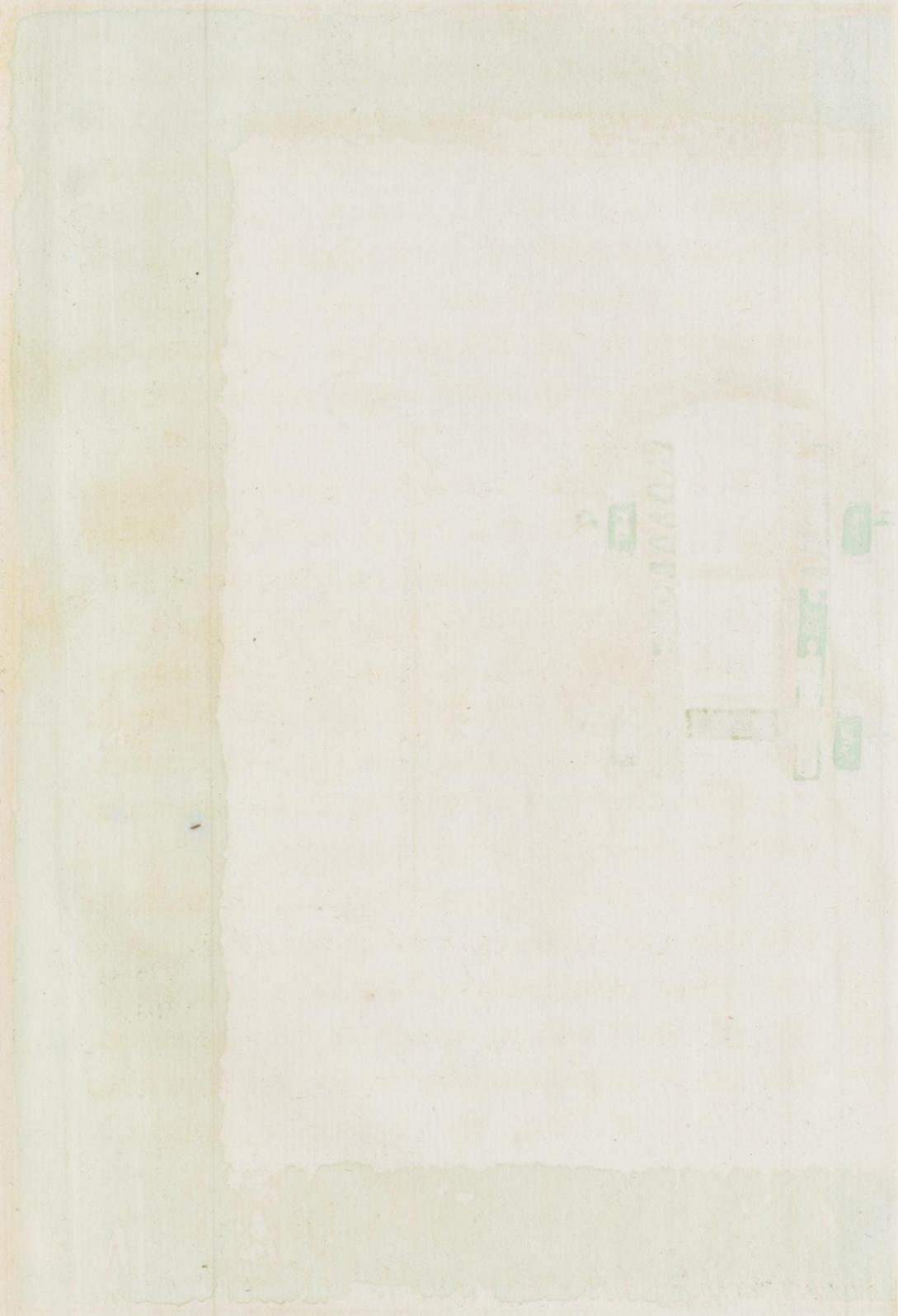
On a une maxime qui est, que l'on ne sçauroit voir dans un endroit, sans être vu de cet endroit. Et l'on a , jusqu'à présent, suivi religieusement ce principe, sans songer qu'il falloit obliger l'ennemi à se montrer dans des endroits où il n'y a point de terrain, & où il puisse être vu d'un plus grand front qu'il ne sçauroit opposer ; & à le voir avec le canon dans des endroits où il n'en sçauroit mettre.

C'est ce que je fais par le moyen de mes casemattes ouvertes : car j'y vois dans l'eau, & il ne sçauroit y placer du canon pour voir le mien : il ne sçauroit voir ni démonter mes pièces qui sont sur la face de mes ravelins , parcequ'elles sont couvertes de ma contregarde. Qui plus est,

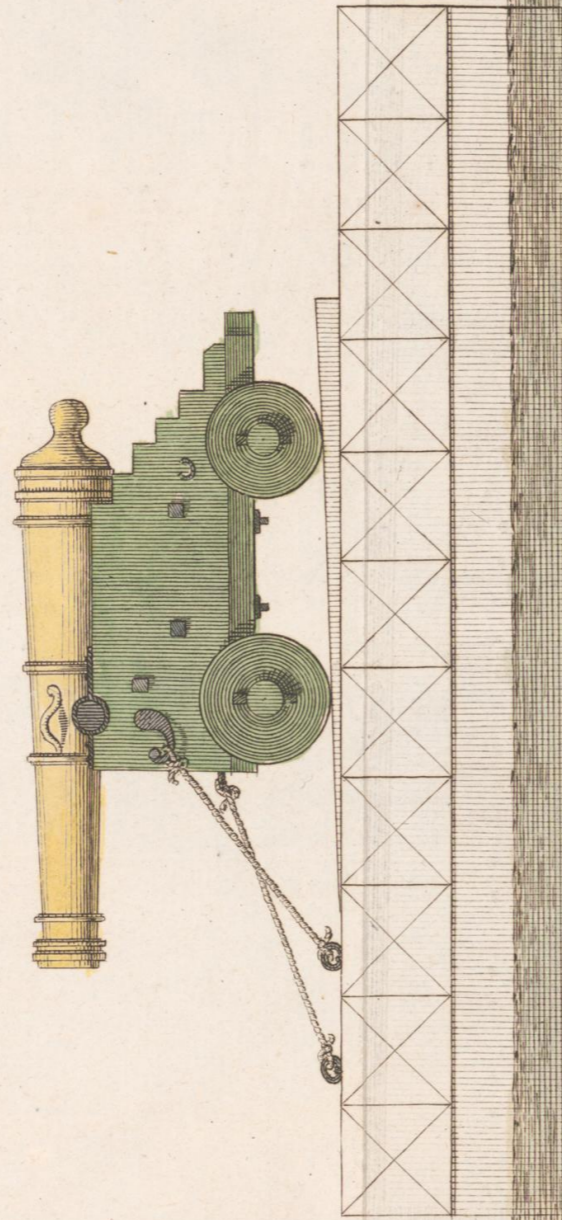
uellement avec cent
rendront de bas en
ne reste un pied de
vec cent pièces de
é des angles saillans
es lunettes : cela fait
galerie, exposé au
n qui tirent sans cesse
roit voir ni démon-

que l'on ne sçau-
ans être vu de cet
réfent, suivi reli-
s songer qu'il fal-
ontre dans des en-
rein, & où il puisse
nt qu'il ne sçauroit
le canon dans des
mettre.

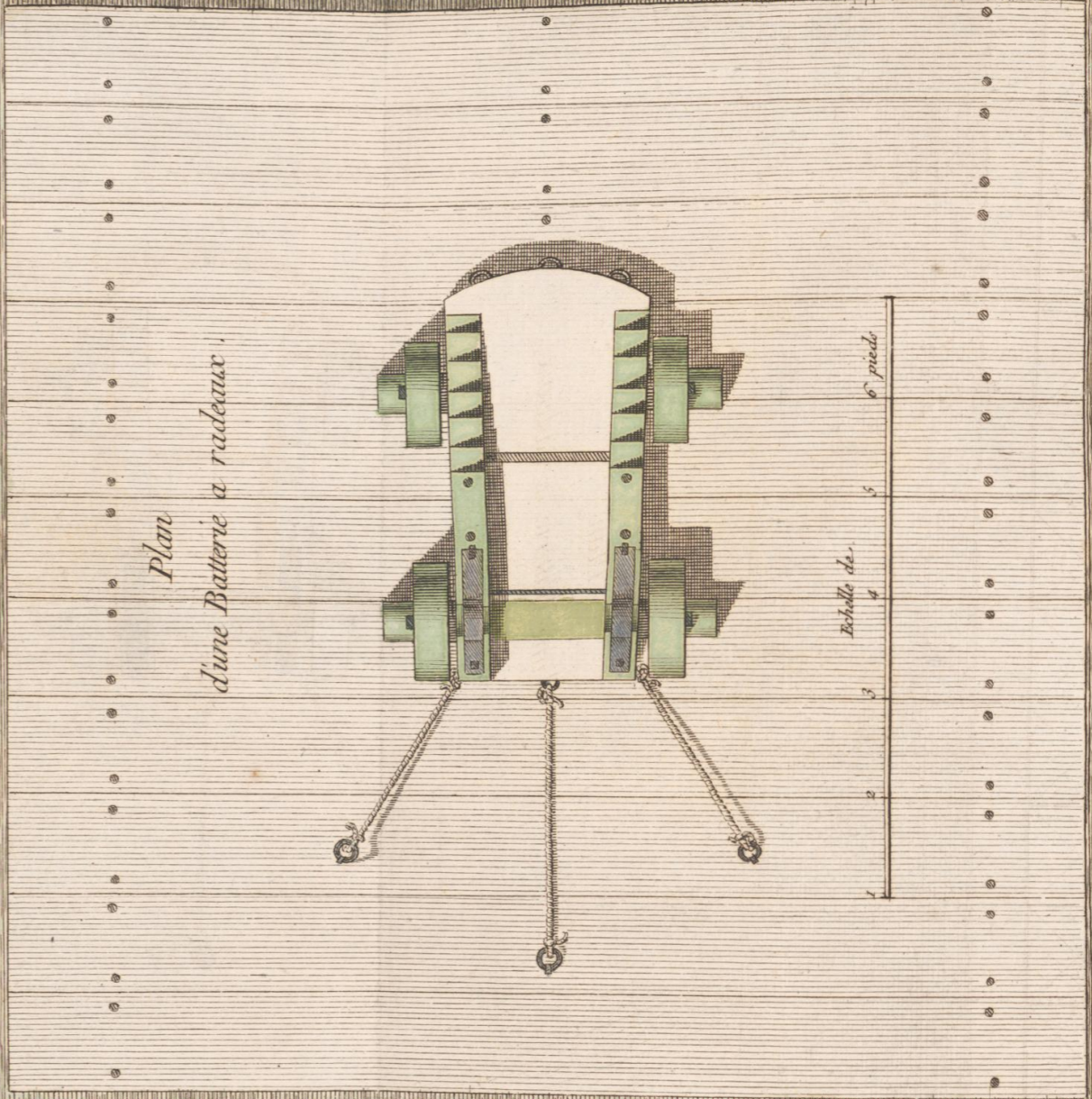
moyen de mes ca-
ois dans l'eau, & il
pour voir le mien :
nter mes pièces qui
elins, parcequ'elles
regarde. Qui plus est,

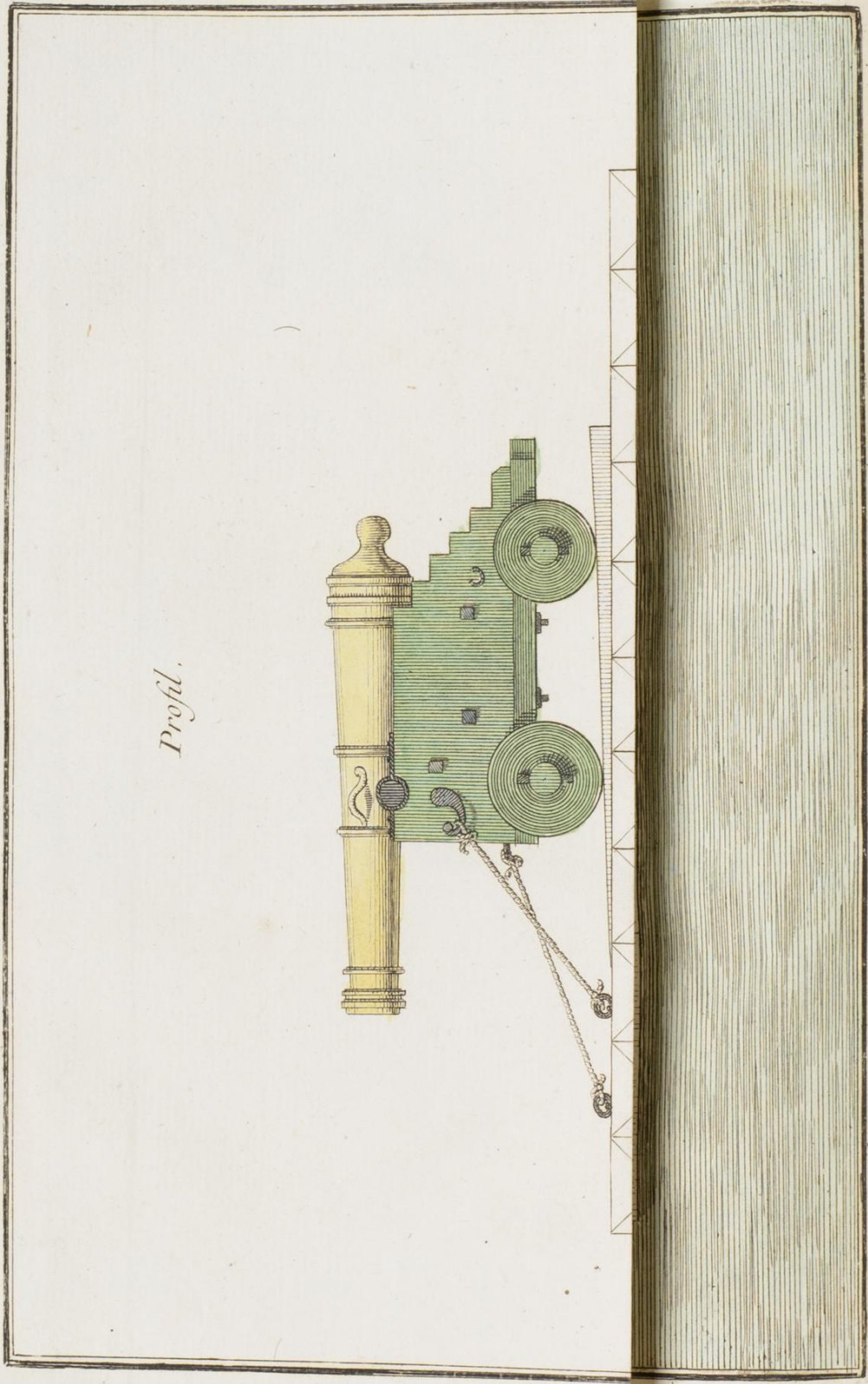


Profil.



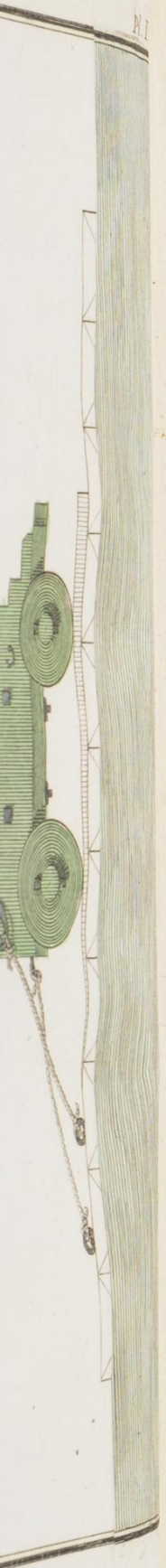
*Plan
d'une Batterie a radeaux.*





Profil.

Patte Se.



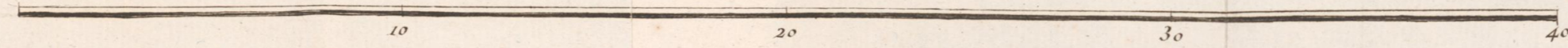
Profil sur la Ligne CD.

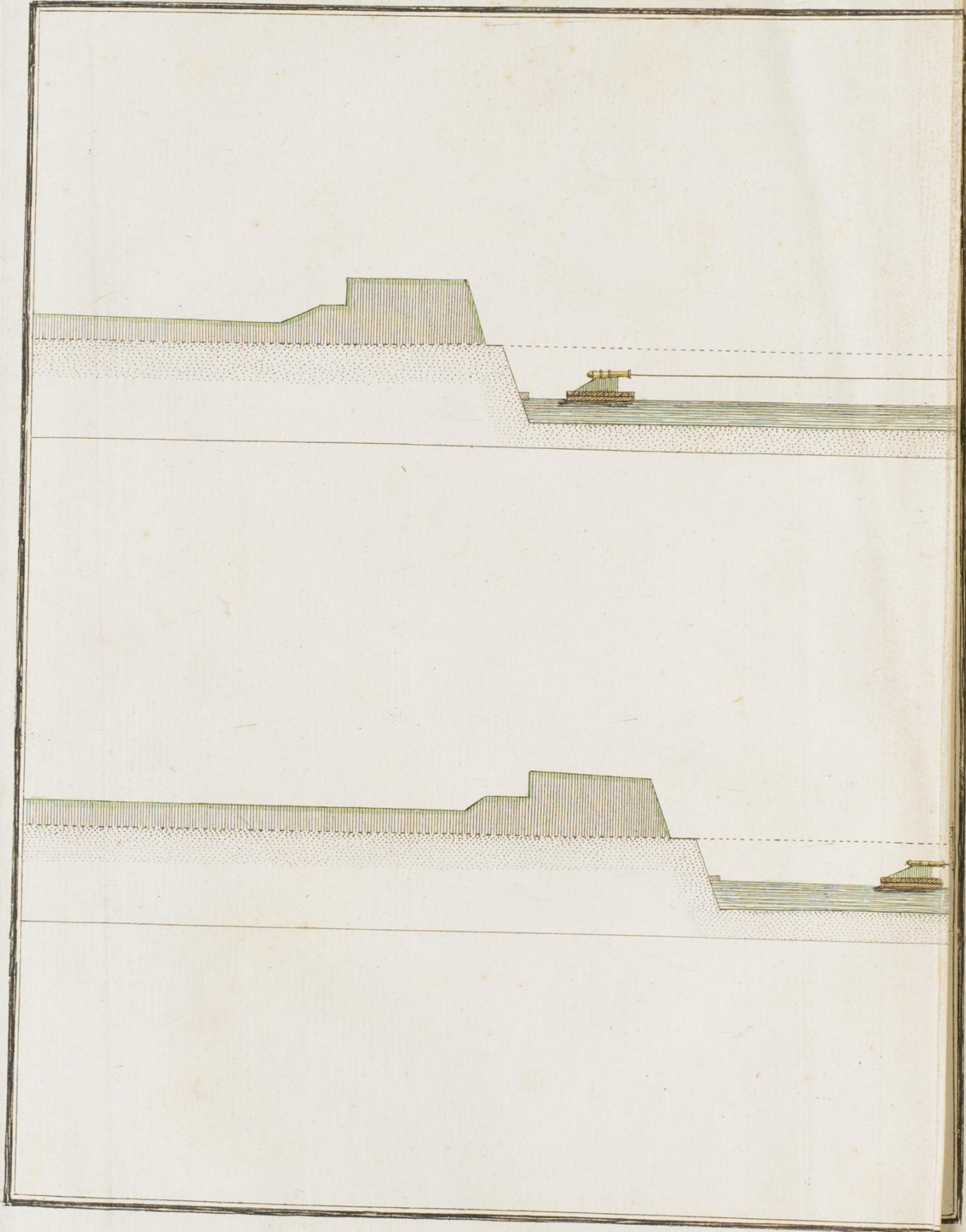


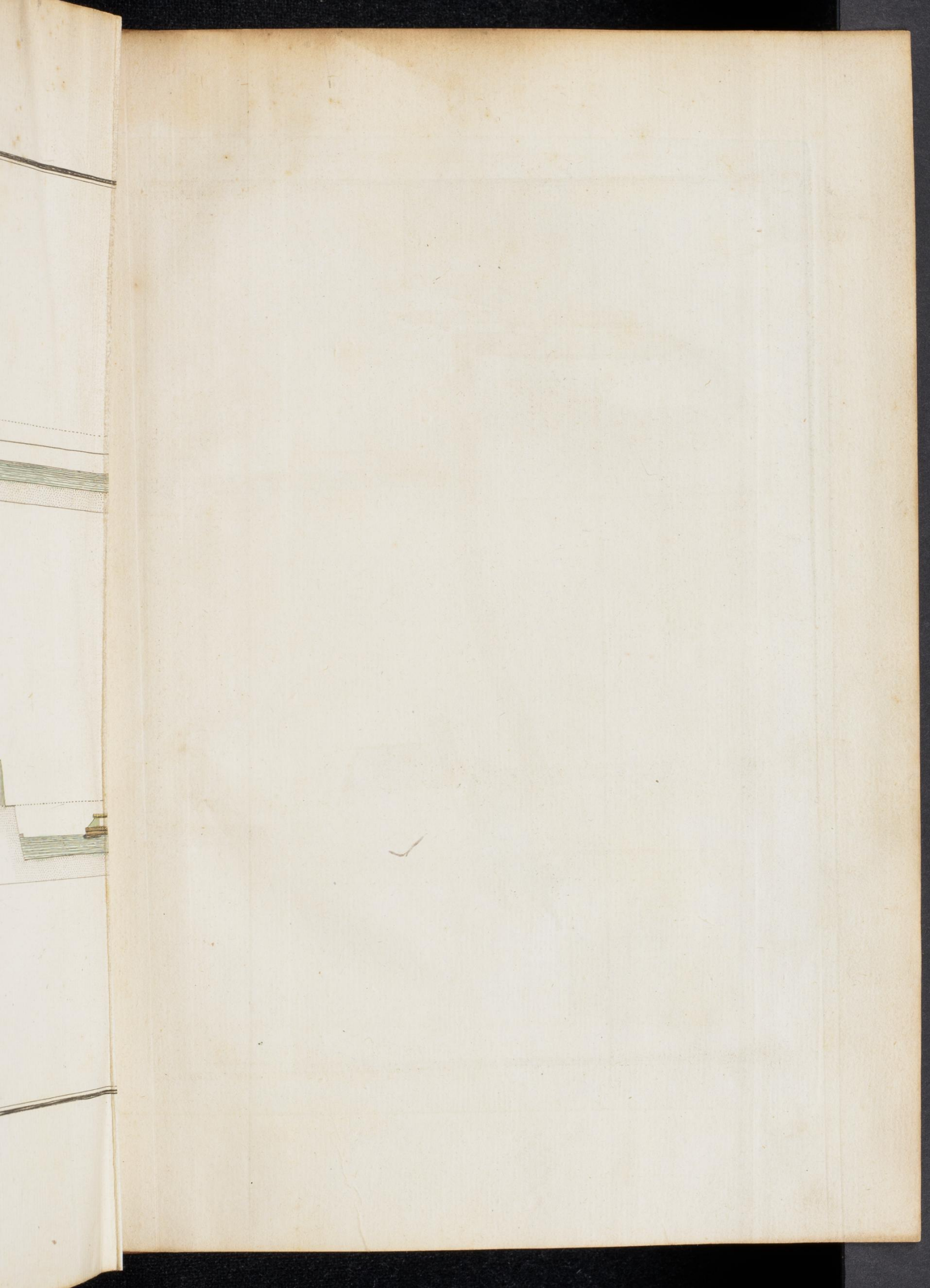
Profil sur la Ligne EF.

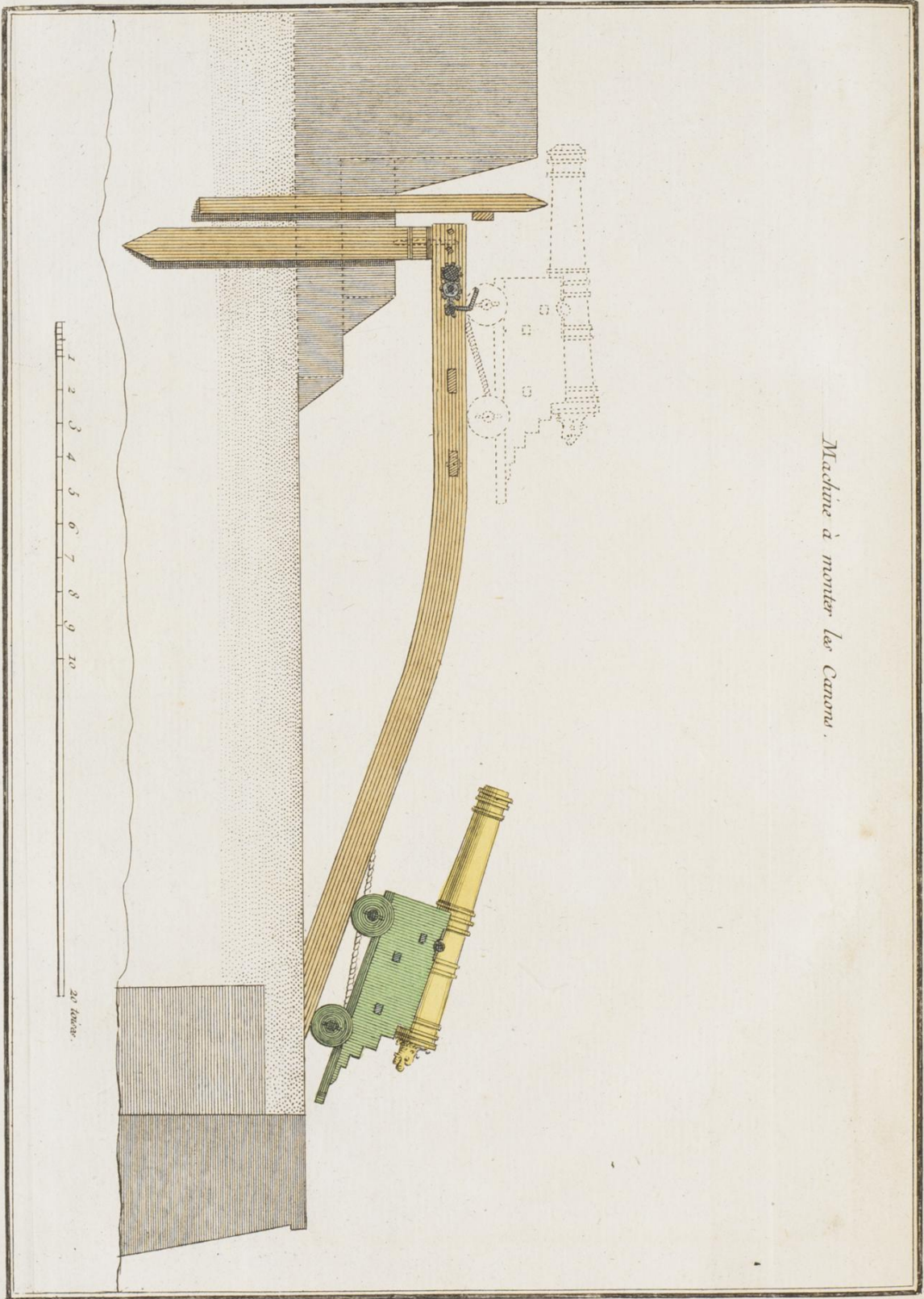


Echelle de 40 Toises.





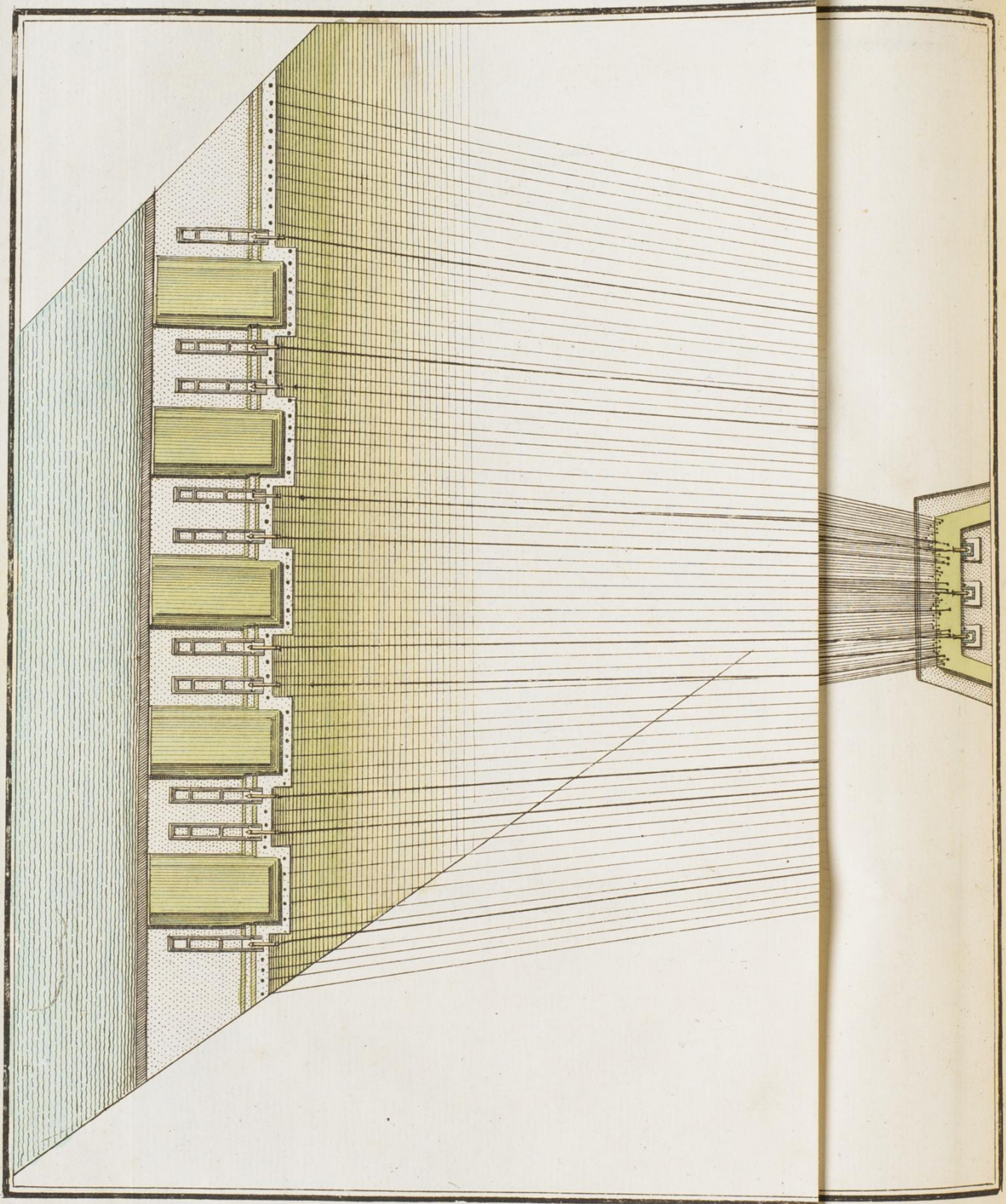


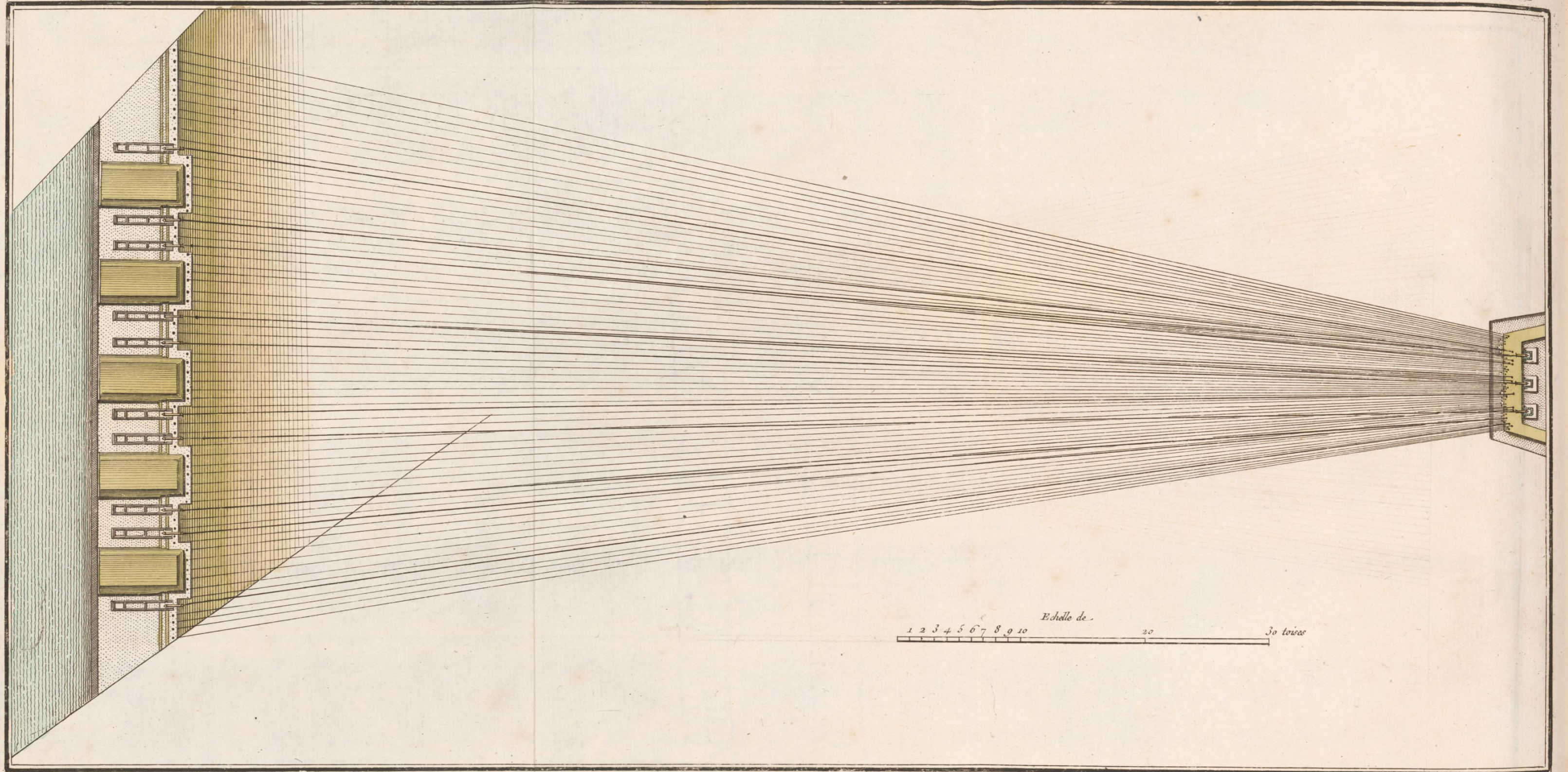


Machine à monter les Canons.

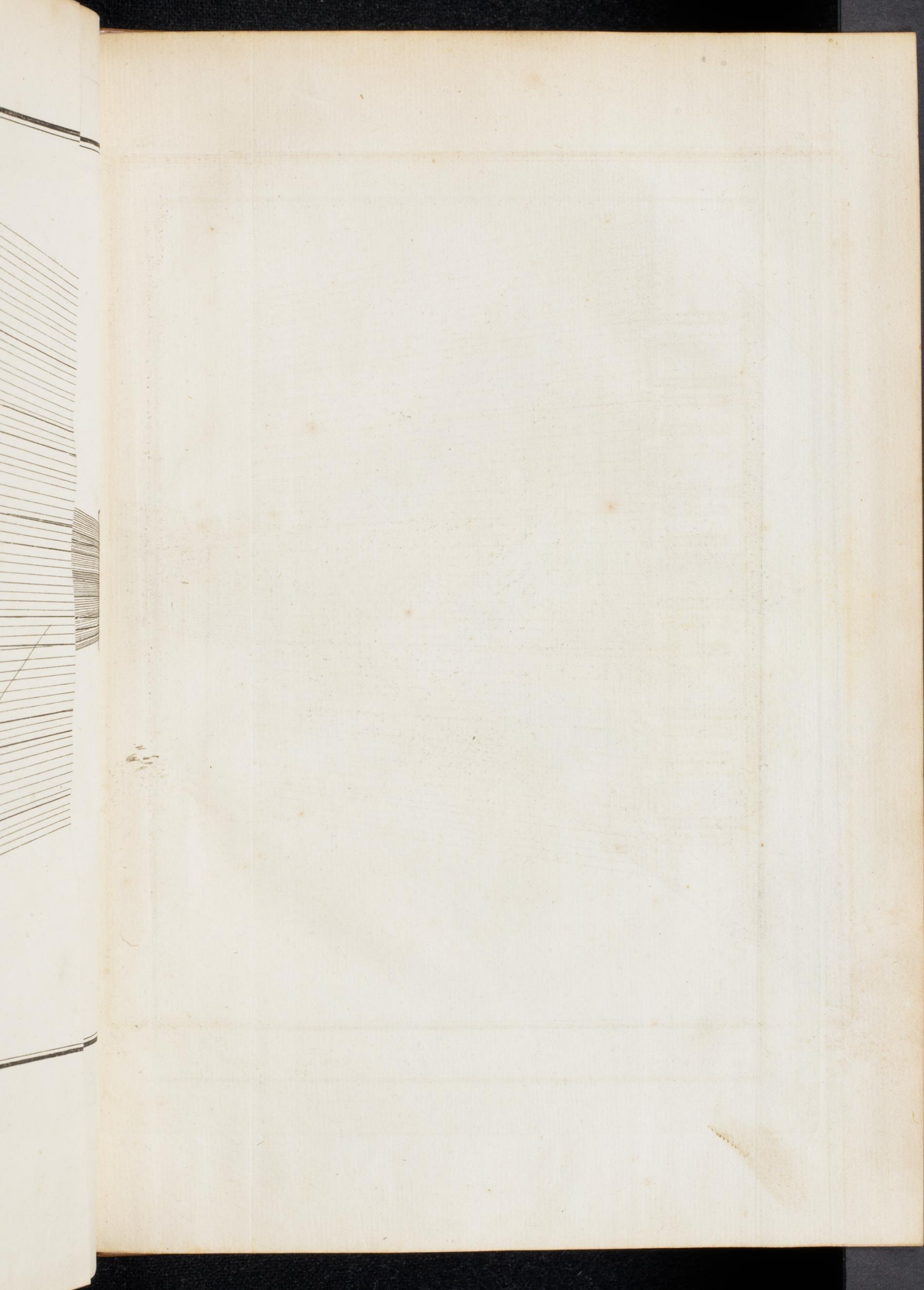


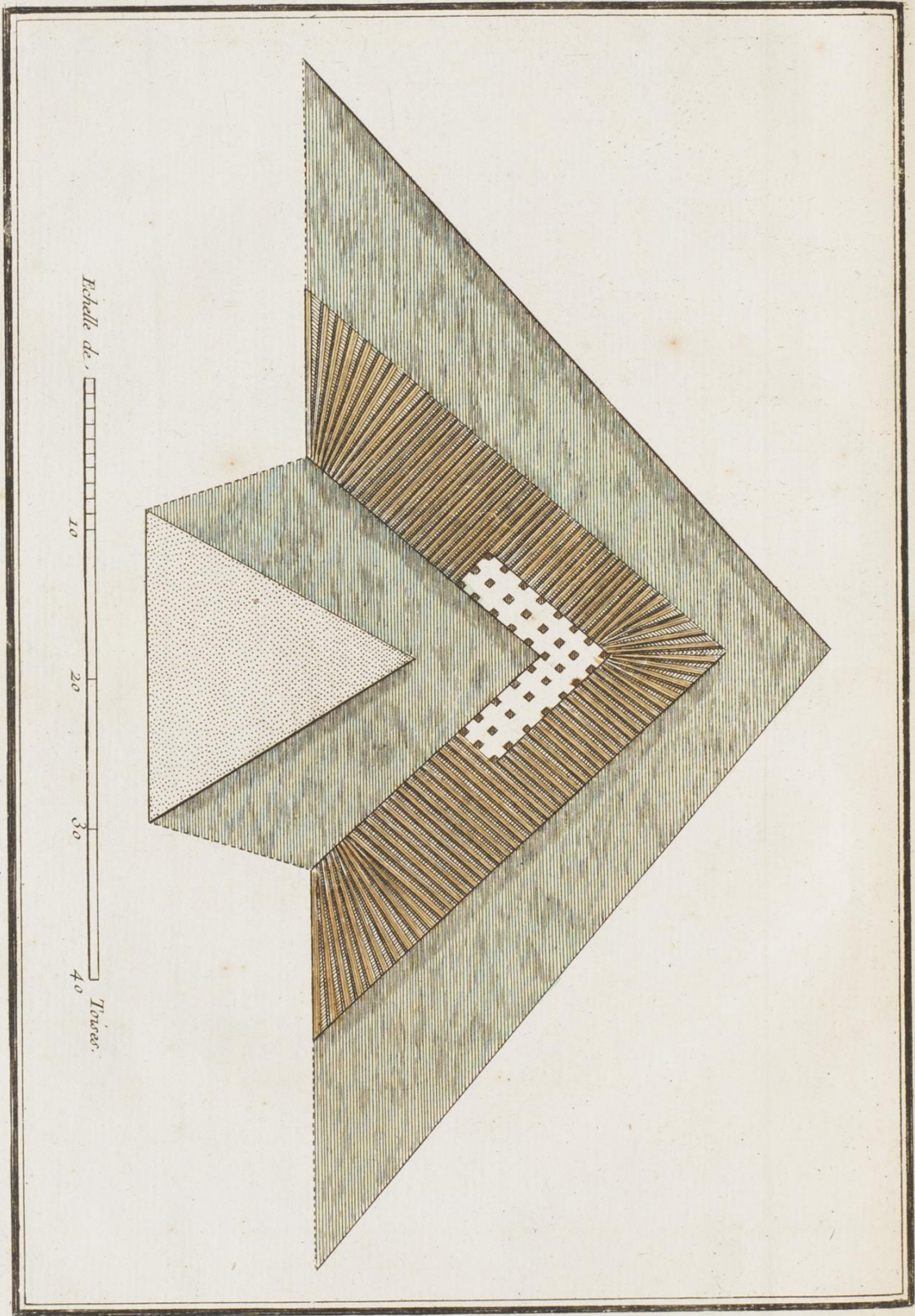
Projet de machine à vapeur





Echelle de
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 20 30 toises

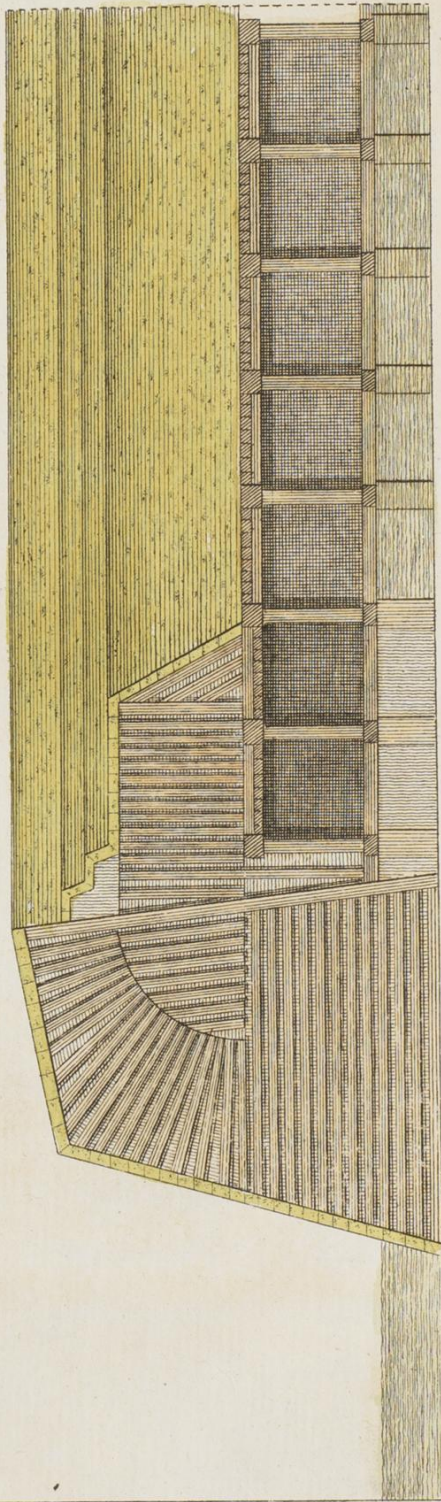




Plan de la Casemate de l'Angle flanqué de la Contregarde.



Profil sur la ligne CD.



Echelle de Toises. 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

CH
 je peux touj
 casemattes,
 travers les d
 Qu'est-ce
 ce mal? car j
 fasse le passag
 ce comblem
 ouvrage, ai
 les angles sa
 prendra du b
 deaux de la c
 je détruirai c
 moins de ter
 construire, s
 construire, c
 Il n'y a q
 ceux qui en c
 teries à rade
 finie; que l'o
 de un homm
 son un feu
 pointe sans n
 sans distra
 La façon
 * Planche IV.

je peux toujours, pendant la nuit, rétablir ces casemattes; mon canon lui-même se fera jour à travers les décombres.

Qu'est-ce que l'ennemi fera pour remédier à ce mal? car je soutiens qu'il est impossible qu'il fasse le passage du fossé. Il faut donc qu'il fasse ce comblement; mais je ruinerai encore cet ouvrage, ainsi que le canon qu'il aura mis sur les angles saillans du fossé, avec le mien qui le prendra du bas en haut, en approchant mes radeaux de la casematte; & il y a apparence que je détruirai cet ouvrage & cette batterie en moins de tems qu'il n'en aura employé à les construire, s'il lui a été encore possible de les construire, ce que je nie.

Il n'y a qu'à regarder le dessein ci-joint, & ceux qui en dépendent*, pour voir que ces batteries à radeaux doivent tirer d'une justesse infinie; que l'on ne sçauroit, en les servant, perdre un homme sans un grand hasard; & qu'elles font un feu continuel nuit & jour; qu'on les pointe sans risque, à couvert, & par conséquent sans distraction & avec soin.

La façon dont sont construites les casemattes †

* Planche IV.

† Planches VIII, IX.

fait voir qu'elles sont infiniment plus difficiles à ruiner que celles qui sont voûtées, parceque le canon ne sçauroit faire effet que sur la première & seconde poutre; que les autres, auxquelles il ne sçauroit atteindre, supportent le terre-plein qui est par-dessus; & que la longueur dont elles sont, à proportion de la largeur & de l'embrasure, fait que celles qui sont entamées supportent encore le poids de la terre qui porte dessus, parceque le poids qui est sur les deux bouts empêche que rien ne s'éboule, parcequ'elle ne sçauroit fléchir dans le centre ou dans l'endroit où elle seroit entamée; au lieu qu'avec les casemattes ou embrasures voûtées, il n'y a qu'à tirer à la clef pour que tout tombe bientôt.

L'ennemi ne sçauroit voir mon canon, par le moyen des batteries que j'ai inventées & dont voici le dessein *. Il ne me faut que deux hommes pour servir mes pièces, sçavoir, un canonnier & un manœuvre, qui sont à couvert de tout canon & des ricochets, par le moyen de mes traverses; & mon canon n'est vu que dans le moment qu'il tire. Je l'emploie dans le chemin couvert, pour démonter les batteries de l'ennemi

* Planche VI.

pendant

CH.
pendant le
che, avec
tranchée. C
truis mes ba
des amulettes
les embrasur
cent à mille
des qu'on p
de qu'il ser
sible, à l'en
le dessein c
Mais, pos
& qu'il se fo
trouvera to
de canons,
les sens sur
un i, & l'a
auxquelles
fera-t-il? O
ouvrage, ou
le prennent
fontalement
tra-t-il deux
de cette co
* Planche V
TOME

pendant le jour, & pour tirer la nuit à cartouche, avec des grapes de raisin sur le front de la tranchée. Outre cela, de la manière dont je conftruis mes batteries, il se trouve dix hommes avec des amusettes pour tirer continuellement dans les embrasures de l'ennemi; & comme elles percent à mille pas tous madriers & toutes blindes qu'on pourroit leur opposer, je me persuade qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, à l'ennemi, de servir son canon. Voyez le dessein ci-joint.

Mais, posons que l'ennemi ait passé le fossé, & qu'il se soit logé sur cette contre-garde*, il trouvera tout d'un coup une quantité énorme de canons, placés à barbettes, qui tirent de tous les sens sur lui, qui est comme un point sur un *i*, & l'assiégé qui a des défenses entières, auxquelles il n'y a pas une égratignure. Que fera-t-il? Osera-t-il m'apporter du canon sur cet ouvrage, où il est vu de deux grands flancs qui le prennent de tous les sens, & qui tirent horizontalement. Lui, qui n'a point de terrein, mettra-t-il deux pièces de canon sur l'angle saillant de cette contregarde, pour en démonter qua-

* Planche VII.

rante-quatre de mes deux flancs avec quatre cent quarante amufettes qui le voient & le rasant, percent gabions, sacs à terre & blindages? Où mettra-t-il ces deux pièces de canon? Il ne peut s'enterrer dans l'épaisseur du parapet, parceque la contregarde est farcie & hérissée de grosses poutres à quatre ou cinq pouces l'une de l'autre, avec de la terre entre deux. Outre cela, il faut qu'il se rende auparavant maître de mes casemattes qui sont au-dessous, sans quoi il n'oseroit tenter le passage du fossé.

Ces casemattes ne se percent pas comme les vouîtes & les murs, où il ne faut qu'un trou grand comme la tête pour démolir bientôt le reste : il ne peut cependant rien tenter qu'il n'en soit le maître. Je l'y chicanerai. Et pendant qu'il travaille à cet ouvrage, je le désolerai à coups de canon; & je le défie de finir cet ouvrage : car si l'on mettoit un grand au-dessus de la casematte, il n'y resteroit pas un moment à la quantité de canons & d'amufettes qui y voient. Ah! il viendra avec le mineur. Je l'en défie encore. Ces brins de grosses poutres ne se mangent pas de bout en bout; & je lui donne un mois pour faire cet ouvrage, car il ne sçauroit venir au-

deffous de l'eau ; & mes brins d'arbres font rangés, du fond du fossé jusqu'en haut, à trois pouces les uns des autres, avec de la terre entre deux : ainsi il ne sçauroit y mettre le feu.

Mais je veux qu'il se soit rendu maître de cette casemate : comme elle n'est soutenue qu'avec des pilliers, je la fais crouler. Alors il ne lui restera plus qu'une partie du parapet. Où mettra-t-il ses deux pièces de canon ? Il faudra un comblement ; qu'il rapporte des terres, & qu'il fasse sa barrière sur des terres rapportées dans le fossé, ce qui n'est pas un petit ouvrage. Mais, le peut-il ? Mes casemates, dans l'angle rentrant de la contregarde, lui permettent-elles cet ouvrage ? & peut-il me faire-là des batteries suspendues en l'air ?

Mais passons là-dessus ; avec du tems & de la peine, on vient à bout de tout. Je soutiens qu'il faut qu'il me fasse un comblement général sur deux poligones entiers, qu'il remplisse tout le fossé de la contregarde, c'est-à-dire, qu'il en fasse un terreplein, afin de pouvoir placer des batteries pour ruiner mon canon, ou qu'il démolisse toute ma contregarde ; ce qui n'est pas un petit ouvrage.

Cela fait, comment passera-t-il le fossé, pour aller à mes ravelins, tant que j'aurai les casemattes des flancs de mes ravelins qu'il ne sçauroit jamais voir ni ruiner? car le canon du dedans des ravelins rase jusques dans l'angle fail-
lant, & ne sçauroit jamais être vu, ni entamé, ni démonté, que du fond du fossé dans l'eau, où il ne sçauroit mettre du canon. Mais passons encore là-dessus. Quand il fera logé sur un de ces ravelins, comment s'y maintiendra-t-il? Il trouve tout d'un coup un poligone entier qui le rase jusqu'aux talons, dans le fossé duquel je puis mettre deux, trois & quatre bataillons. C'est là où l'arme blanche brilleroit; car, de quelque façon qu'il y soit logé, son logement ne sçauroit être de quatre bataillons. Il fera entré par la brèche, il faudra qu'il en ressorte par la brèche. Et comme il fera entré, par des passages étroits, dans cet ouvrage, il pourroit se faire, en le repoussant, quelque embarras à ces passages, s'il étoit en nombre sur l'ouvrage. Outre cela, dans l'allée & le revenir, les quatre ou cinq pièces de canon du flanc voisin chargées à cartouches l'incommoderoient furieusement. Je n'ai rien à craindre pour le succès de mes sorties, parce-

que, s'il arrivoit qu'elles fussent repoussées, mes gens, en se retirant au pied du corps de la place où je mettrai tout sous les armes, y feroient en fureté, & l'on tueroit une belle quantité de monde à l'ennemi. Je crois que ces sorties peuvent se perpétuer avec avantage, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de monde pour les faire : alors on parle de se rendre ; & je crois qu'il en coûteroit bon à l'attaquant.

J'ai toujours eu dans la tête un certain ouvrage qui fut pris & repris trente-six fois au siège de Candie * ; cet ouvrage a coûté plus de vingt-cinq mille hommes aux Turcs. A la fin, ils le firent sauter dans une sortie, & ce fût là que le duc de Beaufort périt. Cela m'a donné bonne opinion des ouvrages que l'on peut r'attaquer par derrière ; d'autant plus que, lorsque votre défense est basse & entière, le logement y coûte une quantité affreuse de monde ; parceque, si vous envoyez peu de couvreurs avec les travailleurs, ils sont d'abord chassés ; & si vous en envoyez beaucoup, il y en a aussi beaucoup de tués, & vous ne sçauriez vous dispenser d'y venir en force. Dans tout le cours d'un siège,

* Les Turcs s'emparèrent de Candie, le 16 septembre 1669.

il n'y a point d'occasions plus avantageuses pour combattre l'ennemi, que celles que ces ouvrages fournissent; parceque l'on ne sçauroit être vu du dehors; qu'il faut toujours que l'ennemi vienne par la brèche; & que, s'il s'avise d'y mener du canon, c'est du canon de pris. Enfin, je crois qu'une telle fortification dégoûteroit furieusement du goût que l'on a pour les sièges.

Je desire avoir des fossés d'eau, parceque, comme ma principale défense consiste au passage des fossés, je dois souhaiter que l'ennemi ne puisse le passer par des sapes, & qu'il soit obligé de se montrer avec ses galeries au-dessus. Le dessein de la planche II n'est que pour un petit fort fait dans un mois, & qui peut cependant contenir plus de dix mille hommes, & peut aisément se défendre avec une légion.

Le calcul ci-après décidera du tems de sa construction, & mes casemattes n'en prendront guère; ce sont des brins de gros sapins coupés de longueur, cela va vite. Quand l'on mettroit deux mois à la construction de cet ouvrage, & quand l'on y emploieroit huit à dix mille hom-

CH
mes, cela en
que je suppo
de mes ou
donner moi
pour empêch
roit escalade
ges de terre
mises en q
ceque les r
l'on ne sçau
ainli il est i
ges. D'ailleu
& les chevau
que ce sero
les dents, c
prise.
Un fortin
peut conteni
des bestiaux,
des armées;
pres à la guer
avantages qu
chaque pas,
viendront d
surtout si l'

mes, cela en vaudroit bien la peine. Les branches, que je suppose d'épines, que je mets sur les faces de mes ouvrages, sont à deux fins. 1°. Pour donner moins de talus à mes ramparts; ensuite pour empêcher la surprise de nuit, où l'on pourroit escalader: défaut auquel tous les ouvrages de terre sont sujets. Mais, des épines ainsi mises en quinconces sont inruinables, parceque les racines tiennent dans le terreplein; l'on ne sçauroit les arracher, ni les couper: ainsi il est impossible d'escalader ces ouvrages. D'ailleurs, mes palissades sont si hautes, & les chevaux de frise sur les bermes si forts, que ce seroit vouloir prendre la lune avec les dents, que de tenter une pareille entreprise.

Un fortin, comme celui que je propose, peut contenir dans ses ravelins des troupes, des bestiaux, des fourages pour la subsistance des armées; enfin, une infinité de choses propres à la guerre: &, si l'on y veut joindre les avantages que la nature nous offre presque à chaque pas, l'on concevra aisément qu'ils deviendront des postes de grande importance; surtout si l'on ajoute à cette fortification des

tours avancées. Mais, pour donner plus d'intelligence de ceci, il faut entrer dans un plus grand détail.



ARTICLE

CHA
ART I
On est d'op
grandes, &
au loin, qu
faire le siège
de Lille, Bru
faut des armé
met l'ennemi
ne sçavoit bi
rester dans de
est dangereux
d'inconvénien
loin. Il est do
causent des su
cation, que je
occuper qu
à y remédier p
infiniment m
sieurs emploie
l'on a recon
tes sont bien
TOME

ARTICLE DEUXIEME.

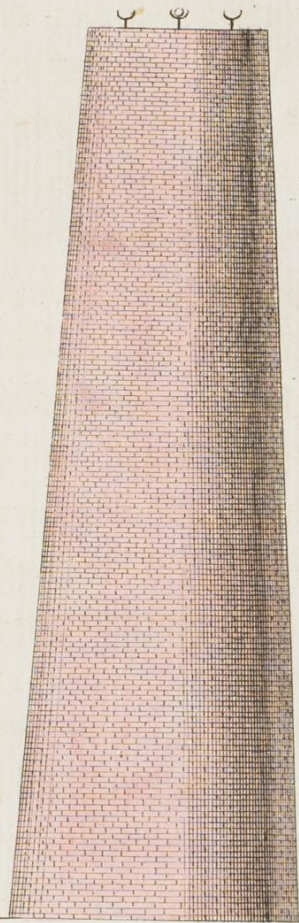
Des tours avancées.

ON est d'opinion , lorsque les places sont grandes , & que leurs fortifications s'étendent au loin , qu'il faut de grandes armées pour en faire le siège ; & l'on a raison. Car , pour celui de Lille , Bruxelles , Gand , Strasbourg , &c. il faut des armées de cent mille hommes ; ce qui met l'ennemi dans des embarras , parceque l'on ne sçauroit bien fermer ces places , à moins de rester dans des lignes avec toute l'armée , ce qui est dangereux & entraîne après soi une infinité d'inconvéniens , dont l'examen me mèneroit trop loin. Il est donc certain que les grandes places causent des sièges difficiles. Le projet de fortification , que je viens de donner , a le défaut de n'occuper qu'un terrain médiocre ; & j'ai songé à y remédier par des tours avancées qui valent infiniment mieux que les redoutes , que plusieurs emploient pour remédier à ce défaut que l'on a reconnu depuis longtems. Or ces redoutes sont bientôt prises , à moins que l'on ne se

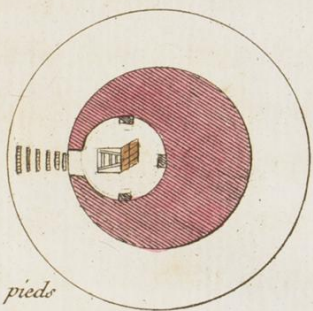
risque d'y perdre le canon & les troupes que l'on y a mises. D'ailleurs il en faut beaucoup pour les garder ; cela fatigue votre garnison, & vous affoiblit, & ne produit pas l'avantage que vous vous proposiez. Voici le dessein de mes tours, planche x. Je les place à deux mille pas de mes ouvrages avancés, parceque de-là je les puis battre avec le canon ; & les rendre inutiles à l'ennemi, quand il s'en est rendu maître, n'étant que d'une simple brique d'épaisseur du côté de la place. Je compte, du centre de la place jusqu'à ces tours, trois mille pas, ce qui fait le demi-diamètre ; & par conséquent, pour toute la circonférence, dix-huit mille pas. Ainsi il me faudroit trente-six de ces tours pour faire l'enceinte, en les plaçant à cinq cent pas les unes des autres : alors rien ne peut passer entre deux, parceque la portée du fusil y croise. Si l'on y vouloit passer en poussant des boyaux, l'on seroit vu & plongé par les tours voisines : ainsi il faut établir des batteries pour les détruire, & ce n'est pas une petite affaire ; car il faut ouvrir la tranchée : & je dirai dans la suite pourquoi j'établis sur ces tours une de ces armes que j'appelle amufette. L'ennemi n'ira pas

& les troupes que
 il en faut beaucoup
 que votre garnison,
 conduit pas l'avantage
 Voici le dessein de
 place à deux mille
 es, parceque de-là
 non; & les rendre
 l's en est rendu maî-
 e brique d'épaisseur
 pte, du centre de
 is mille pas, ce qui
 conséquent, pour
 ait mille pas. Ainsi
 es tours pour faire
 cinq cent pas les
 peut passer entre
 failly croisé. Si
 tant des boyaux,
 es tours voisines:
 ries pour les dé-
 ite affaire; car il
 dirai dans la suite
 rs une de ces 2-
 L'ennemi n'a pas

*Vûe de la Tour du côté
de la Campagne.*

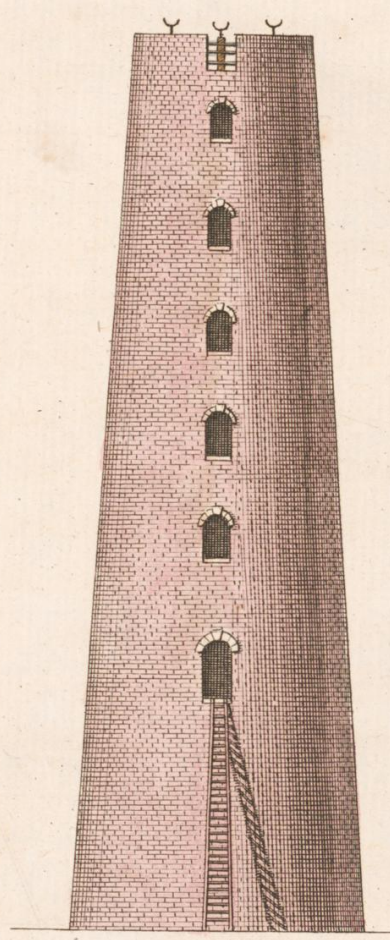


*Plan du haut de
la Tour.*

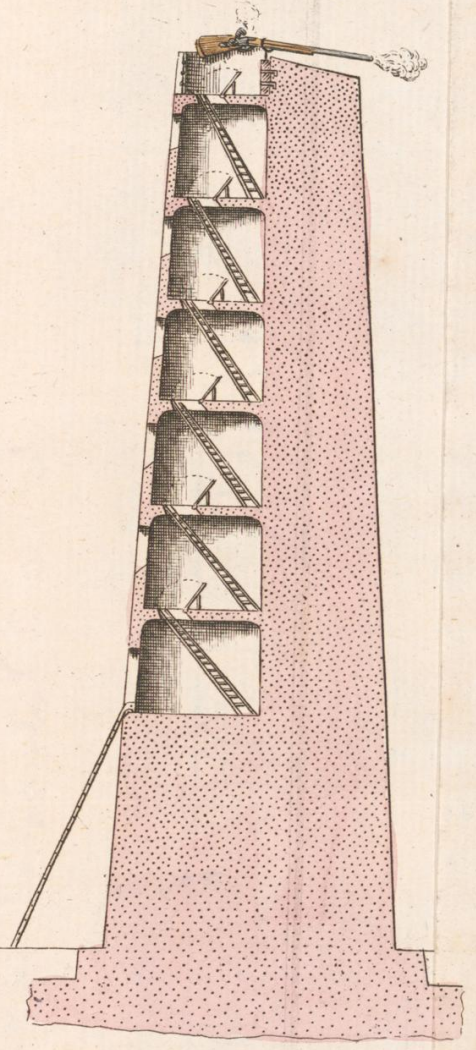


50 pieds

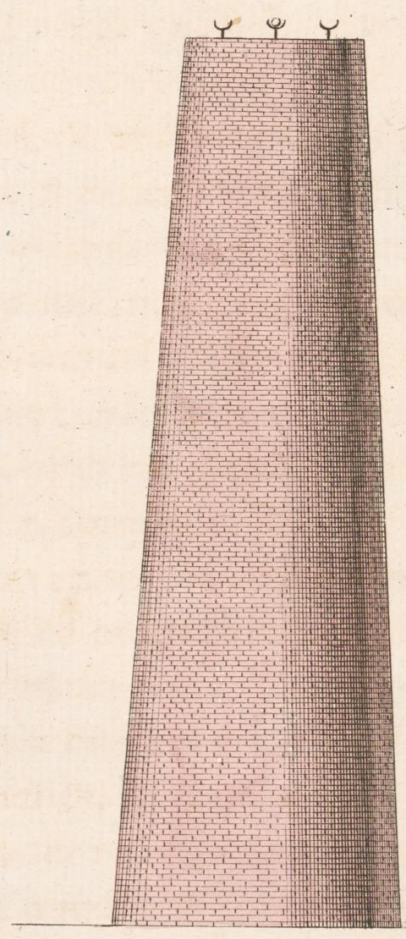
Vüe de la Tour du côté de la Place.



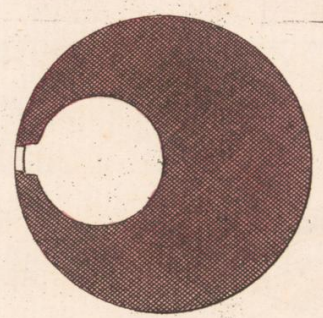
Profil de la Tour.



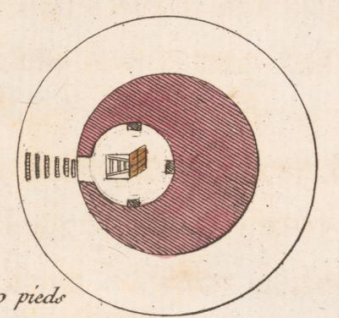
Vüe de la Tour du côté de la Campagne.



Plan du rez de chaussée.



Plan du haut de la Tour.



Echelle de 10 20 30 40 50 pieds

CH.
se camper à
fait, je lui
portent au-
ne sçavoir
de ces tours
mètre d'un o
font huit mil
la place &
six mille pa
de diamètre
rence, quar
lons supposen
occupe cent
cent vingt h
vallation, ce
rante bataill
troux à ima
lignes; & Y
tours avance
conséquences
celle qu'il y
commencer
la contrevall
L'on ne sçai
près cela, il

se camper à la portée de ces armes; & s'il le fait, je lui ferai lever son camp. Or ces armes portent au-delà de quatre mille pas. Donc il ne sçauroit se camper qu'à quatre mille pas de ces tours. Quatre mille pas ajoutés au diamètre d'un côté, & quatre mille pas de l'autre, font huit mille pas : en ajoutant le diamètre de la place & de l'enceinte de ces tours, qui est de six mille pas, il en résulte quatorze mille pas de diamètre, qui font, pour la circonférence, quarante deux mille pas. Nous voulons supposer qu'un bataillon ou un escadron occupe cent pas de distance; il faudroit quatre cent vingt bataillons pour occuper la circonvallation, ce qui feroit ensemble huit cent quarante bataillons ou escadrons; cela est monstrueux à imaginer. Cependant il faut garnir ces lignes; & l'on conçoit aisément combien ces tours avancées & ces amusettes augmentent les conséquences & les difficultés, sans parler de celle qu'il y a à les attaquer. L'on ne sçauroit commencer à travailler à la circonvallation ni à la contrevallation, qu'elles ne soient toutes prises. L'on ne sçauroit où faire les dépôts, parcequ'après cela, il faut tous les changer & les approcher.

Que l'on ne croie pas qu'en menant du canon à barbette, l'on détruise ces tours. Comme elles sont pleines du centre à la circonférence, il pourroit se faire que l'on tireroit plus de huit jours avec une batterie de vingt-quatre pièces de gros canons, avant que d'en abbatre une; parceque l'on n'oseroit s'approcher de près, à cause que l'on feroit plongé dans les batteries: pendant ce tems-là, il se tue une quantité de monde avec ces amusettes. Je soutiens qu'il faut qu'il ouvre la tranchée, & qu'il établisse des batteries de fort loin pour battre ces tours.

J'ai quelquefois vu tirer des deux & trois jours entiers avec des batteries de vingt pièces de gros canon contre de méchantes tours quarrées & vuides au-dedans, avant d'en pouvoir venir à bout; & cela de quatre cent pas de distance. Ici, il n'y a que très-peu de prise, elles sont pleines jusqu'au centre: & si l'ennemi approche trop les batteries, il est plongé. Il faut compter qu'il tire de loin, & par conséquent avec moins d'effet. Quand il aura ruiné une de ces tours, il faut qu'il en ruine au moins dix, pour pouvoir ouvrir la tranchée à une seule attaque. Et il pourroit bien arriver qu'il y consommeroit plus de

CHA
munitions qu'
chose si précie
D'ailleurs,
barras cela le
son ouvrage.
huit lieues de
pour la circon
trevallation. I
pour fermer
laisser un corp
avoir une armé
ce assiégée sero
y pourroit jette
les fois qu'on
tours n'est pas
coûte plus que
ment peu de po
nison, & ce se
qui font tout ce
Quelqu'un di
à ces tours; con
jettera d'en hau
deux tours voisi
ment? Ah! il se
me si mes amu

munitions qu'au siège, & beaucoup de tems, chose si précieuse.

D'ailleurs, que l'on considère dans quel embarras cela le jette, de combien cela augmente son ouvrage. Il faut qu'il fasse d'un seul article huit lieues de retranchemens de plus, quatre pour la circonvallation, & quatre pour la contrevallation. Il lui faut une armée prodigieuse pour fermer la place, & il n'oseroit songer à laisser un corps d'armée pour faire le siège & avoir une armée d'observation; parceque la place assiégée seroit toujours toute ouverte, & l'on y pourroit jeter du secours & des vivres toutes les fois qu'on le voudroit. La dépense de ces tours n'est pas grande; un seul de nos bastions coûte plus que toutes ces tours; elles consomment peu de poudre, & ne fatiguent pas la garnison, & ce sont trois douzaines d'amusettes qui font tout cela.

Quelqu'un dira, Je ferai attacher le mineur à ces tours; comme si, avec des bombes que je jetterai d'en haut, on ne l'en chasseroit pas: & les deux tours voisines le laisseront-elles là tranquillement? Ah! il se blindera avec des madriers; comme si mes amusettes ne les perçoient pas comme

du papier. J'ai percé avec ces armes de gros chênes, qui avoient plus de dix-huit pouces de diamètre, à mille pas de distance. Ainsi il y a apparence que le mineur peut être délogé du pied de ces tours; & d'ailleurs, s'il vient de loin sans être soutenu, la tour attaquée par le mineur fait des signaux, & l'on y envoie à la pointe du jour un sergent avec dix hommes soutenus de cent, qui l'affomment dans son trou; & s'il se sauve, il est fusillé. Ce mineur ne sçauroit être soutenu, parce que l'on plonge du haut de ces tours dans les logemens que l'on pourroit faire apporter pour le soutenir. Voilà ce qui regarde l'attaque & la défense de ces tours.

Quant aux avantages que l'on en retire, ils sont très-considérables. 1^o. Elles éloignent l'ennemi de la place; elles l'obligent à une bien plus grande circonvallation, ce qui augmente ses travaux & l'oblige à avoir une grande armée; sans cela, l'on peut toujours jeter du secours dans la place. S'il vient une armée de secours, il est obligé de lever ses quartiers & de les rassembler, car il ne peut rester épars sur une si grande distance: ce qui fournit toujours les moyens de faire entrer quelque secours, & cela fatigue extrêmement,

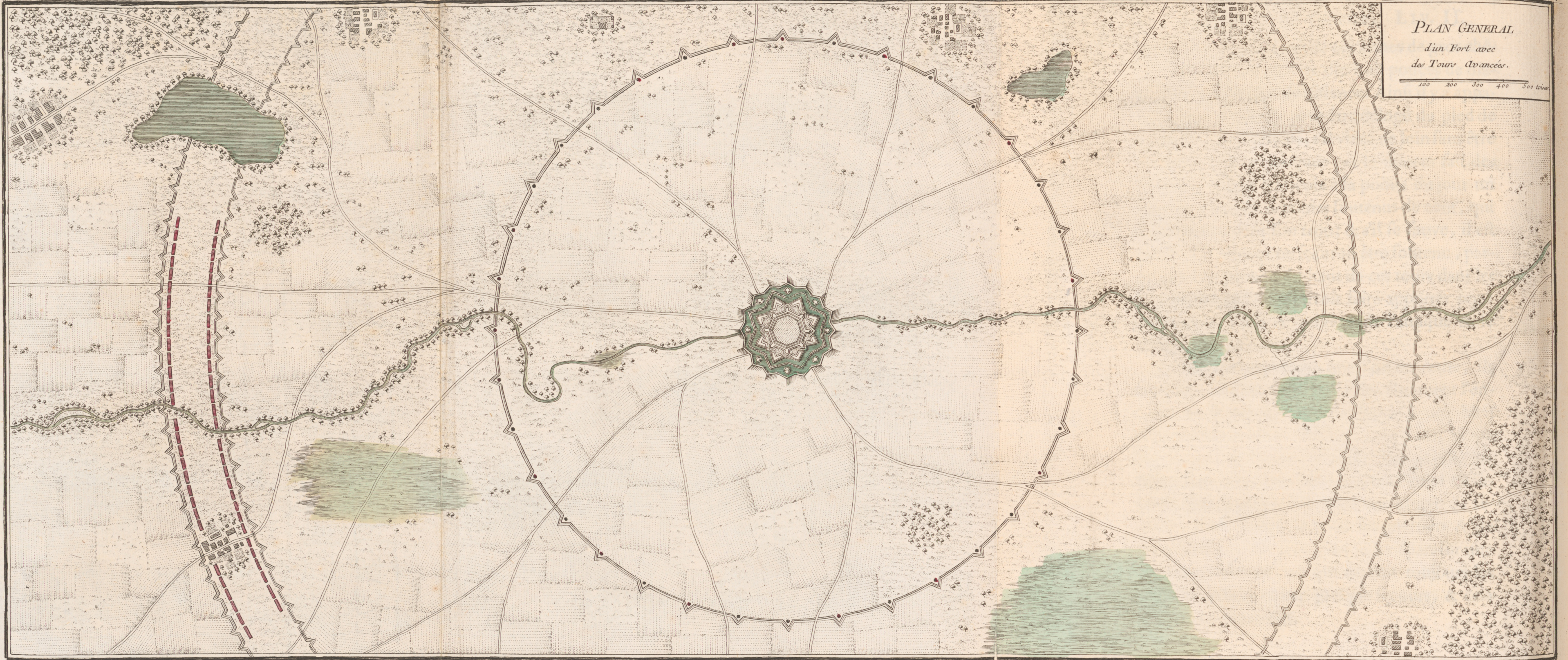
ES, LIV. II.

s armes de gros ché-
huit pouces de dia-
ce. Ainsi il y a appa-
délégé du pied de
ent de loin sans être
le mineur fait des
pointe du jour un
utenus de cent, qui
& s'il se sauve, il est
être soutenu, par-
e ces tours dans les
ire apporter pour
de l'attaque & la

l'on en retire, ils
les éloignent l'en-
ligent à une bien
ce qui augmente
ir une grande ar-
jours jeter du se-
une armée de se-
ses quartiers & de
rester épars sur une
fournit toujours les
que secours, & cela

PLAN GENERAL
d'un Fort avec
des Tours Avancées.

100 200 300 400 500 toises



D'ailleurs
que toutes
bestiaux à
tage. S'il y
veille met
l'on n'a qu'à
font en suret
me dans un
joint par un
de passer en
leurs, elles s
quatre homm
faut mettre,
vingt homm
Je finirai
partie de la
bien que j'au
chimes, & d'
n'y en a déjà

* Planché XI.

D'ailleurs, jusqu'à ce que ces tours soient presque toutes prises, l'on peut toujours envoyer les bestiaux à la pâture, ce qui n'est pas un petit avantage. S'il y a quelque corps d'armée que l'on veuille mettre à couvert, ou des dépôts d'armée, l'on n'a qu'à les faire camper sur le glacis, où ils sont en sûreté dans l'enceinte de ces tours * comme dans un camp retranché, surtout si on les joint par un bon fossé; car personne ne s'avisera de passer entre deux pour les aller insulter. D'ailleurs, elles sont de petite garde. Un sergent avec quatre hommes dans chacune est tout ce qu'il y faut mettre; ce qui ne fait jamais que cent quatre-vingt hommes de garde.

Je finirai ici de parler de fortifications. Cette partie de la guerre ne m'a mené que trop loin; bien que j'aurois encore à parler de plusieurs machines, & d'inventions fort dangereuses; mais il n'y en a déjà que trop pour détruire les hommes.

* Planche XI.



ARTICLE TROISIEME.

Calcul du tems auquel quatre mille huit cent hommes pourront construire un fort octogone suivant mon plan & mes profils.

PREMIÈRE partie, pour former les parapets & banquettes d'un front de polygone.

Premiere partie. De l'excavation du fossé.

Longueur, . .	72	}	<small>toif. cub. piéds.</small>	}	<small>toif. cub. piéds.</small>	}	<small>toif. cub. piéds.</small>
Largeur réd. . .	3				288		
Profondeur, . .	1 2						
<i>Seconde partie.</i>							
Longueur, . .	44						
Largeur réd. . .	5				293 2		
Profondeur, . .	1 2						581 2

Employant à cet ouvrage six cent hommes, dont quatre cent fouilleront, & les deux cent autres formeront les parapets & banquettes, régaleront & battront les terres. Chaque travailleur peut jeter à la pelle ou voiturer à la hotte une toise cube, par jour de dix heures : ainsi, dans quinze heures, les quatre cent hommes excaveront le fossé d'un front de polygone qui contient
cinq

LIV. II.
 OISIEME.
 mille huit cent hom-
 fort octogone suivant
 former les parapets
 e polygone.
 excavation du fossé.
 toif. cub. pieds.
 288
 toif. cub. pieds.
 581 2
 293 2
 ge six cent hommes,
 t, & les deux cent au-
 & banquettes, régale-
 Chaque travailleur
 titurer à la hotte une
 dix heures : ainsi, dans
 cent hommes excave-
 polygone qui contient
 cinq

CHAPITRE IV, ART. III. 65

cinq cent quatre vingt une toises deux pieds, & les deux cent formeront les ouvrages : partant quatre mille huit cent travailleurs formeront, dans lespites quinze heures, huit polygones.

Deuxième partie, pour former les ravelins.

Première partie. De l'excavation du fossé.

	toises.	pieds.		
Longueur, . . .	72		}	toif. cub. 288
Largeur réd. . .	3			
Profondeur, . .	1	2		
			}	toif. cub. 1304 $\frac{2}{3}$
<i>Deuxième partie.</i>				
Longueur gén. . .	122			
Largeur réd. . .	5		}	1016 $\frac{2}{3}$
Profondeur, . .	1	4		

Quatre cent travailleurs, & deux cent régaleurs formeront un ravelin, suivant le calcul ci-dessus, d'une toise quarrée, dans dix heures : en trente-une heures & demie, & dans le même tems, quatre mille huit cent hommes formeront les huit ravelins.

Troisième partie, pour former les contre-gardes.

	toises.	pieds.	
Longueur générale, . . .	122		}
Largeur réduite,	5		
Profondeur,	1	4	

Quatre cent travailleurs & deux cent régaleurs

formeront la contre-garde d'un front de polygone dans vingt-cinq heures : & dans le même tems, quatre mille huit cent hommes construiront celles qui font devant les huit ravelins.

Quatrième partie, pour former les lunettes, le chemin couvert & le glacis.

Première partie. De l'excavation du fossé.

Longueur gén.	136	}	toif. cub.	}	1586 $\frac{2}{3}$
Largeur réd. .	7				
Profondeur, .	14				

Deuxième partie. Fossés extérieurs des lunettes.

Longueur gén.	55	}	toif. cub.	}	1921 $\frac{2}{3}$
Largeur réd. .	3				
Profondeur, .	14				

Troisième partie.

Longueur gén.	18	}	60
Largeur réd. .	2		
Profondeur, .	14		

Quatre cent travailleurs & deux cent régaleurs formeront les lunettes, le chemin-couvert & le glacis d'un front de polygone, dans quarante

CH A
heures trois
mille huit
ouvrages fu

R E C

Première
Deuxième
Troisième
Quatrième

Tout l'ouv.
heures trois q
en onze jours
Bien que to
doit cependan
& je ne les ai
détermination
ajoutant le d
sçauroit se tro
pas bien gran
Quant à la
leurs, la plus
par quars, c'e
les trois heur
toutes les tro

heures trois quarts : & dans le même tems quatre mille huit cent hommes construiront tous ces ouvrages sur les huit fronts d'un octogone.

RECAPITULATION.

<i>Première partie</i> ,	15	}	heures.	quarts.
<i>Deuxième partie</i> ,	31		heures.	quarts.
<i>Troisième partie</i> ,	25		III	$\frac{3}{4}$
<i>Quatrième partie</i> ,	40 $\frac{3}{4}$			

Tout l'ouvrage peut être fait dans cent onze heures trois quarts; & , à dix heures par jour , en onze jours une heure trois quarts.

Bien que tous ces calculs soient réels, l'on ne doit cependant pas y compter pour la pratique; & je ne les ai faits que pour donner une idée de détermination à des choses incertaines : en y ajoutant le double ou le triple de tems, l'on ne sçauroit se tromper, & la conséquence n'en est pas bien grande.

Quant à la manière d'employer les travailleurs, la plus avantageuse est de faire travailler par quarts, c'est-à-dire, de les faire relever toutes les trois heures; alors le travail est continuel, toutes les troupes sont employées sans être fati-

guées, & avec vigueur : car le soldat qui ne travaille que trois heures par jour peut être pressé. Mais cela doit se faire au son du tambour en cadence. C'est ainsi que les Lacédémoniens sous Lyfandre, avec un détachement de trois mille hommes, détruisirent au son de la flûte, en six heures de temps, le port de Pyrée. Il nous est même resté quelque semence de cette méthode de travailler, & il n'y a que peu d'années que l'on fit faire aux forçats des galères à Marseille un grand remuement de décombres mêlées de poutres énormes, en cadence & au son du tambourin.

Il faut, dans les ouvrages terrassés, autant qu'il se peut, faire jetter les terres à la pelle, de berme en berme, ou de relais en relais. Le brouetage a plusieurs inconvéniens :

1°. La dépense du fond des brouettes, leur entretien, & l'embarras de les voiturier.

2°. Les rampes douces, qu'il faut pratiquer pour voiturier les terres, allonge considérablement la marche, qui n'est jamais égale & sans embarras, que lorsque le fort soldat règle la sienne sur celle du plus foible.

Le soldat peut facilement jetter sa pelletée de

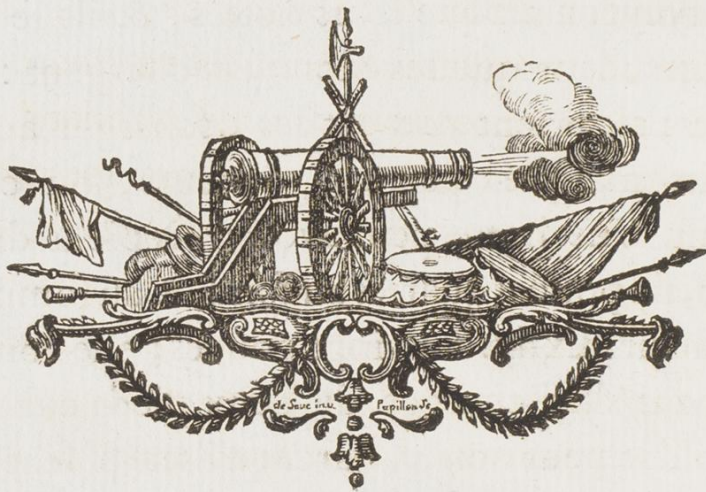
CHA
 terre à neuf
 lorsqu'il ne
 faut la lui
 on divisé le
 qui pioche
 porte.
 Les pionn
 ser des banq
 s'assent, ai
 sent pendant
 quoi ils part
 droits marq
 avant. Une h
 teur, six pou
 pied sur dix
 & peut être
 le soldat peut
 plus de deux
 sa force est
 qu'en allant, q
 mes, & qu'il
 D'ailleurs
 plus vite que
 une rampe. Il
 à vuidier la h

terre à neuf pieds de hauteur, & même à douze : lorsqu'il ne peut pas faire cette manœuvre, il faut la lui faire porter à la hotte. Auquel cas, on divise les terrassiers en deux parties ; une qui pioche & charge, & l'autre qui transporte.

Les pionniers observent en fouillant de laisser des banquettes, sur lesquelles les hotteurs s'assent, ainsi que leurs hottes, & ils se reposent pendant que les pionniers chargent : après quoi ils partent & vont les décharger aux endroits marqués par les piqueurs, ou chasse-avant. Une hotte peut avoir trois pieds de hauteur, six pouces quarrés au fond, & au sommet un pied sur dix-huit à vingt pouces ; elle contient, & peut être chargée de deux pieds cubes que le soldat peut porter, parcequ'ils ne pèsent guère plus de deux cent cinquante livres, que toute sa force est dans ses reins, qu'il n'est chargé qu'en allant, qu'en revenant il ne porte pas six livres, & qu'il se repose pendant qu'on le charge.

D'ailleurs, un homme qui porte doit aller plus vite que celui qui pousse devant soi sur une rampe. Il n'y a point ou peu de difficulté à vuidier la hotte, parcequ'elle forme une py-

ramide renversée, où la terre n'est point affaî-
sée; & que le hotteur, pour cet effet, n'a qu'à le-
ver de la main le fond de sa hotté, & se pen-
cher sur le côté. Mais tout cela doit se faire en
cadence, & au son de quelqu'instrument.



CHAP

DE LA

CEUX qui
ne doivent
gorges, sans
teurs; alors to
passe en sûreté
de s'y voir affe
sur les pas, no
l'on y périt av
sauver. Si l'on
que les haute
loir forcer, pe
& chercher q
déconcerte l'er
fus; il ne sçait
cequ'il craint h
donne tout. Q
montagnes, l
chant. Les h



CHAPITRE CINQUIEME.

DE LA GUERRE DES MONTAGNES.

CEUX qui font la guerre dans les montagnes ne doivent jamais se hafarder de passer dans des gorges, fans auparavant être les maîtres des hauteurs ; alors toutes les embuscades cessent, & l'on passe en sureté : fans cela, on court grand risque de s'y voir assommer, & d'être réduit à retourner sur ses pas, non fans grande perte ; & quelquefois l'on y périt avec tout son monde, fans pouvoir se sauver. Si l'on trouve les passages occupés, ainsi que les hauteurs, il faut faire mine de les vouloir forcer, pour attirer l'attention de l'ennemi, & chercher quelque'autre part un chemin. Cela déconcerte l'ennemi ; il n'a point compté là-dessus ; il ne sçait plus quelle disposition faire, parcequ'il craint lui-même ; & bien souvent il abandonne tout. Quelque affreuses que paroissent les montagnes, l'on y trouve des passages en cherchant. Les hommes qui les habitent ne les con-



noissent pas eux-mêmes, parceque la nécessité ne les a pas obligés à les chercher; & il n'en faut jamais croire les habitans, qui ne connoissent les choses de leur pays que par tradition: j'ai souvent reconnu leur ignorance & l'imposture de leurs récits. Il faut, en pareil cas, chercher & voir soi-même, ou employer des gens qui ne s'effraient point des difficultés; on trouve presque toujours, lorsqu'on cherche ces choses: & l'ennemi, qui lui-même ne les connoît pas, ne sçait quelle mesure prendre, & s'enfuit, parcequ'il n'a compté que sur les choses ordinaires, qui sont les chemins praticables.



CHAPITRE



CHAP

DES PAYS C

COMME l'e

aussi embara

craindre; ce

décident de ri

porte. Il n'y a

voir les derriè

détachemens.

là où l'habileté

sert merveille

n'oseroit bou

canonne à l'ai

n'est pas toujou

le bonheur

ne sont jama

régées sur la

sçauroit pre

TOME I



C H A P I T R E S I X I E M E.

DES PAYS COUPÉS , OU REMPLIS DE HAIES
ET DE FOSSÉS.

C O M M E l'ennemi, dans ces fortes de pays, est aussi embarrassé qu'on le peut être, l'on a peu à craindre; ce sont des affaires de détail qui ne décident de rien, & où le plus opiniâtre l'emporte. Il n'y a qu'une chose à observer; c'est d'avoir ses derrières libres, pour pouvoir faire des détachemens, & se retirer en cas de besoin. C'est là où l'habileté de bien sçavoir placer son canon sert merveilleusement bien. Comme l'ennemi n'oseroit bouger des postes qu'il occupe, on le canonne à l'aise: s'il les abandonne, la retraite n'est pas toujours heureuse, & l'on a quelquefois le bonheur de l'entamer. En tout, ces affaires ne sont jamais bien décisives, & doivent être réglées sur la situation des lieux; ainsi l'on ne sçauroit prescrire aucune méthode là-dessus. Il

T O M E II.

K

faut cependant observer, comme une règle, de pousser toujours devant soi & sur les flancs de la marche, lorsque l'on marche dans ces pays-là, des détachemens de cent hommes, soutenus du double, & ce double du triple, pour être à couvert & en sûreté.

Un détachement de six cent hommes va arrêter sur cul une armée, parceque, sur des chauffées bordées de haies & de fossés, telles que l'on en trouve en Italie & dans tous les pays gras & aquatiques, l'on présente le même front à l'ennemi. La moindre maison fait fortification, & soutient un combat très-rude; ce qui vous donne le tems de vous reconnoître & de faire une disposition; car, dans ces sortes de pays là, il faut prendre garde aux surprises.

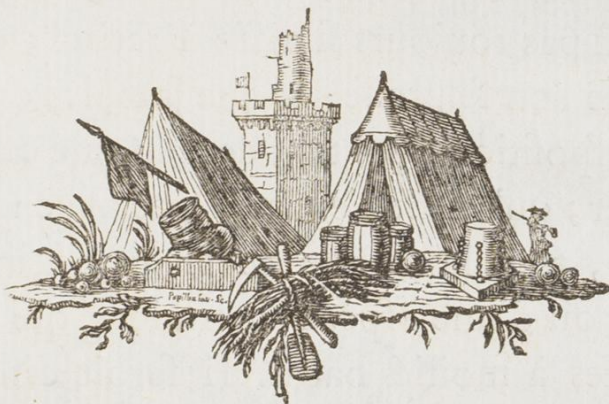
Un partisan qui aura l'esprit audacieux, vous fera, avec trois ou quatre cent hommes, un désordre affreux, & vous attaquera fort bien une armée. S'il coupe les équipages à l'entrée de la nuit, il en emmènera une grande partie, sans qu'il risque grand'chose, parcequ'il se retire entre deux fossés & qu'il fait ferme à la queue: s'il est poussé, il longe tout du long des chariots; & la première maison qu'il trouve, il vous ar-

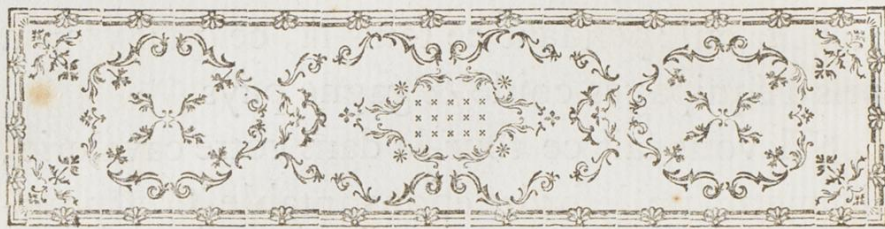
C
 être sur cul: p
 pris d'équipa
 S'il vous
 il y mettra un
 quoi il faut t
 sur toutes les
 les faut pas fo
 averti, il faut
 sans cela il a
 vous avez affa
 sens commun,
 gens dans son ar
 & hardi, & qui
 font.



rête sur cul : pendant ce tems-là, ce qu'il vous a pris d'équipages coule & gagne pays.

S'il vous fait ce tour-là dans votre cavalerie, il y mettra un désordre épouvantable. C'est pourquoi il faut toujours pousser des détachemens sur toutes les avenues de votre marche, & il ne les faut pas foibles ; car il n'est pas question d'être averti, il faut combattre, & jusqu'à la mort : car sans cela il arrive des choses deshonorantes, si vous avez affaire à un général ennemi qui ait le sens commun, parcequ'il aura bientôt trouvé des gens dans son armée qui auront l'esprit pénétrant & hardi, & qui voient les choses telles qu'elles sont.





CHAPITRE SEPTIEME.

DES PASSAGES DE RIVIÈRES.

IL n'est pas si aisé qu'on le croiroit bien d'empêcher l'ennemi de passer une rivière; & il le peut plus aisément en venant pour vous attaquer, qu'en voulant se retirer devant vous. Dans l'un de ces cas, il vous montre sa tête, & la soutient d'une bonne disposition & d'un grand feu d'artillerie: & dans l'autre, il vous montre sa queue qui n'est pas toujours si aisée à retirer; d'autant plus que l'on se presse, & que jamais l'on ne fait cette disposition avec tant de soin que celle pour attaquer; qu'on ne l'exécute pas avec tant d'attention, tout le monde devenant négligent là-dessus, ou d'une espèce de timidité qui fait que vous êtes à moitié battu. Il seroit difficile de donner une bonne raison de cela, & on la doit chercher dans le cœur des hommes qui est machinal.

Il y a encore une autre sorte de passages de rivières, qui sont ceux qui se font en prêtant le flanc. Avant la bataille de Turin, monsieur le prince Eugène passa ainsi trois rivières en deux jours, en présence de monsieur le duc d'Orléans, & en lui prêtant le flanc. Le terrain étoit de plein pied d'une armée à l'autre, & c'étoit bien là l'occasion de le combattre avec des troupes même inférieures : on n'en fit cependant rien, & l'on fut forcé & contraint de lever le siège de Turin.

En pareil cas, si on ne lève pas à propos le siège pour marcher à l'ennemi, celui qui vient au secours a toujours l'avantage de son côté; parceque l'affaire n'est jamais une affaire générale pour lui, mais bien pour celui qui est attaqué; parceque l'attaquant a toutes ses troupes rassemblées dans un endroit resserré entre deux rivières, ses flancs en sûreté, & est sur une grande profondeur; & que celui qui investit une place est au large, & ne peut garder ses entre-deux de rivière que par un nombre médiocre de troupes: si elles sont battues, toute l'enceinte en est ébranlée. On les prend en flanc, & la déroute s'y met bientôt. Si l'on balance un moment dans ces

fortes de cas, on est perdu. Quelquefois aussi l'ennemi ne fait cette montre que pour donner de la jalousie, pour vous faire dégarnir vos postes, afin de pouvoir jeter du secours dans la place. C'est là l'habileté du général, de sçavoir distinguer le vrai d'avec le faux.

Le plus sûr est de ramasser toutes ses troupes dans le même terrain où l'ennemi est, de laisser des corps de troupes sous les armes à l'entour de la circonvallation, pour pouvoir les transporter, & attaquer ce qui se présente pour entrer dans la place. Mais il ne faut pas rester les bras croisés, comme si l'on étoit enchanté dans une circonvallation, & voir passer à une armée une rivière devant soi, où l'ennemi présente le flanc des deux côtés : on n'a qu'à choisir sur lequel des deux l'on veut tomber; & il y a apparence que l'on en aura bon compte.

A l'affaire de Denain, monsieur le maréchal de Villars étoit perdu, si monsieur le prince Eugène avoit marché à lui, parcequ'il lui prêtoit le flanc, & qu'il passoit une rivière en sa présence. Le prince Eugène ne put jamais se figurer que le maréchal fît cette manœuvre en sa présence: & c'est ce qui le trompa. Le maréchal de Vil-

CH
 ils avoit très
 Le prince Eugène
 onze heures
 les troupes étoient
 qu'à marcher
 perdue, parce
 grande partie
 Eugène dit à
 mieux aller
 peine étoit-il
 lui fit dire que
 roilloit de l'autre
 de vouloir l'attaquer
 marcher à l'arrière
 cette armée au
 donna ordre à
 se rendre au re
 à quatre lieues
 à toutes jambes
 étoit la tête de
 voit, & lui voi
 quer dans le m
 de Denain forc
 On m'a dit
 examiné l'enn

lars avoit très-adroitement masqué sa marche. Le prince Eugène la regarda & l'examina jusqu'à onze heures, sans y rien comprendre. Toutes les troupes étoient sous les armes ; il n'y avoit qu'à marcher en avant, & l'armée françoise étoit perdue, parcequ'elle prêtoit le flanc, & qu'une grande partie avoit déjà passé l'Escaut. Le prince Eugène dit à onze heures : *Je crois qu'il vaut mieux aller dîner*, & fit rentrer les troupes. A peine étoit-il à table que mylord d'Albermarle lui fit dire que la tête de l'armée françoise paroissoit de l'autre côté de l'Escaut, & faisoit mine de vouloir l'attaquer : il étoit encore tems de marcher à l'armée de France ; un grand tiers de cette armée auroit été perdu. Le prince Eugène donna ordre à quelques brigades de sa droite de se rendre au retranchement de Denain, qui étoit à quatre lieues de-là : pour lui, il s'y transporta à toutes jambes, ne pouvant croire encore que c'étoit la tête de l'armée de France. Enfin il la voit, & lui voit faire sa disposition pour l'attaquer : dans le moment, il jugea le retranchement de Denain forcé.

On m'a dit (car je n'y étois pas) qu'il avoit examiné l'ennemi pendant un moment, & qu'il

avoit mordu de dépit dans son gant. Quoiqu'il en soit, il donna sur le champ ordre que l'on retirât la cavalerie qui étoit dans ce poste.

Les effets que produisit cette affaire sont inconcevables. Elle fit une différence de plus de cent bataillons sur les deux armées : car le prince Eugène fut obligé de jeter, dans toutes les places voisines, des garnisons ; parceque le maréchal voyant que les alliés ne pouvoient plus faire de sièges, tous leurs magasins étant pris, tira des garnisons voisines plus de cinquante bataillons qui grossirent tellement son armée, en comparaison de la diminution de celle des alliés, que le prince Eugène n'osa plus tenir la campagne, & qu'il fut obligé de jeter tout son canon au Quesnoi, qui y fut pris.

Quand les villes sont situées dans le confluent des rivières, il est toujours possible à une armée, qui vient au secours, de rompre les ponts qui servent à la communication de l'assiégeant, ou du moins quelqu'un d'eux : moyennant quoi, il ne se trouve plus qu'un tiers de l'armée qui agit contre toute celle qui vient au secours. Les assiégeans sont fort embarrassés ; car cette partie de leur armée forcée, les deux autres sont obligées

C H
gées de lever
il ne s'en fa
secours de la
quant une tel
geant n'osero
la supériorité
la grandeur d
Cette obligat
chemens ren
ne craint rien,
point à son ai
du gain d'une
A l'égard d
force, je crois
empêcher, par
tenus d'un fig
sible d'empêch
tranche, & ne
tête du pont. L
mais pendant l
vages, & s'il se
que l'armée en
la confusion se
perdu, & l'o
Mais il faut y
TOME I.

gées de lever le siège ; & de cette partie battue , il ne s'en fauve guère. Ceux qui viennent au secours de la place ne craignent rien , en attaquant une telle contrevallation ; parceque l'assiégeant n'oseroit sortir de son poste , à cause de la supériorité du nombre qu'il trouveroit , & de la grandeur du terrain qui va en s'élargissant. Cette obligation de rester derrière ses retranchemens rend l'ennemi audacieux , parcequ'il ne craint rien , & celui qui va être attaqué n'est point à son aise ; ce qui fait plus des trois quarts du gain d'une affaire.

A l'égard des passages des rivières de vive force , je crois qu'il n'est guère possible de les empêcher , parcequ'ils sont ordinairement soutenus d'un si grand feu de canon , qu'il est impossible d'empêcher qu'une tête ne passe , ne se retranche , & ne fasse un ouvrage pour couvrir la tête du pont. Il n'y a rien à faire pendant le jour : mais pendant la nuit on peut attaquer cet ouvrage ; & s'il se trouve que ce soit dans le tems que l'armée ennemie commence à passer dessus , la confusion se met partout ; ce qui est passé est perdu , & l'on fait rebrousser chemin au reste. Mais il faut y aller en force. Si vous laissez pas-

fer la nuit, vous trouverez le lendemain toute l'armée passée ; alors ce n'est plus une affaire de détail, mais une bataille entière, qu'il ne convient pas toujours aux affaires d'un état de hasarder.

Il y a une quantité d'inventions & de ruses pour le passage des rivières, que chacun emploie selon qu'il est plus ou moins habile & plus ou moins ingénieux.

Puisque je suis sur les affaires de détail, il faut que je dise ce que c'est que de donner le *haraux* : il n'y a que peu de partisans qui le sçachent.

Donner le *haraux*, est une manière d'enlever les chevaux de la cavalerie à la pâture & au fourage, qui est très-plaisante. On se mêle déguisé à cheval, parmi les fourageurs ou les pâtureurs, du côté que l'on veut fuir. On commence à tirer quelques coups. Ceux qui doivent ferrer à la queue y répondent à l'autre extrémité de la pâture ou du fourage : puis l'on se met de toute part à courir vers l'endroit où l'on veut amener les chevaux, en criant & en tirant. Tous les chevaux se mettent à fuir de ce côté-là, couplés ou non couplés, arra-

C H A
 chent les piou
 & la trouffe.
 sent-ils cent n
 lieues : on ent
 entouré de ha
 rète sans faire
 se laissent pren
 bon tout à jou
 Je l'ai vu jouer
 blie, je pense
 présent.
 Le jour que se
 l'affaire finie, la
 pied à terre ; &
 le long de la lig
 gai, parlant à d
 droite, il leur di
 les avons battus
 nier vise le roi,
 l'un : toute la lig
 chapeaux en l'air
 mêla : cela effray
 s'arrachèrent des
 s'enfuirent tous.
 qui eussent cour

chent les piquets, jettent à bas leurs cavaliers & la trouffe, s'arrachent de leurs mains; & furent-ils cent mille, on les amène ainsi plusieurs lieues : on entre, en courant, dans un endroit entouré de haies ou de fossés, où l'on s'arrête sans faire de bruit, & puis les chevaux se laissent prendre tranquillement. C'est un bon tour à jouer à l'ennemi, & qui le désole. Je l'ai vu jouer une fois : mais comme tout s'oublie, je pense bien que personne n'y songe à présent.

Le jour que se donna le combat de Denain, l'affaire finie, la cavalerie françoise avoit mis pied à terre; & le maréchal de Villars passant le long de la ligne, comme il étoit toujours gai, parlant à des soldats d'un régiment de la droite, il leur dit, *Eh bien, mes enfans! nous les avons battus.* Quelques-uns se mirent à crier *vive le roi*, & à jeter leurs chapeaux en l'air : toute la ligne se mit à crier, à jeter les chapeaux en l'air & à tirer ; la cavalerie s'en mêla : cela effraya tellement les chevaux, qu'ils s'arrachèrent des mains des cavaliers & qu'ils s'enfuirent tous. S'il y avoit eu quatre hommes qui eussent couru devant eux, ils les auroient

menés à l'ennemi. Cela fit un désordre & un dommage considérable ; il y eut beaucoup de gens blessés, & quantité d'armes perdues.



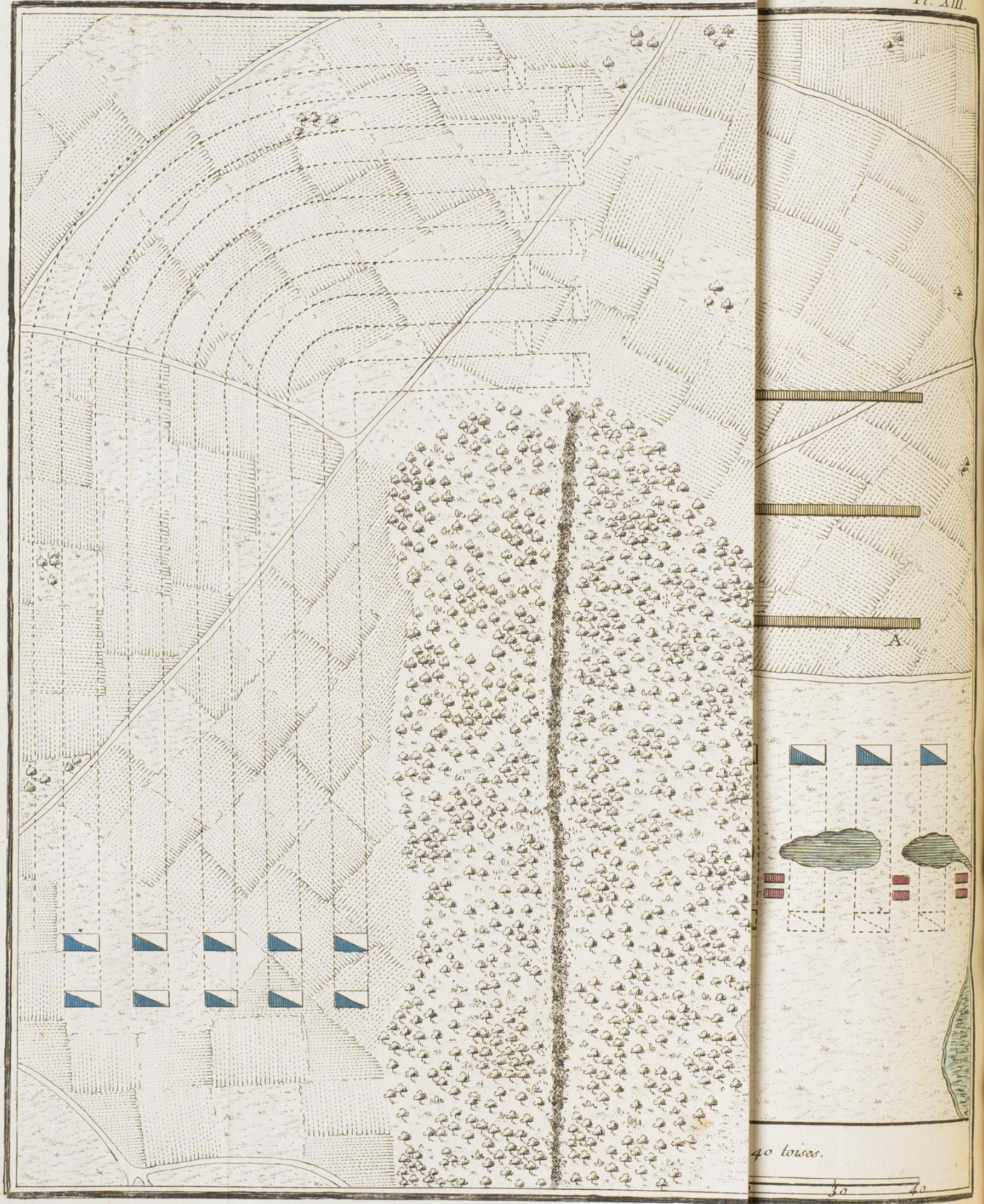
Liv. II.

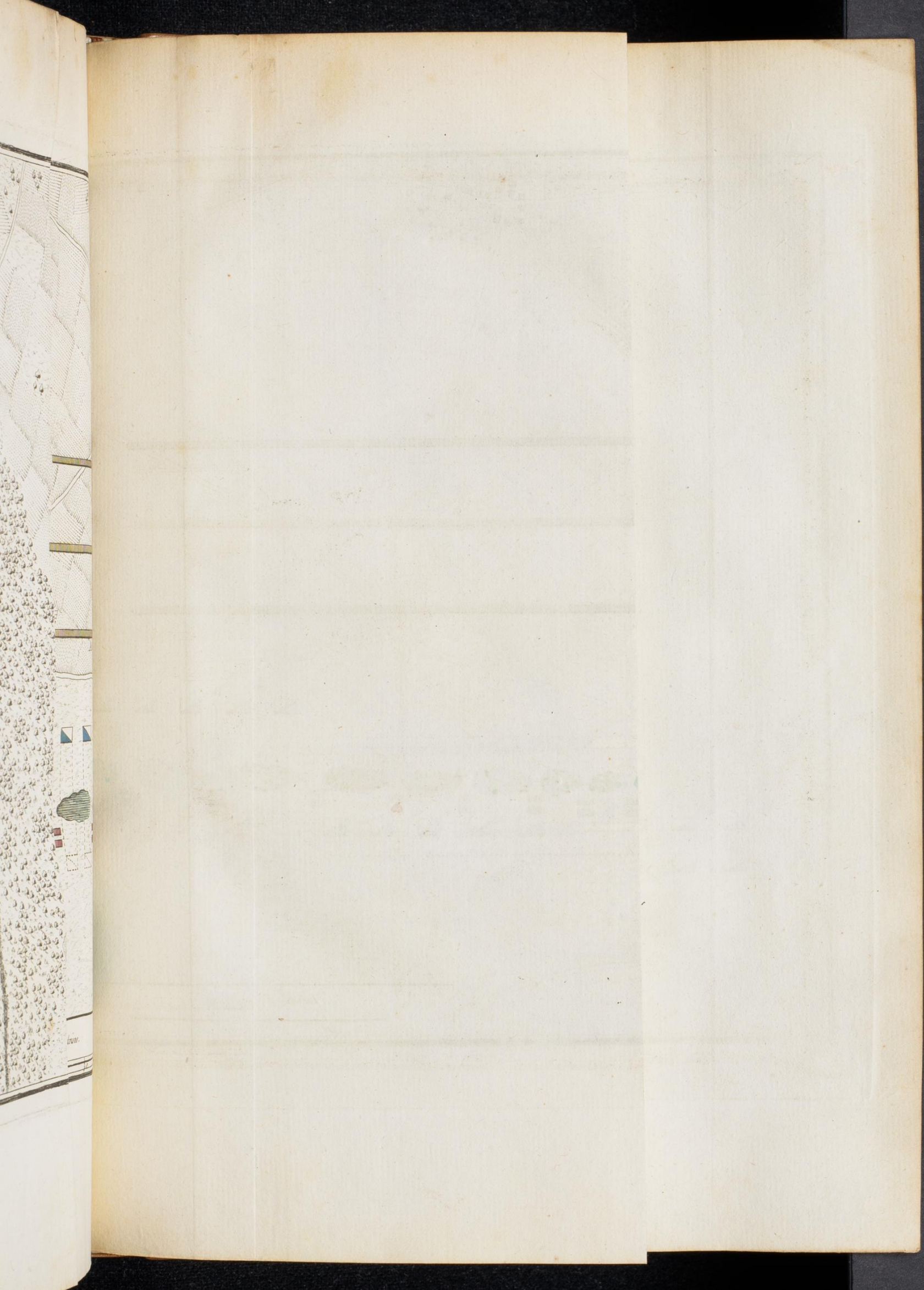
in désordre & un
eut beaucoup de
nes perdues.

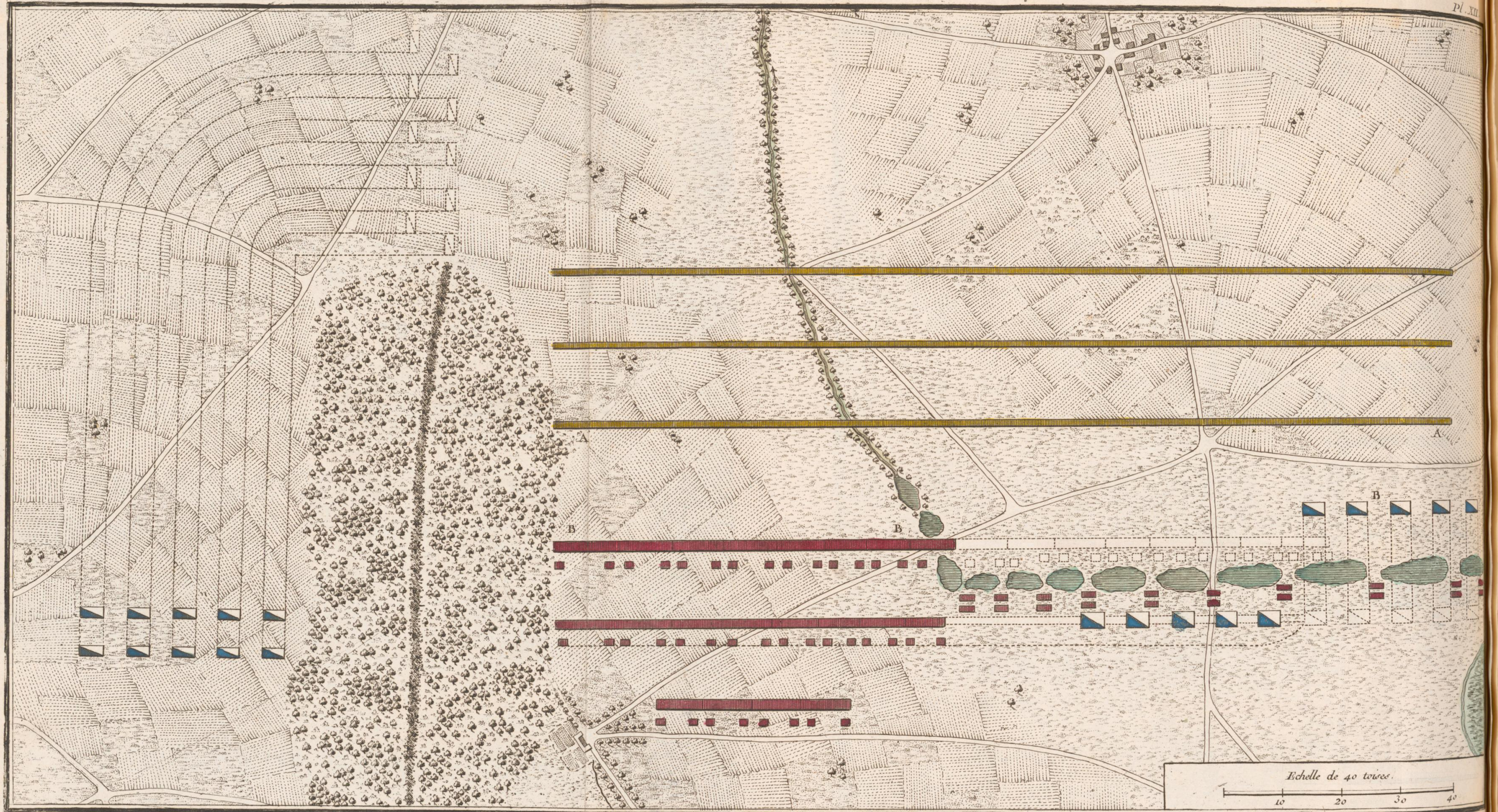




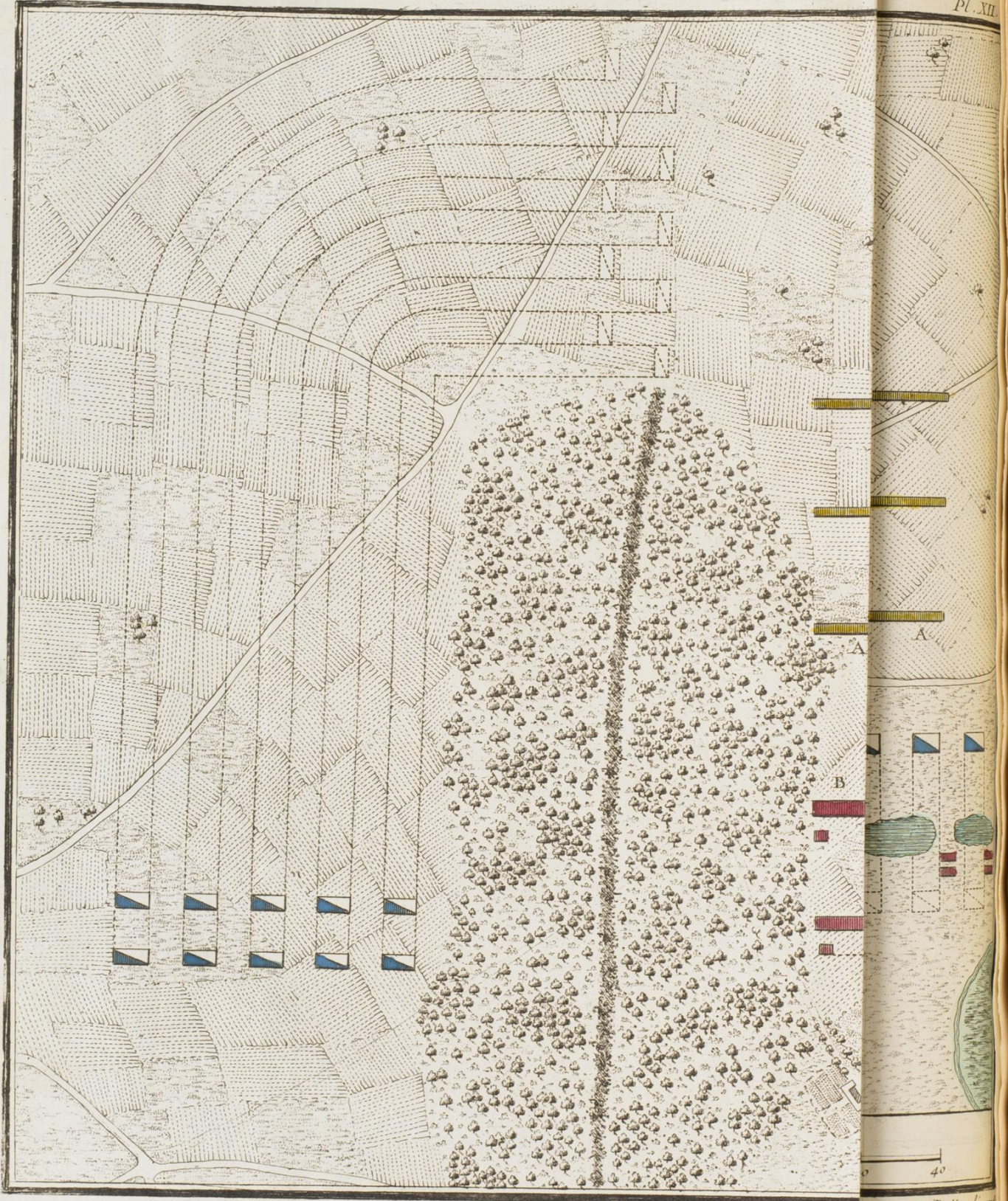
Autre Disposition sur le meme Terrain.







Campemens entre des Etangs.



CHAP

DES D

TOUTES les
 unies comme
 peu qui le for
 rivières, dont
 je veux dire de
 chaînes d'étang
 dont on se fert
 fer, quand dieu
 voir le sens co

Quelquefois
 la situation &
 que lorsque l'o
 l'enfant : alors
 réduit à l'absurd
 Supposons de
 feu & des étang
 A, est l'armé

* Planches XII, X

Patte droite



CHAPITRE HUITIEME.

DES DIFFÉRENTES SITUATIONS.

TOUTES les différentes situations ne sont pas unies comme un plan : il y en a même très-peu qui le soient. Elles ont presque toutes leurs rivières, dont un habile général sçait profiter ; je veux dire des ravins, des chemins creux, des chaînes d'étangs, & une infinité d'autres choses dont on se sert merveilleusement bien pour rufer, quand dieu a fait la grace à un homme d'avoir le sens commun.

Quelquefois ces choses, qui changent si fort la situation & la question, ne s'apperçoivent que lorsque l'on a, comme l'on dit, le nez sur l'enfant : alors il est trop tard, & l'on se voit réduit à l'absurde.

Supposons donc un terrain coupé par un ruisseau & des étangs, ainsi qu'en voici le plan.*

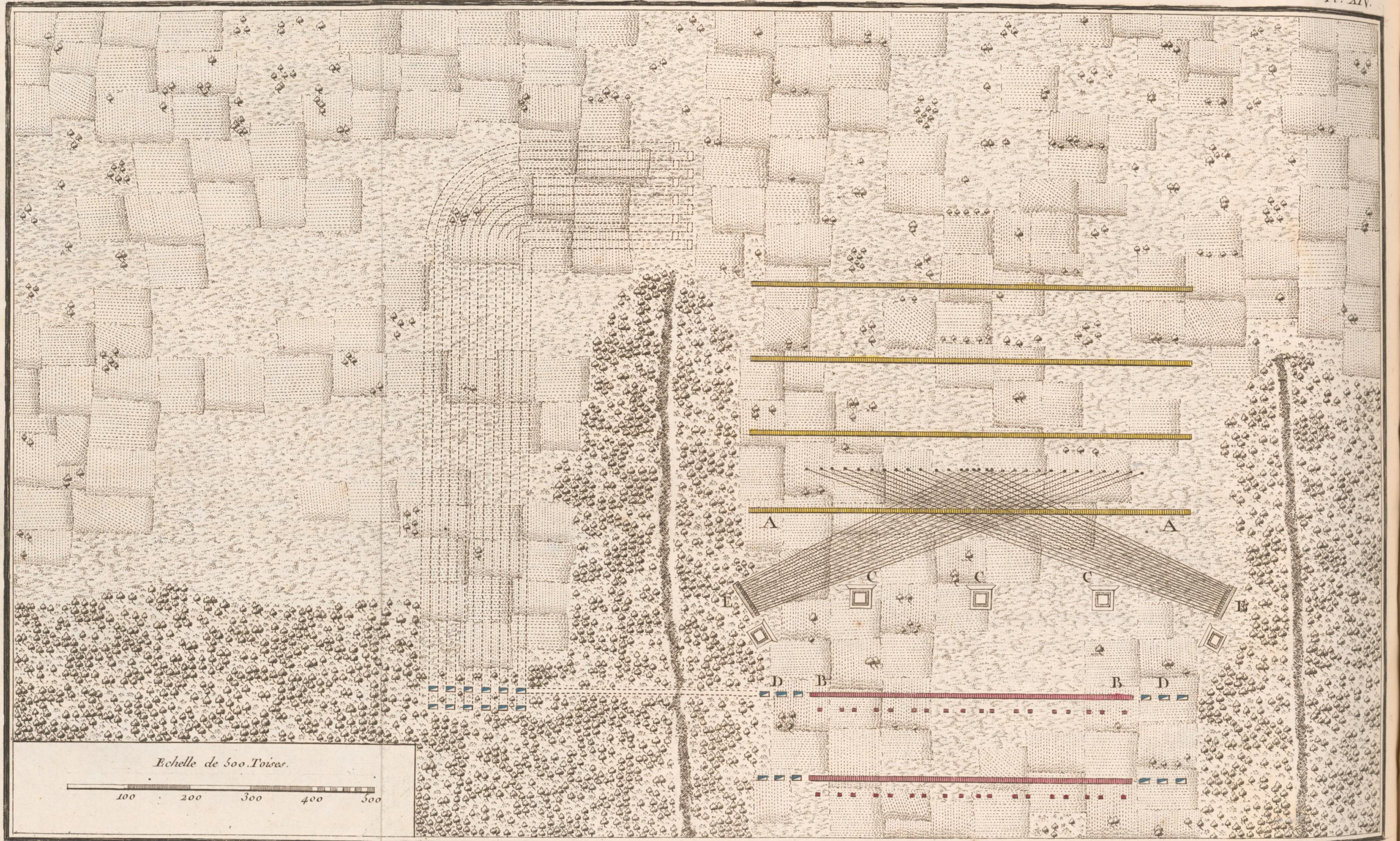
A, est l'armée qui vient pour attaquer.

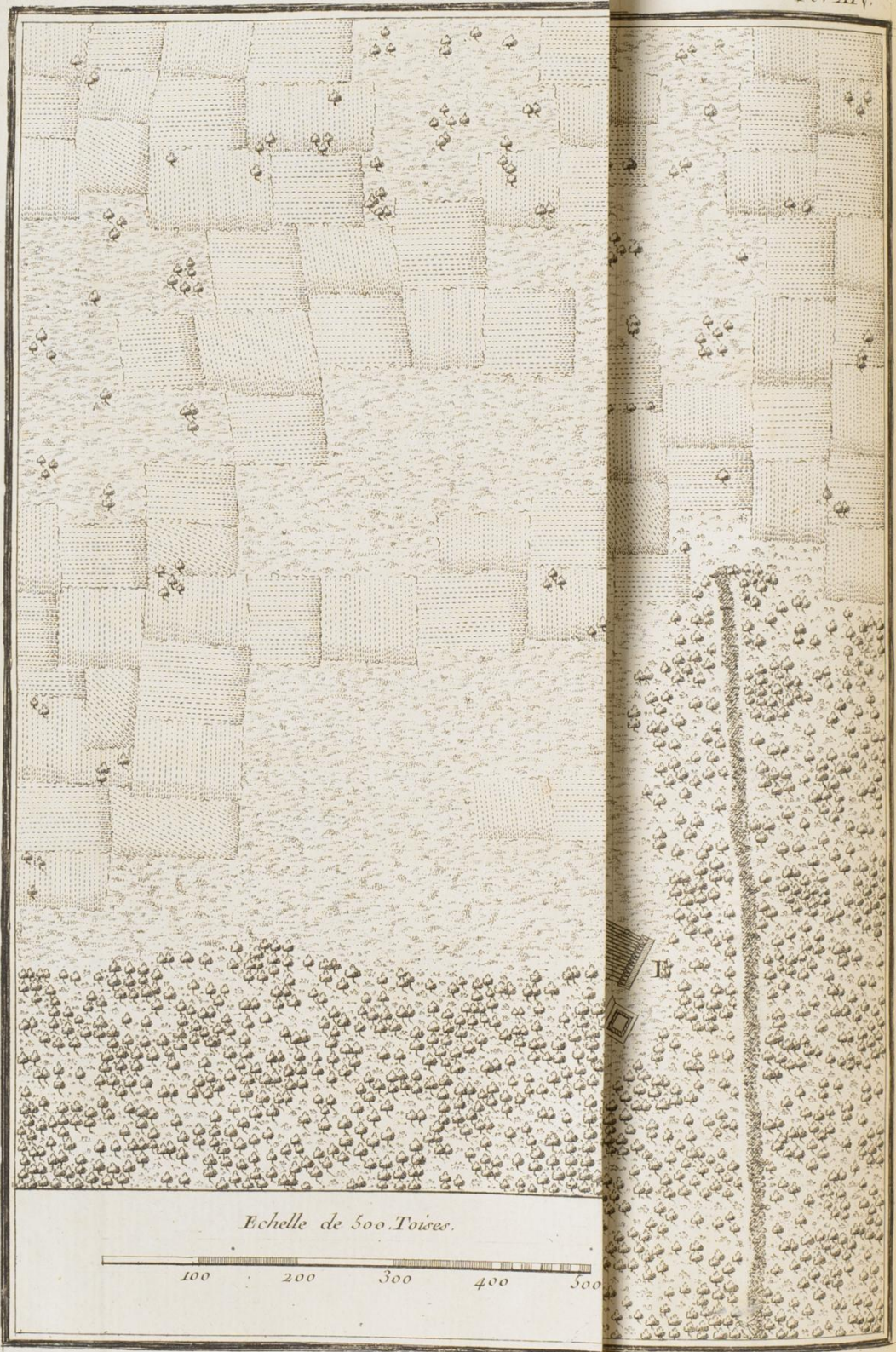
* Planches XII, XIII.

B, est l'attaquée. Je mettrois toute mon infanterie sur une ligne. Dès que l'ennemi seroit à portée, je démasquerois les étangs, en faisant repasser les chaussées à l'infanterie, pour en former une seconde ligne ; ma cavalerie passeroit en même-tems les chaussées des étangs, & se présenteroit pour tenir en échec l'aîle gauche de l'ennemi : ce mouvement seul le décontenance. Si l'ennemi faisoit mine d'attaquer cette aîle de cavalerie, je la ferois repasser les chaussées, & laisserois des postes d'infanterie pour les garder.

Cette manœuvre auroit engagé l'ennemi en avant ; il n'auroit plus le tems de se jeter sur sa droite : ma cavalerie seroit arrivée à ma droite, & en même tems j'attaquerois ce qui se trouveroit entre le ruisseau & moi. Ma cavalerie de la droite repasseroit les étangs, pour amuser la gauche ; & il y a quelque apparence que je mettrois de la confusion dans la droite de l'ennemi. Cette droite étant battue, la gauche seroit bientôt prise en tête & en queue par mes deux aîles de cavalerie, & en flanc par toute mon infanterie ; & je ne pense pas qu'elle s'en tirât bien. Si elle faisoit le moindre mouvement, qu'elle voulût présenter le front à mon infanterie, elle prête-

ois toute mon in-
le l'ennemi feroit
étangs, en faisant
erie, pour en for-
cavalerie passeroit
étangs, & se pré-
l'aile gauche de
lle décontenance.
quer cette aile de
s chauffées, & laif-
our les garder.
agé l'ennemi en
le se jeter sur sa
vée à ma droite,
qui se trouveroit
cavalerie de la
our amuser la gau-
ce que je mettrois
le l'ennemi. Cette
he feroit bientôt
mes deux ailes de
e mon infanterie;
tirât bien. Si elle
ent, qu'elle voulût
anterie, elle prête-





CH A
 roit le flanc à n
 seul mouveme
 la mettroit en
 Selon cet or
 plus fort que m
 de la droite co
 mieux, parcequ
 qu'il a devant
 Je lui tombera
 ra bien du mal
 les chauffées de
 poursuivre.
 Il est tems de
 A est l'armée
 B, l'attaquée.
 C, deux ou tr
 pas du front de l'a
 régimens chacun
 fendre.
 D, la cavaleri
 E, deux batter
 dans la plaine.
 F, deux régim
 pour couvrir les
 * Plaque XIV.

roit le flanc à ma cavalerie de la droite ; & ce seul mouvement qu'elle seroit obligée de faire, la mettroit en désordre.

Selon cet ordre, je suppose l'ennemi une fois plus fort que moi. On me dira, Votre cavalerie de la droite court risque d'être écrasée. Tant mieux, parceque plus il sera occupé de l'objet qu'il a devant lui, & plus il y sera enfoncé. Je lui tomberai à dos : & puis ma cavalerie aura bien du malheur, si une partie ne se fauve sur les chaussées des étangs où l'ennemi n'oseroit la poursuivre.

Il est tems de passer à une autre situation. *

A est l'armée attaquante.

B, l'attaquée.

C, deux ou trois bonnes redoutes à trois cent pas du front de l'armée attaquée, garnies de deux régimens chacune, & de ce qu'il faut pour se défendre.

D, la cavalerie.

E, deux batteries dont le feu flaque & croise dans la plaine.

F, deux régimens dans deux petites redoutes pour couvrir les batteries.

* Planche XIV.

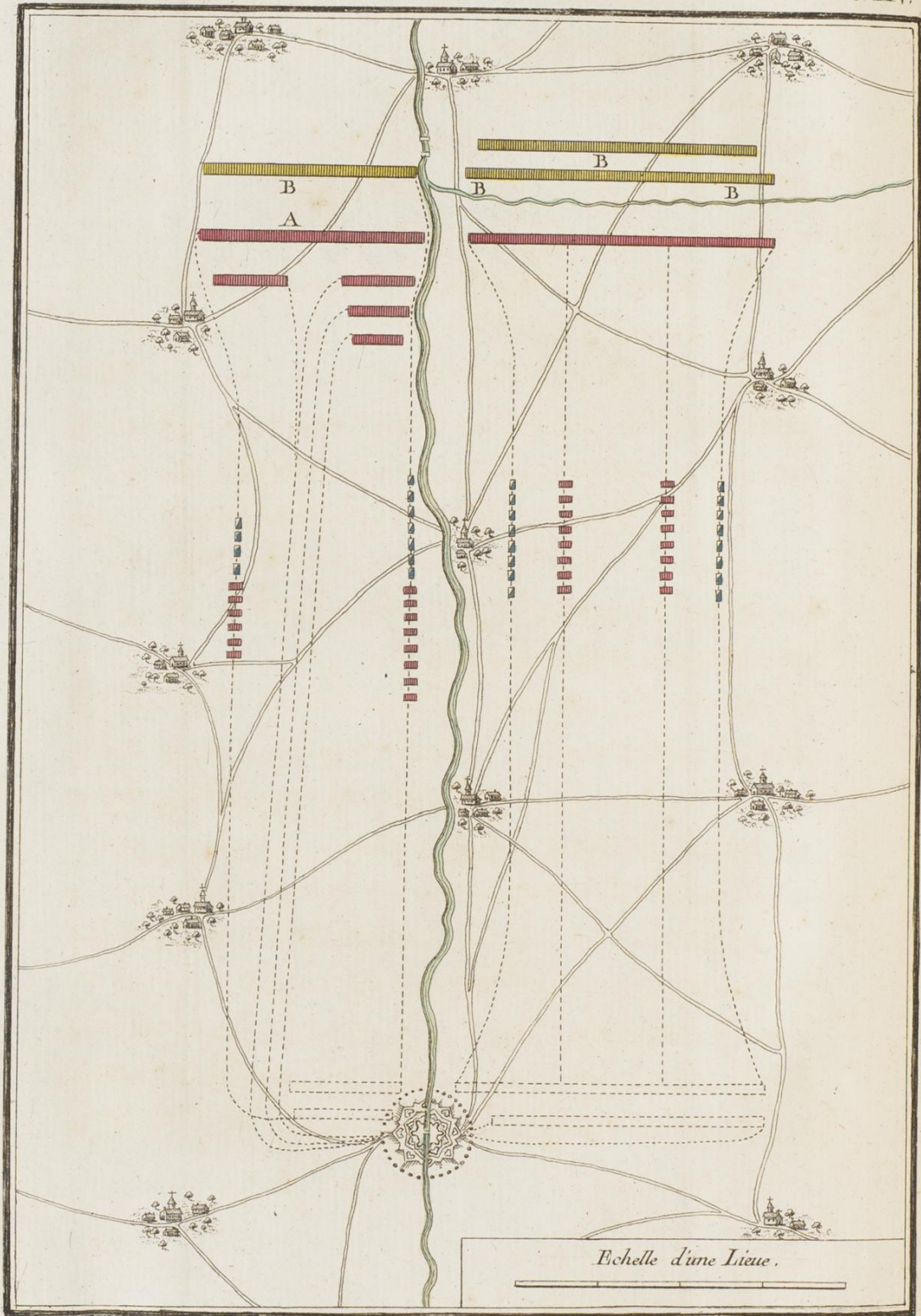
Je suppose que l'ennemi soit une fois plus fort, comment m'attaquera-t-il dans ce poste? Viendra-t-il en front de bandière? Il ne le peut sans se rompre, parcequ'il faut auparavant qu'il emporte les redoutes; cette occupation le met en désordre: mes deux batteries des flancs l'incommodent, & il ne peut passer outre & laisser ces redoutes derrière lui. Les fera-t-il attaquer par détachemens? j'en ferois pour les soutenir, & la partie ne sera pas égale, parceque mon canon le prend en écharpe, & l'incommodera beaucoup. S'il avance avec tout le corps jusqu'à ces redoutes, je fais faire le signal pour faire avancer à toutes jambes ma cavalerie de la gauche, qui est embusquée derrière le bois, & qui lui tombera dans ses derrières; je m'ébranlerai en même tems & l'attaquerai: embarrassé de ces redoutes, un peu en désordre, attaqué par ses derrières, il y a apparence que j'en aurai bon marché.

Ceci est bon, lorsqu'on sçait l'ennemi dans la volonté ou la nécessité de vous attaquer; car il faut bien se garder de vouloir jamais ce qu'il veut; c'est un principe à la guerre, excepté dans des cas de nécessité qui n'admettent point de

s, Liv. II.

it une fois plus fort,
ans ce poste! Vien-
Il ne le peut sans
auparavant qu'il
occupation le met
ries des flancs l'in-
passer outre & laif-
. Les fera-t-il atta-
ferois pour les sou-
as égale, parceque
harpe, & l'incom-
e avec tout le corps
aire le signal pour
es ma cavalerie de
ée derrière le bois,
rières; je m'ébran-
querai: embarrassé
elordre, attaqué par
e que j'en aurai bon

scait l'ennemi dans
vous attaquer; car
uloir jamais ce qu'il
à la guerre, excepté
qui n'admettent point
de



Campement le long d'un Ruissseau.

CHAPI
 èrègles. Mais, quan
 aquer, on ne sca
 loi; il faut faire la
 dicte; & ne le point
 avantageuse.

J'appelle avantag
 bien couverts, & qu
 la plus grande parti
 des siennes; que v
 grande partie avec
 Quand une petite ri
 autre chose enfin, a
 l'attaquer avec des
 rieurs; car vous risq

Supposé qu'il soit
 vière, comme en v
 che pour l'attaquer,
 A, est l'armée q
 B, est l'attaquée.

Je tiens avec ma
 je fais tout mon effo
 dans l'endroit marq
 selon toutes les app
 poser que le fort en

* Planche XV.

de règles. Mais, quand on a des raisons pour l'attaquer, on ne sçauroit traîner la situation après soi; il faut faire la disposition selon qu'elle la dicte; & ne le point attaquer, si elle ne vous est avantageuse.

J'appelle avantageuse, lorsque vos flancs sont bien couverts, & que vous pouvez attaquer avec la plus grande partie de vos troupes la moindre des siennes; que vous pouvez amuser la plus grande partie avec peu, & la tenir en panne. Quand une petite rivière le sépare, un marais, ou autre chose enfin, alors vous pouvez hardiment l'attaquer avec des troupes de beaucoup inférieures; car vous risquez peu.

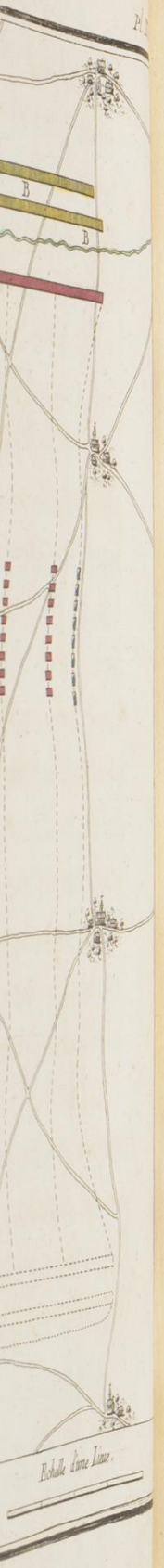
Supposé qu'il soit à cheval sur une petite rivière, comme en voici le plan*; que je marche pour l'attaquer, je ferai ainsi ma disposition.

A, est l'armée qui attaque.

B, est l'attaquée.

Je tiens avec ma droite sa gauche en panne; je fais tout mon effort tout le long de la rivière dans l'endroit marqué C; & je le percerai là, selon toutes les apparences, parcequ'il faut supposer que le fort emportera le foible. Si donc

* Planche X V.



Echelle d'une Ligne.

Ruoum.

je l'ai percé, il est battu; parceque toute sa gauche, où est le fort de ses troupes, ne peut plus venir à son secours; & cette plus grande partie se tiendra pour battue, & se retirera sans doute.

Passons à une autre situation*. Je suppose que l'armée attaquée soit A, & que B soit celle qui attaque. Je suppose que le ruisseau qu'elle a devant elle soit guéable, comme il s'en trouve par-tout; & c'est, pour l'ordinaire, sur les bords de ces ruisseaux que l'on se campe, tant pour être un peu à couvert, que pour la commodité de l'eau. Supposé donc que les choses soient ainsi disposées; en arrivant sur lui, vers le soir, je me campe devant lui: comme il n'a pas envie de se commettre à un combat douteux, il ne passera pas certainement le ruisseau pour m'attaquer dans la nuit; il ne quittera pas l'avantage de son poste; il s'occupera toute la nuit à faire sa disposition pour la défense de son ruisseau. De mon côté, je ne laisserai qu'une simple ligne légèrement garnie devant lui; je marcherai toute la nuit avec le reste, & je me mettrai dans ma position C.

Je n'ai rien à craindre en faisant ce mouve-

* Planche XVI.

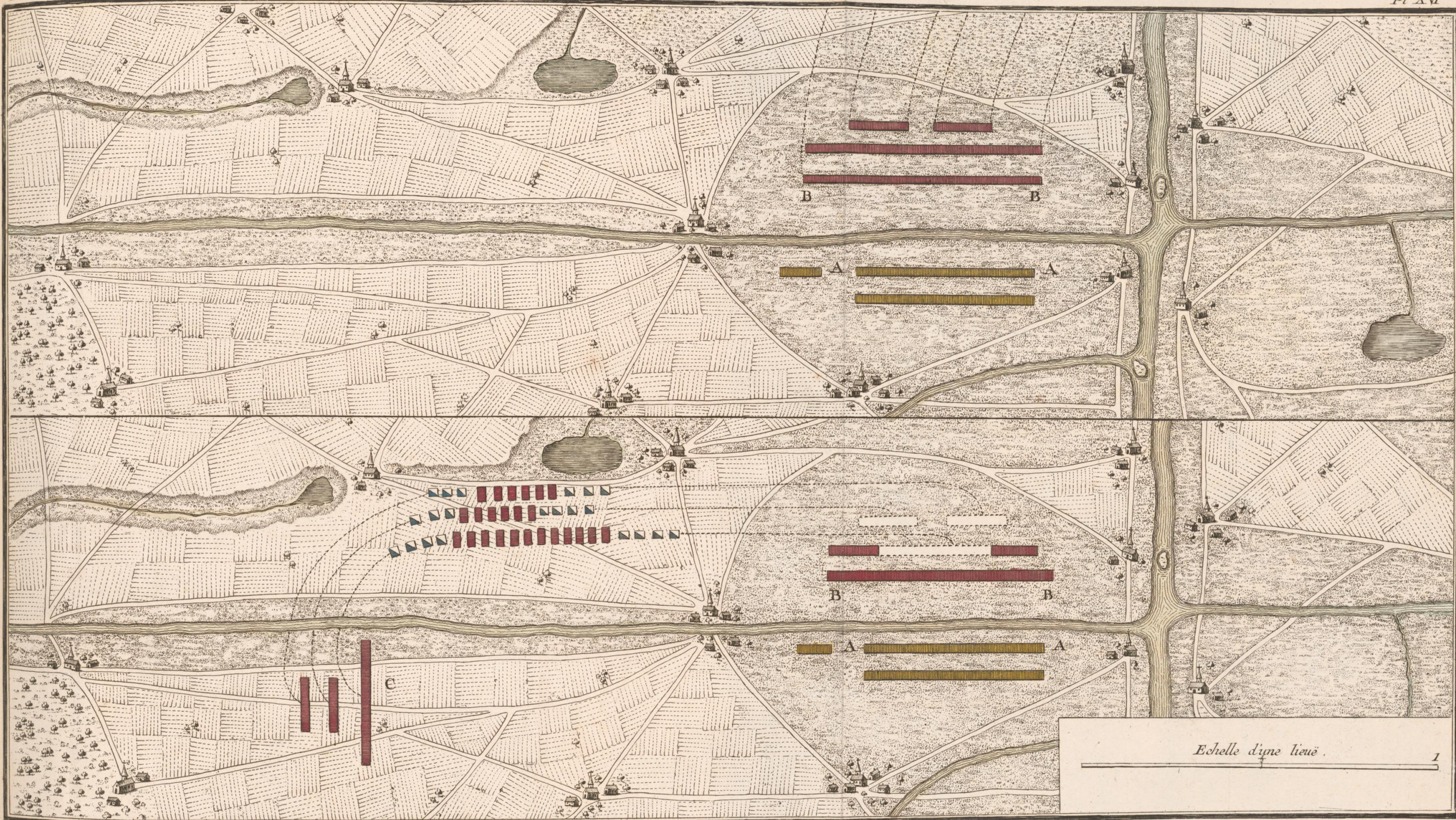


iv. II.
 ce que toute sa
 es, ne peut plus
 s grande partie
 era sans doute.
 le suppose que
 soit celle qui
 qu'elle a de-
 il s'en trouve
 e, sur les bords
 e, tant pour
 la commodi-
 choses soient
 i, vers le loir,
 e il n'a pas en-
 at douteux, il
 ruisseau pour
 uittera pas l'a-
 pera toute la
 la défense de
 laisserai qu'u-
 e devant lui;
 reste, & je me
 tant ce mouve-



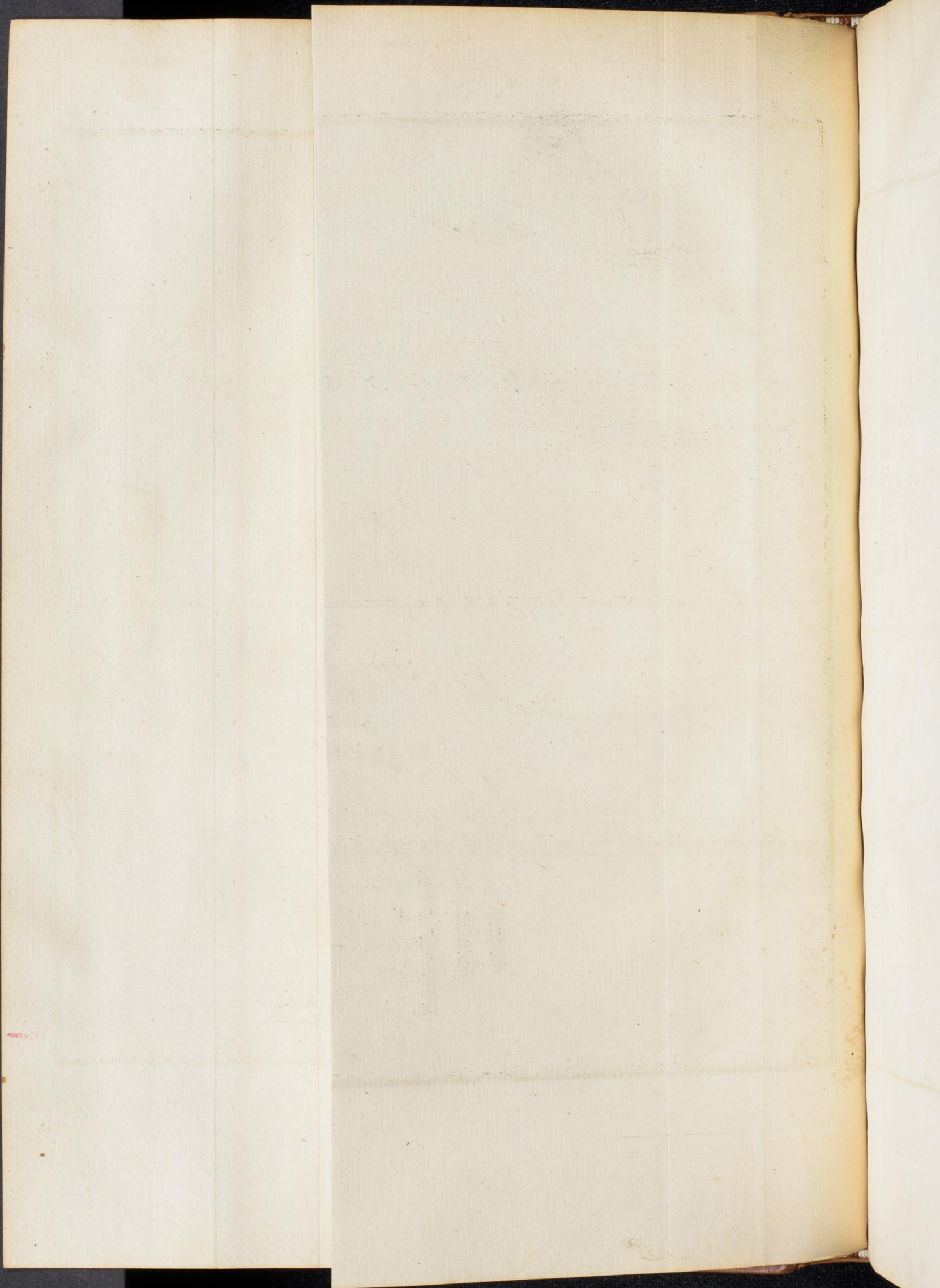
Echelle d'une lieue.

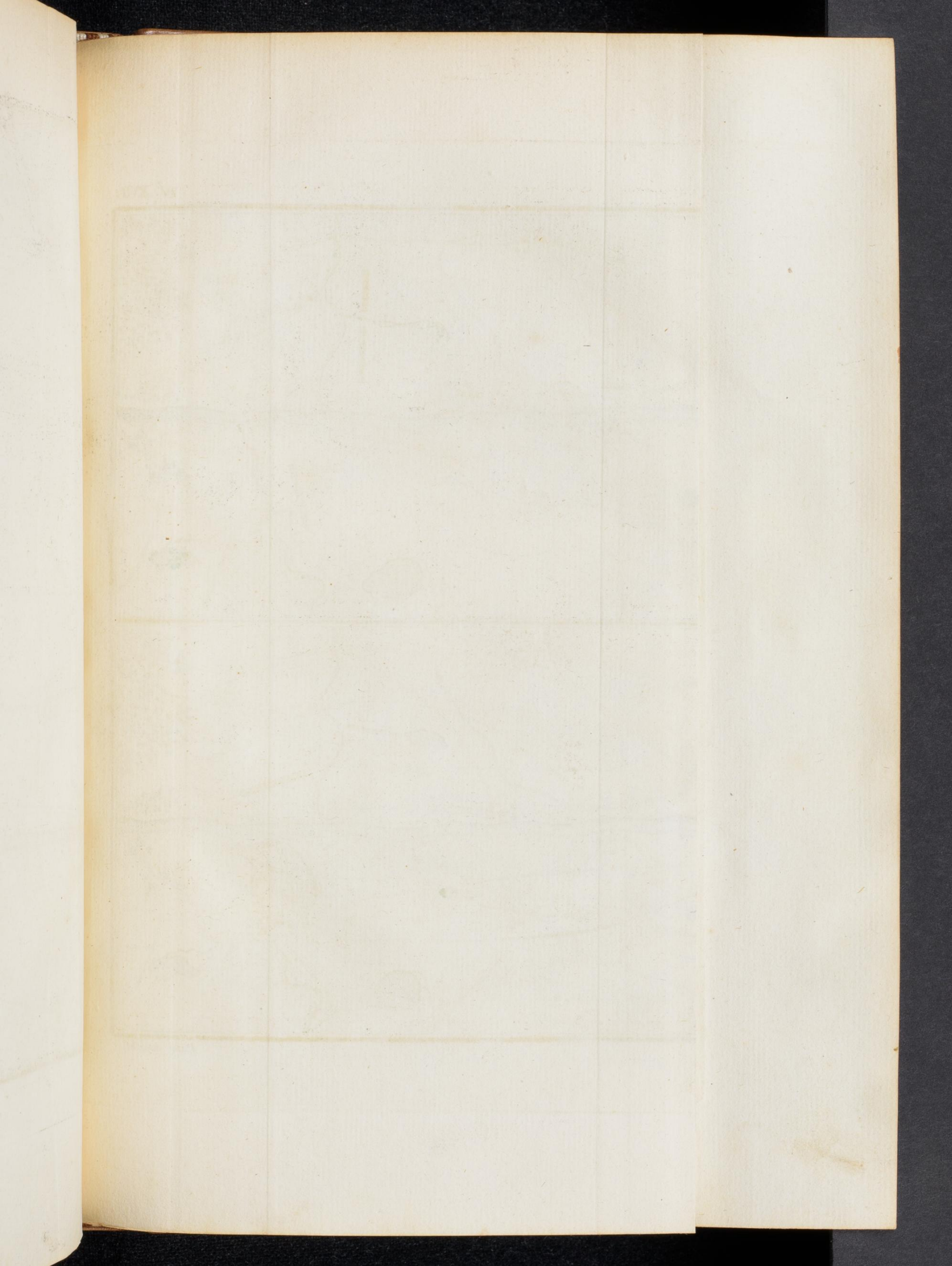
1

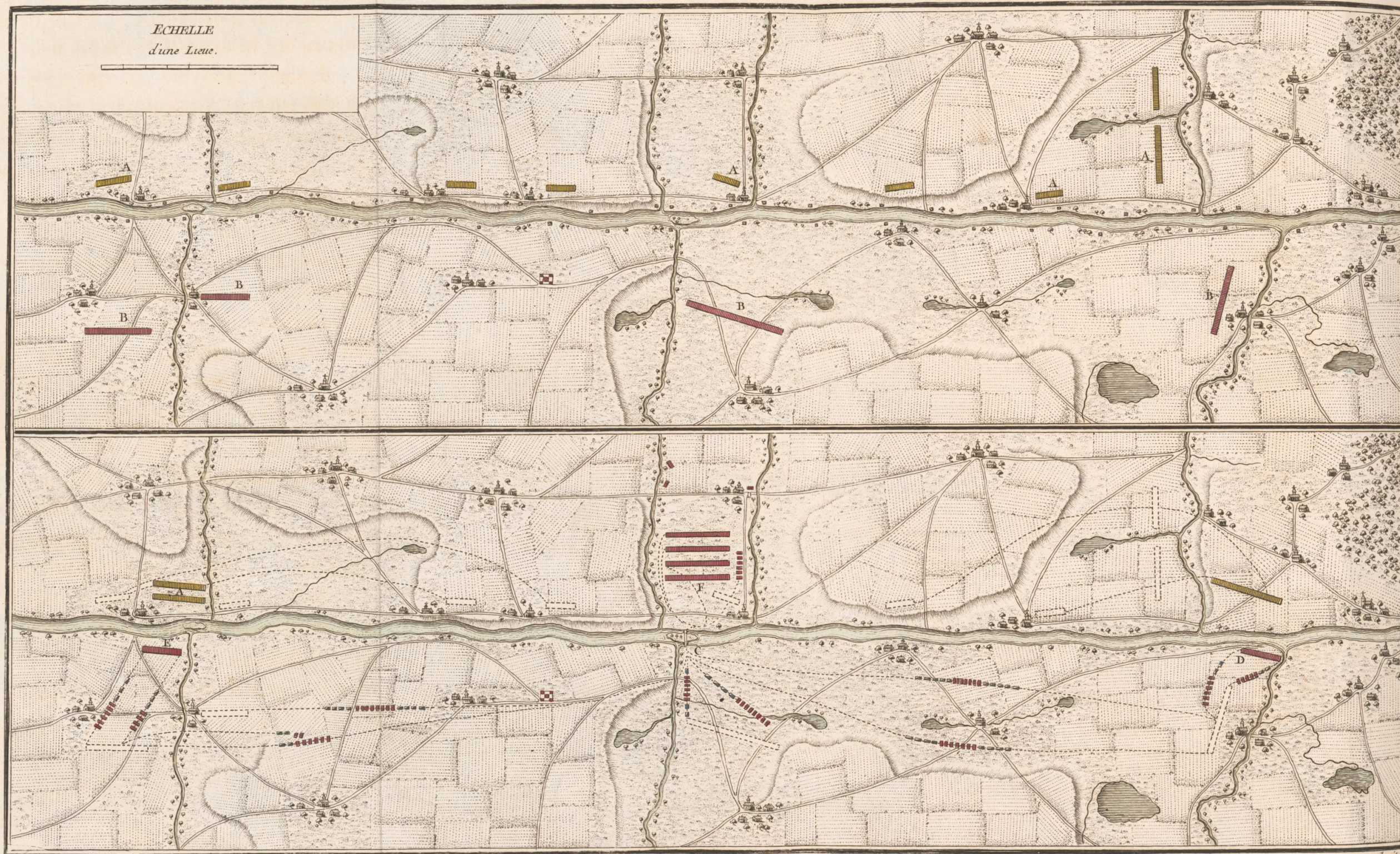


Echelle d'une lieue.

1

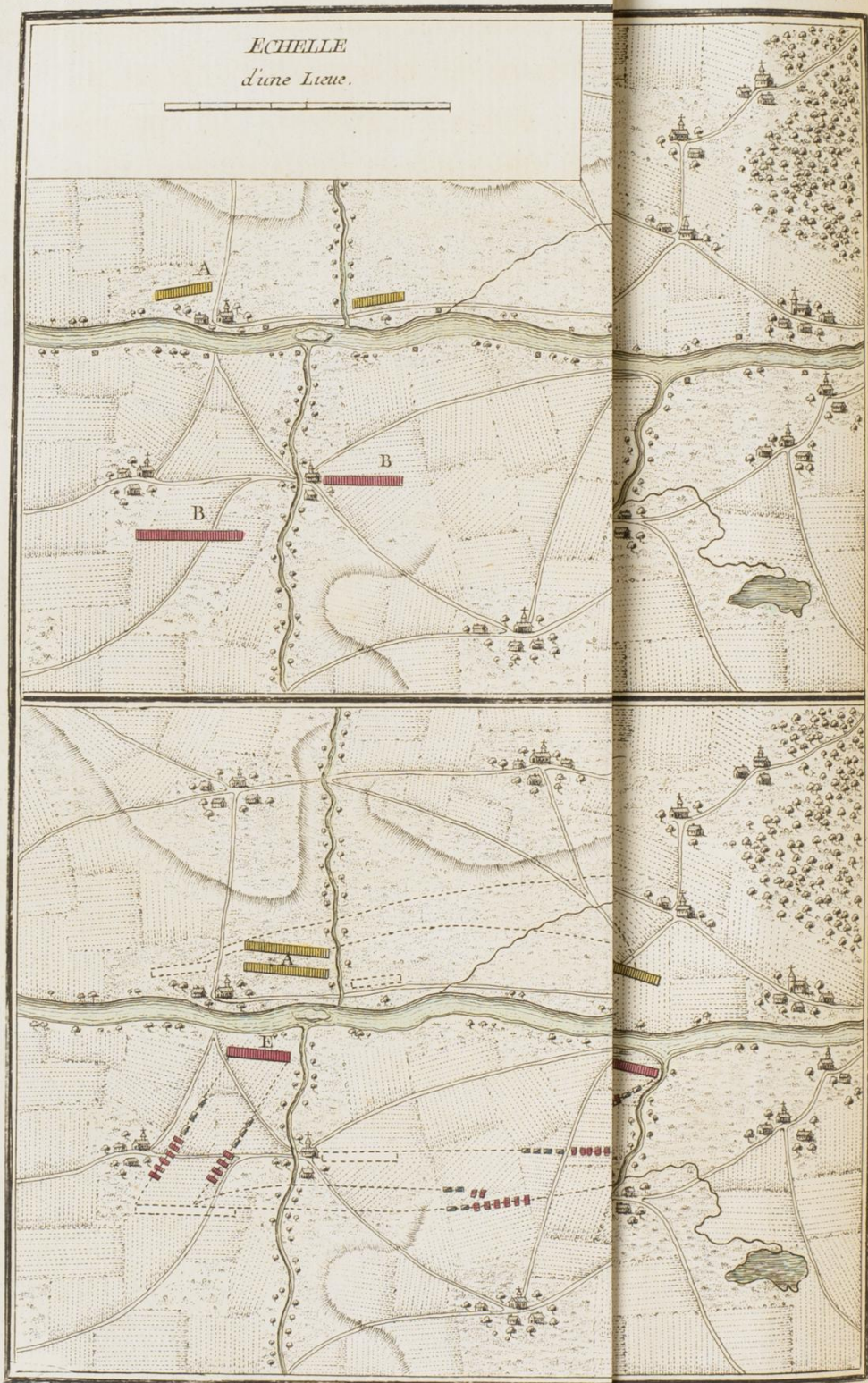






Différens Campemens le long d'une Rivière.

Platte sculpt.



Platte sculpt.

C H A
 ment; car bi
 le ruisseau,
 soupçons. L
 gauche & de
 fesse, il ne pe
 je serai sur lui
 taille, si tant
 car sa grand
 ruisseau, que
 tems. Il en
 rie & de cav
 seront battues
 ront dans un
 battu, avant
 la véritable
 iroit à s'en ap
 remédier, qu
 de l'épouvan
 Mais passon
 Je suppose
 différens corps
 une grande di
 ce, comme il
 de même. Ne

* Planche XVI

ment; car bien certainement il ne passera pas le ruisseau, ni ne le dégarnira, sous de simples soupçons. Le jour arrivant, il me voit sur sa gauche & devant lui; quelque mouvement qu'il fasse, il ne peut que lui causer du désordre; & je serai sur lui, avant qu'il ait pu former sa bataille, si tant est qu'il veuille en former une: car sa grande attention sera toujours sur son ruisseau, que je prétends faire attaquer en même tems. Il enverra quelques brigades d'infanterie & de cavalerie qui arriveront en détail, & seront battues de même, parcequ'elles donneront dans un corps d'armée en ordre; & il sera battu, avant qu'il ait pu se persuader que c'est là la véritable attaque; & quand son habileté iroit à s'en appercevoir, il n'est pas en lui d'y remédier, quelque chose qu'il fasse, sans parler de l'épouvante qu'il mettra dans ses troupes.

Mais passons à une autre situation.

Je suppose qu'une armée soit répandue en différens corps tout du long d'une rivière, sur une grande distance, pour couvrir une province, comme il arrive souvent. Je me répands tout de même. Voici la situation*.

* Planché XVII.

A, est l'armée qui défend la rivière.

B, est celle qui veut passer. Toutes les grandes rivières ont des plaines rases des deux côtés de leur rivages, qui sont bornées par des montagnes petites ou grandes : de ces montagnes sortent de petites rivières, ou des ruisseaux assez profonds, qui se jettent dans la grande rivière. Il y en a de votre côté aussi, où vous pouvez mettre à l'eau un pont, sans qu'il s'en apperçoive : car c'est toujours là la grande difficulté au passage des rivières. Or, si vous faites un passage de vive force à l'endroit C, & que vous fassiez deux fausses attaques en même tems à l'endroit D & E, il n'osera se dégarnir nulle part. Les généraux n'exécuteront pas les ordres qu'ils recevront, parcequ'ils se croiront attaqués, & que chacun croira son attaque la véritable, & qu'ils supposeront, avec raison, que le général n'en sçauroit être informé.

Pendant ce tems-là, tout l'effort se fait au centre, entre les deux rivières du rivage opposé F. Et comme le poste est petit, il y aura mis peu de monde. Si elle réussit, cette attaque, il faut qu'il passe l'un ou l'autre de ces ruisseaux, pour me venir attaquer : il ne peut se flatter

CHA
 arriver en mèn
 une fois vous
 rivières avec un
 en deux; alors
 joindre. Pour o
 les montagnes l
 vous prête le fl
 difficiles; vous
 gerez l'un des
 tre marche son
 son bagage &
 roit-il se rejoind
 le met en désord
 les dépôts, & v
 passage de rivièr
 qui ne sçauroit j
 précautions font
 tion aura été bie
 pris poste, & qu
 n'est pas si long,
 il n'en faut que q
 hommes; je lui
 qu'il sçache à qu
 avant qu'il ait ra
 qu'il soit arrivé

d'arriver en même tems des deux côtés : & si une fois vous vous êtes allongé entre ces deux rivières avec un corps raisonnable, il est séparé en deux ; alors la tête lui tourne. Il veut se rejoindre. Pour cela il faut qu'il aille gagner dans les montagnes la source de ces rivières, & qu'il vous prête le flanc. Ces pays sont d'ordinaire difficiles ; vous l'y joindrez, parceque vous longerez l'un des deux ruisseaux. Les flancs de votre marche sont à couvert, & il doit y perdre son bagage & son canon : peut-être ne sçauroit-il se rejoindre de toute la campagne. Cela le met en désordre, parcequ'il abandonne tous ses dépôts, & vous avez peu risqué ; car votre passage de rivière a réussi ou n'a pas réussi ; ce qui ne sçauroit jamais être bien cher, quand les précautions sont bien prises, & que la disposition aura été bien faite. Si une fois vous avez pris poste, & que votre pont soit fait, ce qui n'est pas si long, quatre heures sont suffisantes, il n'en faut que quatre pour passer trente-mille hommes ; je lui en donne vingt-quatre avant qu'il sçache à quoi s'en tenir, & vingt-quatre avant qu'il ait rassemblé une de ses moitiés, & qu'il soit arrivé où il le faut. Et avec quoi arri-

vera-t-il sur un ruisseau que je suppose bon, sans quoi je ne prétends pas entreprendre de ces passages?

Toutes les grandes rivières que j'ai vues produisent quantité de situations, où des passages pareils sont praticables; & les médiocres de même, mais rarement aussi bons, parceque leurs plaines ne sont pas si étendues, que les montagnes qui les bornent ne sont pas si grandes, & que les ruisseaux qui en descendent ne sont pas si profonds.

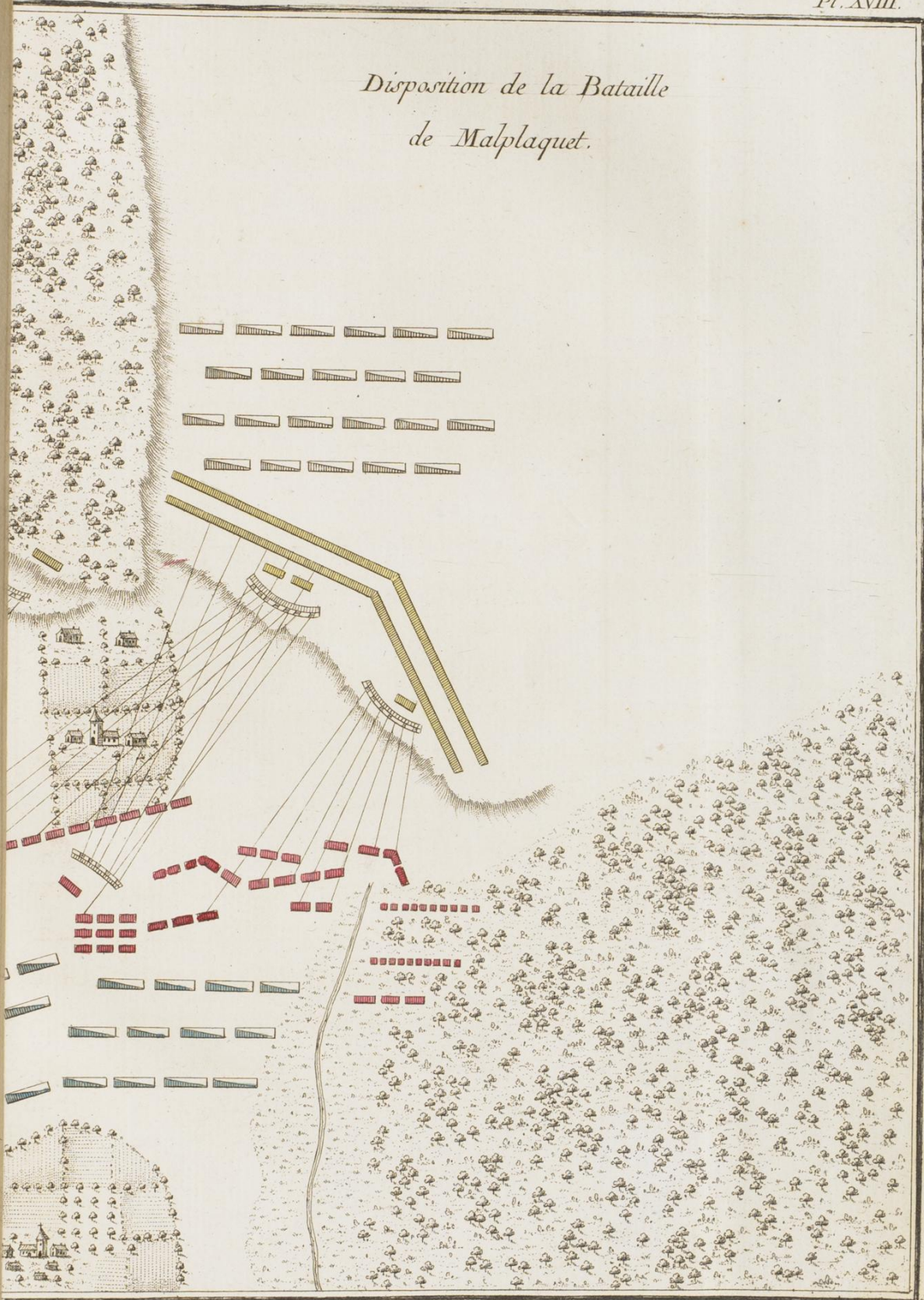
Je ne veux point finir cette partie sans parler de l'affaire de Malplaquet*. Si, au lieu de mettre les troupes françoises dans de mauvais retranchemens, on eût simplement fait des abatis des trois bois vis-à-vis de la trouée, que l'on eût placé dans cette trouée trois ou plus de ces redoutes, je crois que les choses auroient tourné différemment. Qu'auroient fait les alliés? Auroient-ils osé attaquer ces redoutes soutenues de plusieurs brigades? Je pense que, si cela étoit arrivé, ils s'en feroient mal tirés; parceque, certainement, ils ne les auroient pas emportées, & y auroient perdu une infinité de monde.

* Planches XVIII, XIX & XX.

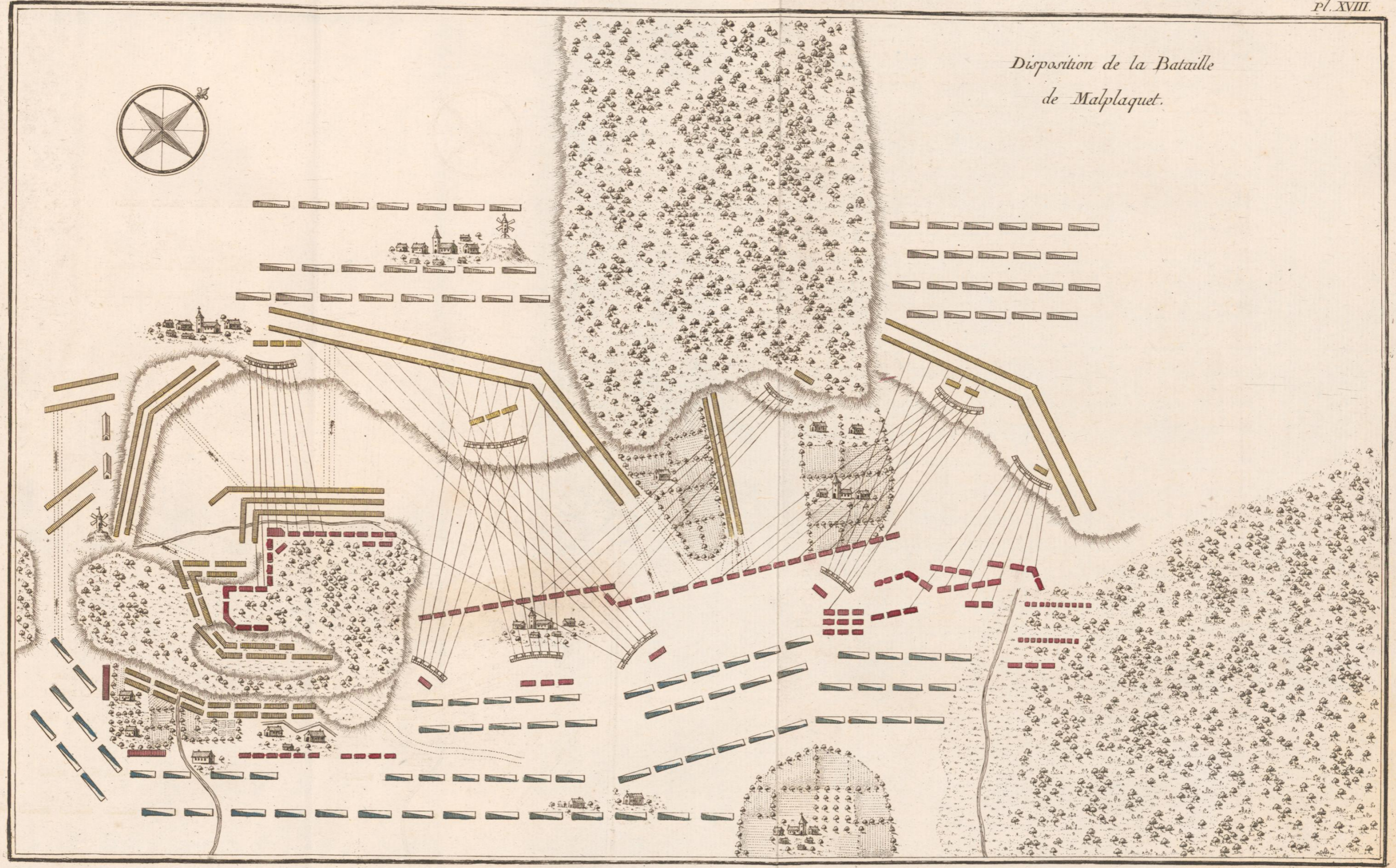


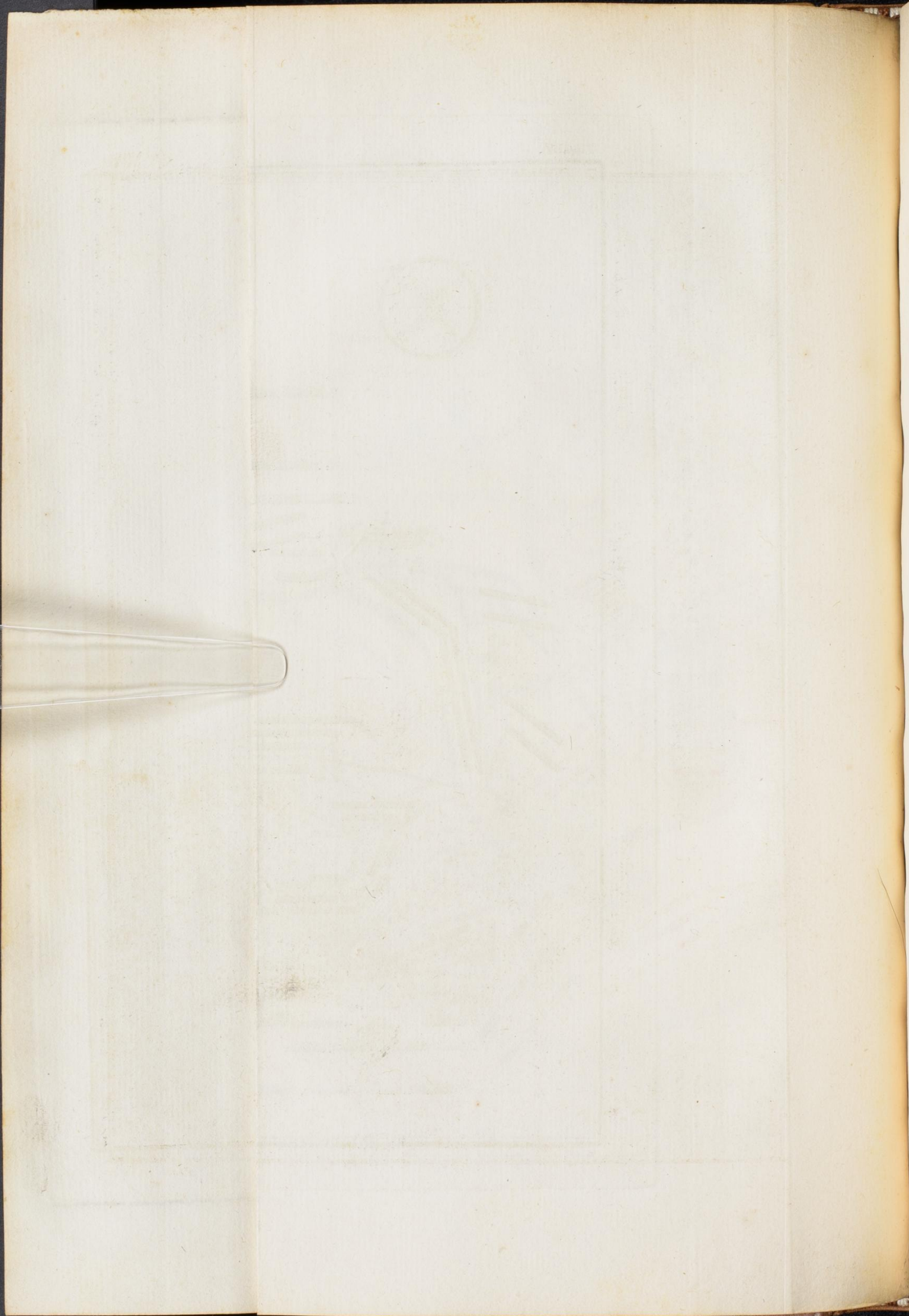
IV. II.
e suppose bon,
reprendre de ces
ue j'ai vues pro-
ou des passages
édiocres de mè-
parceque leurs
ue les montagnes
grandes, & que
t ne font pas si
artie sans parler
au lieu de met-
de mauvais re-
nt fait des abat-
trouée, que l'on
is ou plus de ces
es auroient tour-
t fait les alliés?
outes soutenues
que, si cela étoit
irés; parceque,
ient pas empor-
infinité de monde.

Disposition de la Bataille
de Malplaquet.

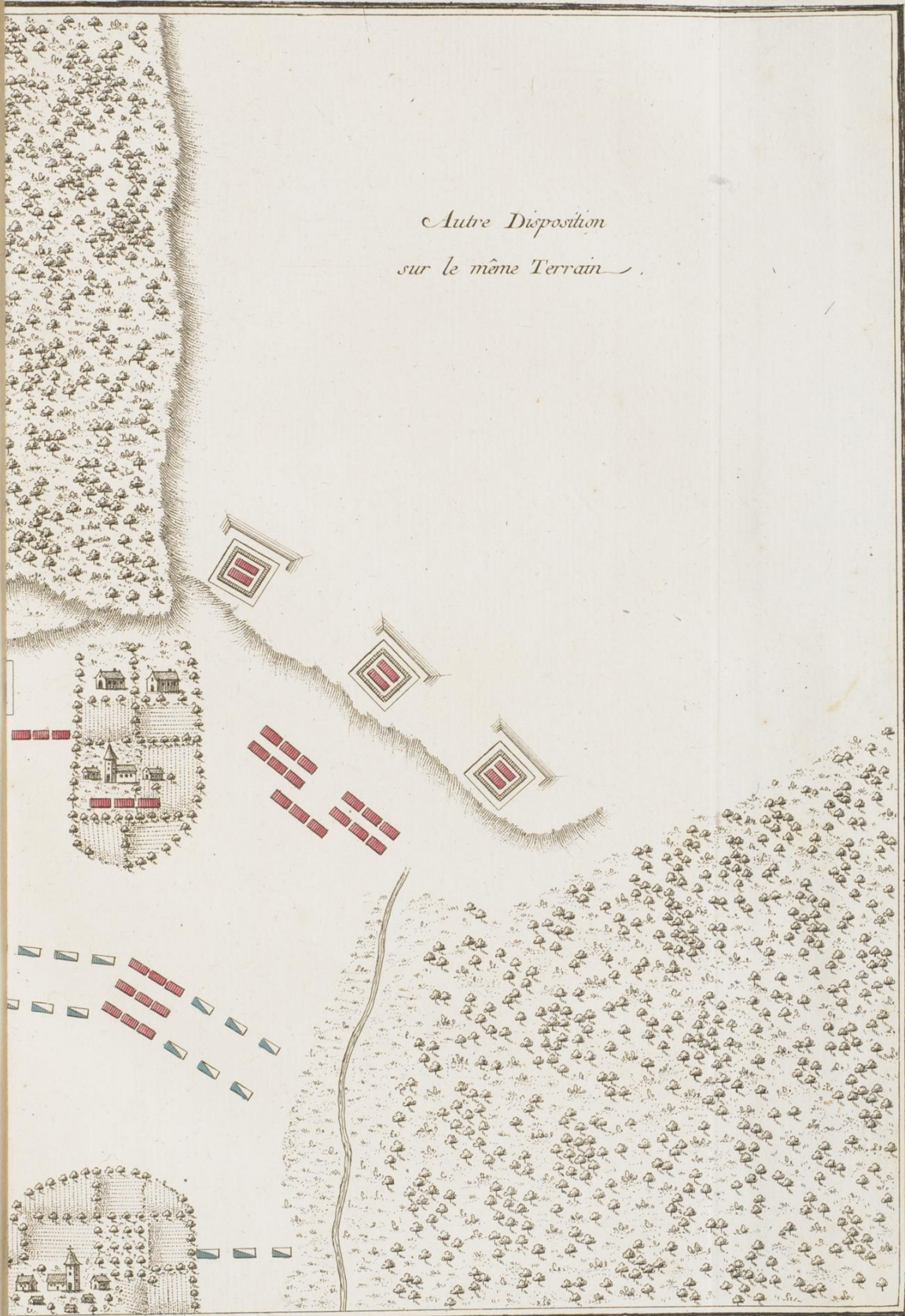


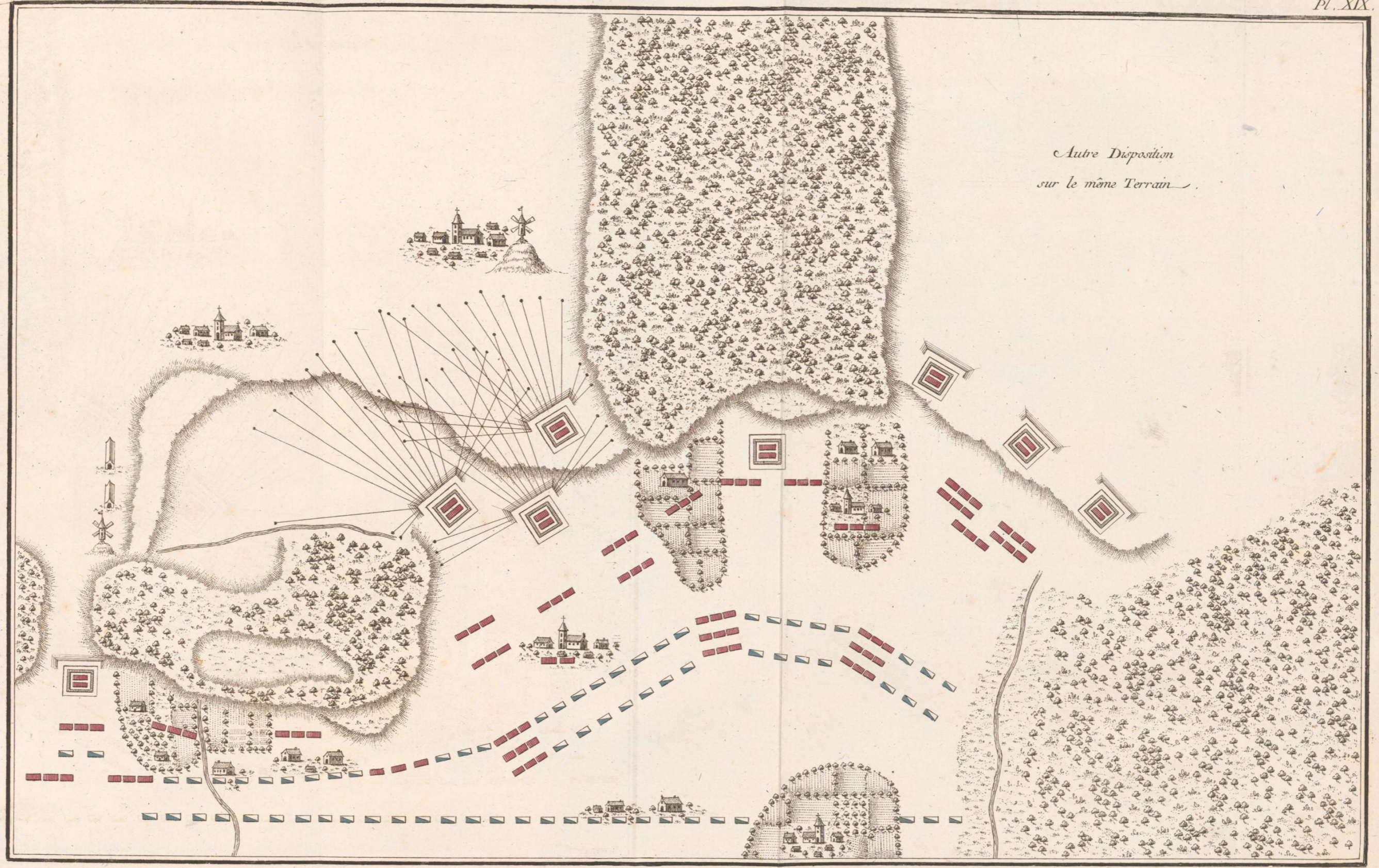
Disposition de la Bataille
de Malplaquet.



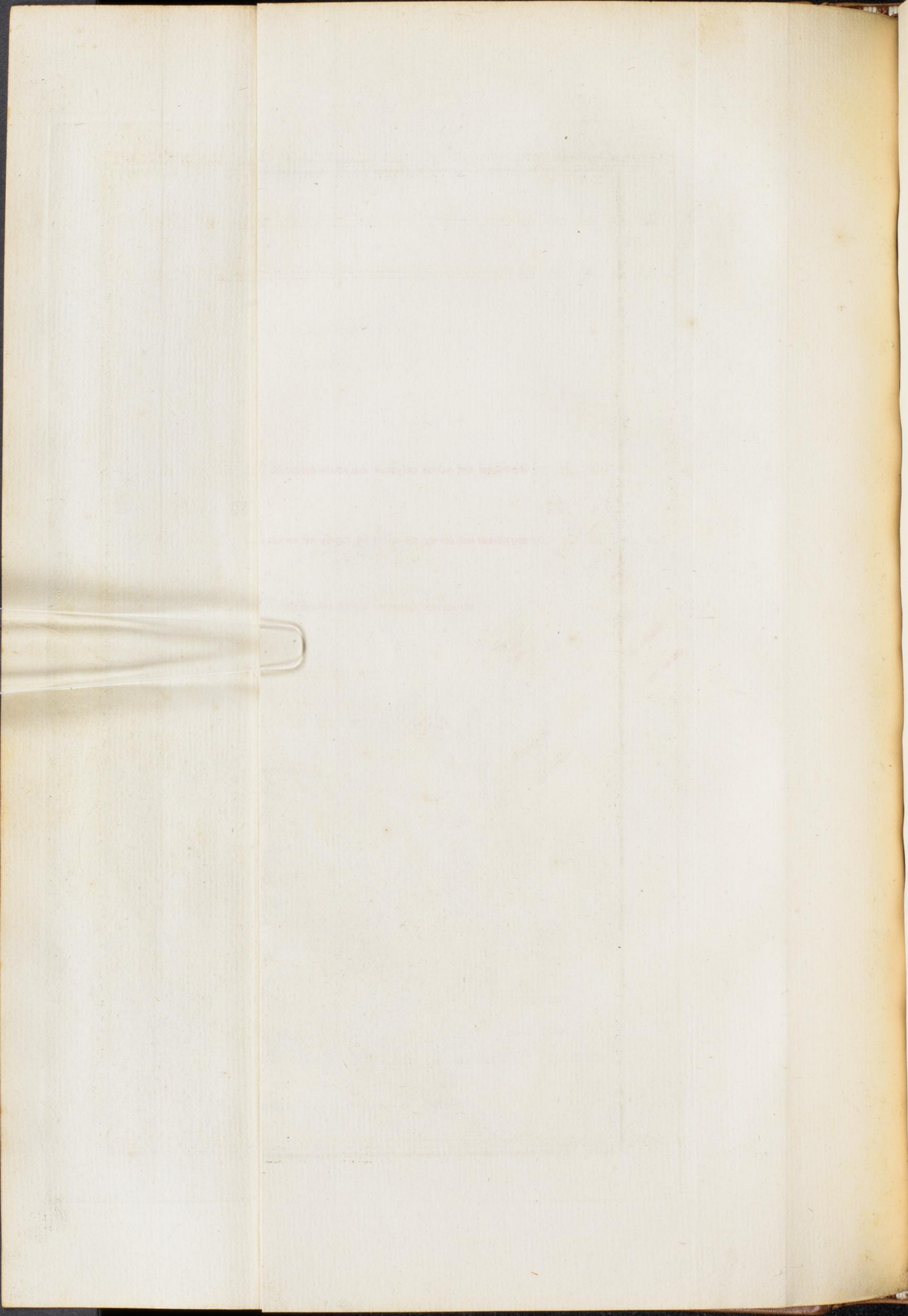


*Autre Disposition
sur le même Terrain.*

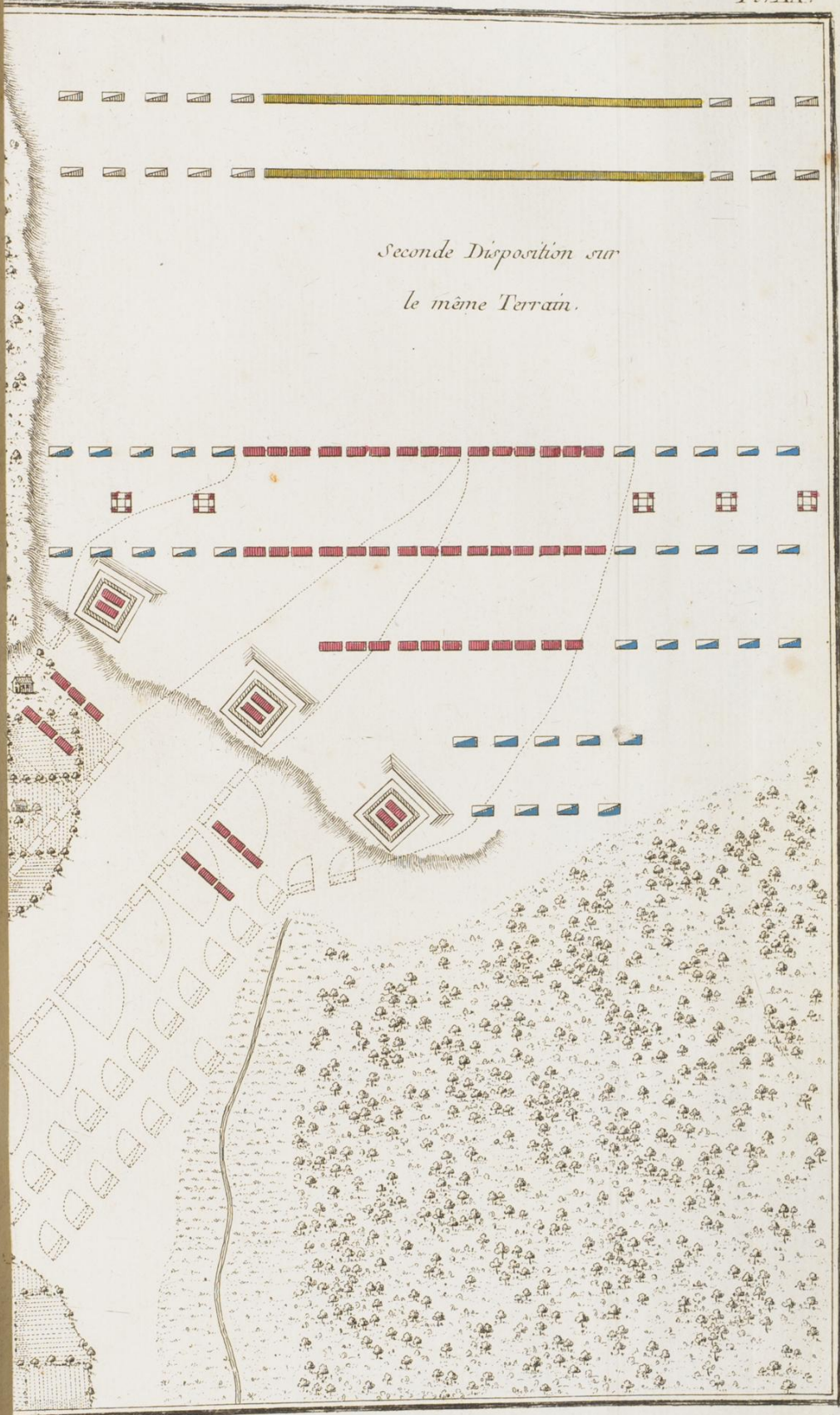


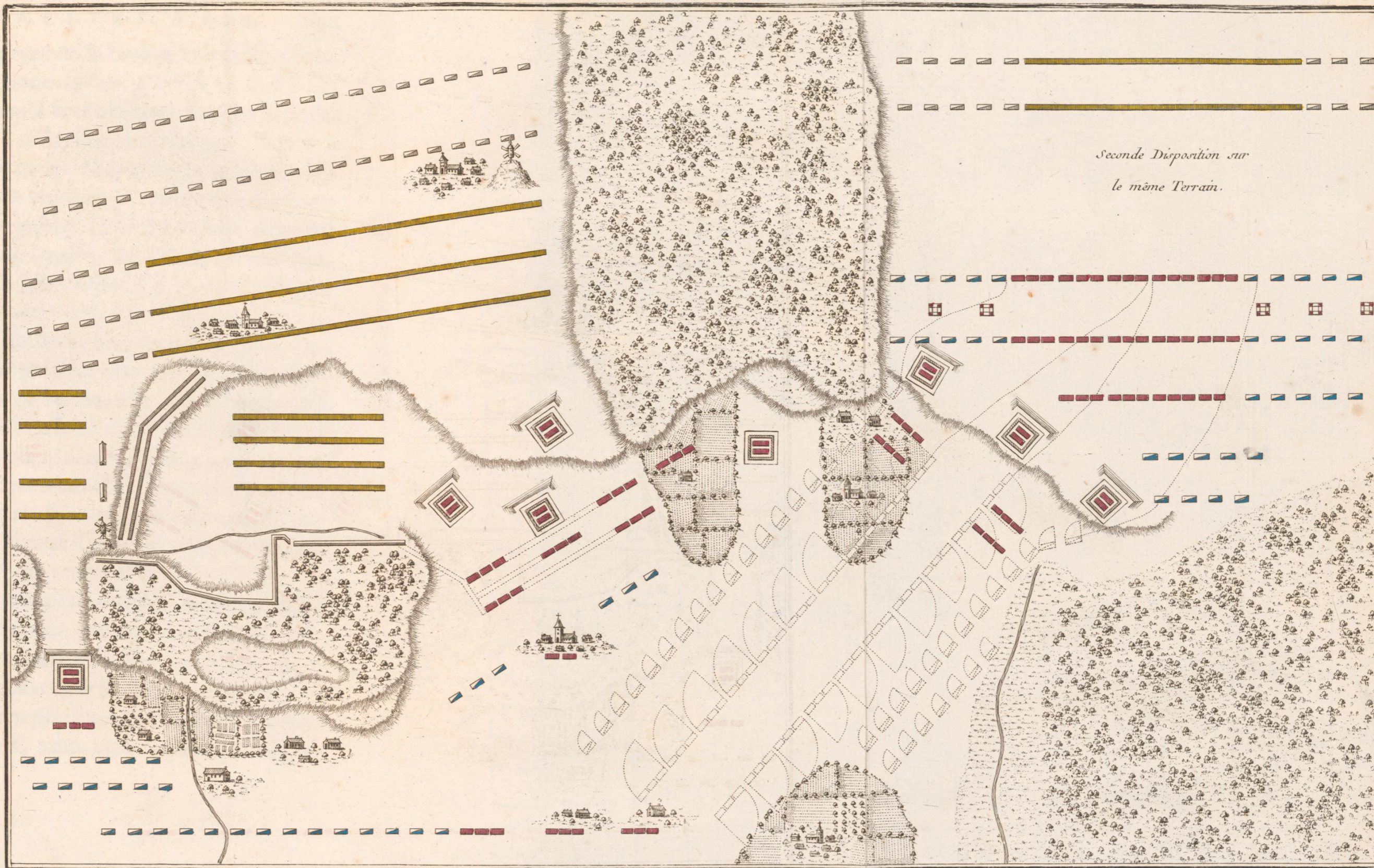


*Autre Disposition
sur le même Terrain.*



Seconde Disposition sur
le même Terrain.





Seconde Disposition sur
le même Terrain.

C H
C'est le
quer. Lon
grand ord
& de l'exa
qu'à faire
détail, &
ment il s'e
qui anime
tie : & de
dans les co
ple qu'ils n
a présenté.
a qu'à le f
positions
si propre
jours des
nemi qui a
traction &
attaque, i
flancs; & v
parcequ'elle
rée, & que
fourrer en
Il faud
s'en aille

C'est le propre de la nation françoise d'attaquer. Lors donc qu'un général se méfie du grand ordre qu'il faut observer dans les batailles & de l'exacte discipline des troupes, il n'y a qu'à faire naître les occasions de combattre en détail, & faire attaquer par brigades; & assurément il s'en trouvera bien. La valeur & le feu qui anime cette nation ne s'est jamais démentie: & depuis Jules César (il le dit lui-même dans ses commentaires), je ne sçais aucun exemple qu'ils n'aient bien mordu sur ce qu'on leur a présenté. Le premier choc est terrible; il n'y a qu'à le sçavoir renouveler par d'habiles dispositions: c'est l'affaire du général. Rien n'y est si propre que ces redoutes; vous y envoyez toujours des troupes nouvelles, pour attaquer l'ennemi qui attaque. Rien ne lui cause tant de distraction & ne le rend si craintif; car, tandis qu'il attaque, il craint toujours d'être pris par ses flancs; & vos troupes y vont de meilleur cœur, parcequ'elles sentent que leur retraite est assurée, & que l'ennemi n'oseroit les suivre, & se fourrer entre ces redoutes.

Il faudra bien pourtant qu'il le fasse, ou qu'il s'en aille: alors, vous vous trouvez en forces

avec toutes vos troupes derrière ces redoutes. C'est dans cette occasion où vous pouvez tirer le plus grand avantage de cette impétuosité françoise, connue & redoutée chez toutes les nations, & dans tous les temps : mais de les mettre derrière des retranchemens, c'est leur ôter le moyen de vaincre ; ils ne sont alors que des hommes ordinaires.

Qu'auroit-ce été à Malplaquet, si monsieur le maréchal de Villars eût pris la plus grande partie de son armée, & eût été attaquer une moitié de celle des alliés, qui avoit eu la bonté de se mettre de manière qu'elle étoit séparée par un bois, sans pouvoir se communiquer ? Les derrières & le flanc de l'armée françoise auroient été à couvert. J'en laisse juger sur l'exposition du plan.

Il y a de l'habileté, plus qu'on ne pense, à faire des mauvaises dispositions ; mais il faut sçavoir les changer en bonnes dans le moment : rien n'étonne plus l'ennemi. Il a compté sur quelque chose, il s'est arrangé ; & dans le moment qu'il attaque, il ne tient plus rien. Je le dis encore, & je le répète, rien ne déconcerte tant l'ennemi & ne l'engage dans plus de fautes. S'il ne change pas sa disposition, il est battu ; & s'il la change

en

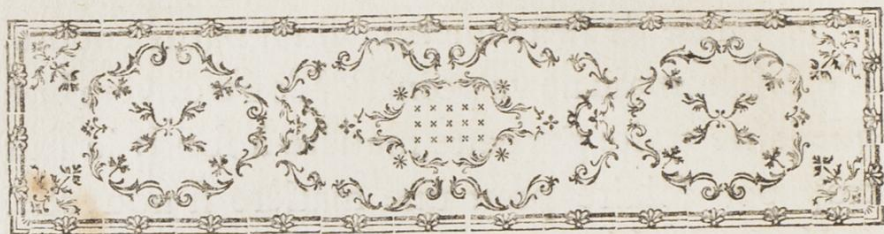
CH
 en présence d
 L'esprit hum
 que je ne tra
 trop peu éc
 Il me fem
 Villars auroi
 bandonner s
 alliés, en se
 une contre-
 l'ennemi éto
 che restoit bi



en présence de son ennemi, il est battu encore. L'esprit humain ne va point là. L'on trouvera bon que je ne traite pas cette matière à fond; je suis trop peu éclairé pour une matière si nouvelle.

Il me semble cependant que le maréchal de Villars auroit pu faire une chose, qui étoit d'abandonner son retranchement à l'approche des alliés, en se mettant dans l'ordre que je propose: une contre-marche à droite en faisoit l'affaire; l'ennemi étoit entouré & battu, parceque la gauche restoit bien solidement couverte.





CHAPITRE NEUVIEME.

DES RETRANCHEMENS, ET DES LIGNES.

JE ne suis ni pour l'un, ni pour l'autre de ces ouvrages : je crois toujours entendre parler des murailles de la Chine, quand j'entends parler de lignes. Les bonnes sont celles que la nature a faites ; & les bons retranchemens sont les bonnes dispositions & les braves troupes. Je n'ai presque jamais oui dire qu'il y ait eu de retranchemens attaqués, qui n'aient pas été forcés. J'en ai dit les raisons ailleurs.

Si l'on est inférieur en nombre, l'on ne tiendra pas derrière des retranchemens où l'ennemi porte toutes ses forces en deux ou trois endroits ; si l'on est égal, on n'y tiendra pas non plus : pourquoi donc se donner la peine d'en faire ? Cela n'est bon que pour les circonvallations, & pour empêcher que l'ennemi ne jette du secours dans une place assiégée.

La certitude dans laquelle est l'ennemi que vous ne fortirez pas, le rend audacieux. Il ruse devant vous, & hasarde des mouvemens de côté, qu'il n'oseroit faire, si vous n'étiez pas retranché : cette audace gagne & officiers & soldats. L'homme craint toujours plus les suites du danger que le danger même. J'en donnerois une foule de preuves. Supposé qu'une colonne attaque un retranchement, & que la tête soit sur le bord du fossé ; s'il paroît à cent pas de là une poignée de gens hors du retranchement, il est certain que la tête de cette colonne s'arrêtera, ou ne sera pas suivie. Pourquoi cela ? C'est le cœur humain. Que dix hommes mettent le pied sur un retranchement, tout ce qui est derrière fuira, & les bataillons entiers l'abandonneront. Qu'ils y voient entrer une troupe de cavalerie à une demie lieue d'eux, tout se mettra à fuir.

Lorsque l'on est obligé de défendre des retranchemens, il faut bien se garder de mettre les bataillons tout contre le parapet ; parceque, si l'ennemi met une fois le pied dessus, ce qui se trouve derrière se sauve. Cela vient de ce que la tête tourne toujours aux hommes, quand il leur arrive quelque chose à quoi ils ne se sont

point attendus : cette règle est générale à la guerre, & décide de toutes les batailles & de toutes les affaires. C'est ce que j'appelle le cœur humain; & c'est ce qui m'a fait composer cet ouvrage. Je ne pense pas que personne se soit encore avisé d'y chercher la raison des mauvais succès.

Quand donc vous mettez vos troupes derrière un parapet, elles espèrent, par leur feu, empêcher que l'ennemi passe le fossé & y monte : si cela arrive malgré ce feu, les voilà perdus, la tête leur tourne, & ils fuient. Il vaudroit mieux y mettre un seul rang de gens armés, avec des armes de longueur; parceque ces hommes se proposeroient de repousser à coups de piques, ou de pertuisanes, ceux qui grimpent le retranchement & veulent monter sur le parapet. Et certainement ils exécuteront leur projet, parcequ'ils se le sont proposé, & qu'ils attendront là l'ennemi. Si avec cela vous mettez des troupes d'infanterie, formée par centurie à méthode, à trente pas du retranchement, ces troupes verront qu'elles sont placées ainsi pour charger l'ennemi à mesure qu'il entre & qu'il veut se former; elles ne seront point étonnées de le voir entrer, parcequ'elles s'y attendent,

& elles le chargeront vigoureuſement : au lieu que , ſi elles avoient été placées tout contre le retranchement , elles ſe feroient enſuies. Voilà comme un rien change tout à la guerre , & les foibles mortels ne ſe mènent que par l'opinion.

A cela , il faut ajouter la miſère de notre manière de nous former pour défendre les retranchemens. Nous mettons un bataillon à quatre de hauteur , que nous plaçons contre les retranchemens. Ainſi il n'y a que le premier rang qui peut tirer avec quelque ſuccès , parcequ'il eſt ſur la banquette. Si l'on fait monter les autres rangs à meſure que le premier aura tiré , les coups ne porteront pas , parceque les ſoldats ſe preſſeront , & que leur vue n'aura été fixée ſur aucun objet. Outre cela , cette manœuvre met les bataillons en confuſion ; & l'ennemi vous trouve dans cette confuſion , lorsqu'il arrive ſur le parapet : & ſi vous ne faites point monter ces rangs ſur les banquettes , ils vous ſont totalement inutiles. Avec cela , vous n'avez point d'armes de longueur , pour repouſſer l'ennemi du haut du parapet en bas , à meſure qu'il ſ'y montre , & vous ne ſçauriez l'atteindre avec vos fuſils armés de baïonnettes. Vos ſoldats remuent donc ſans

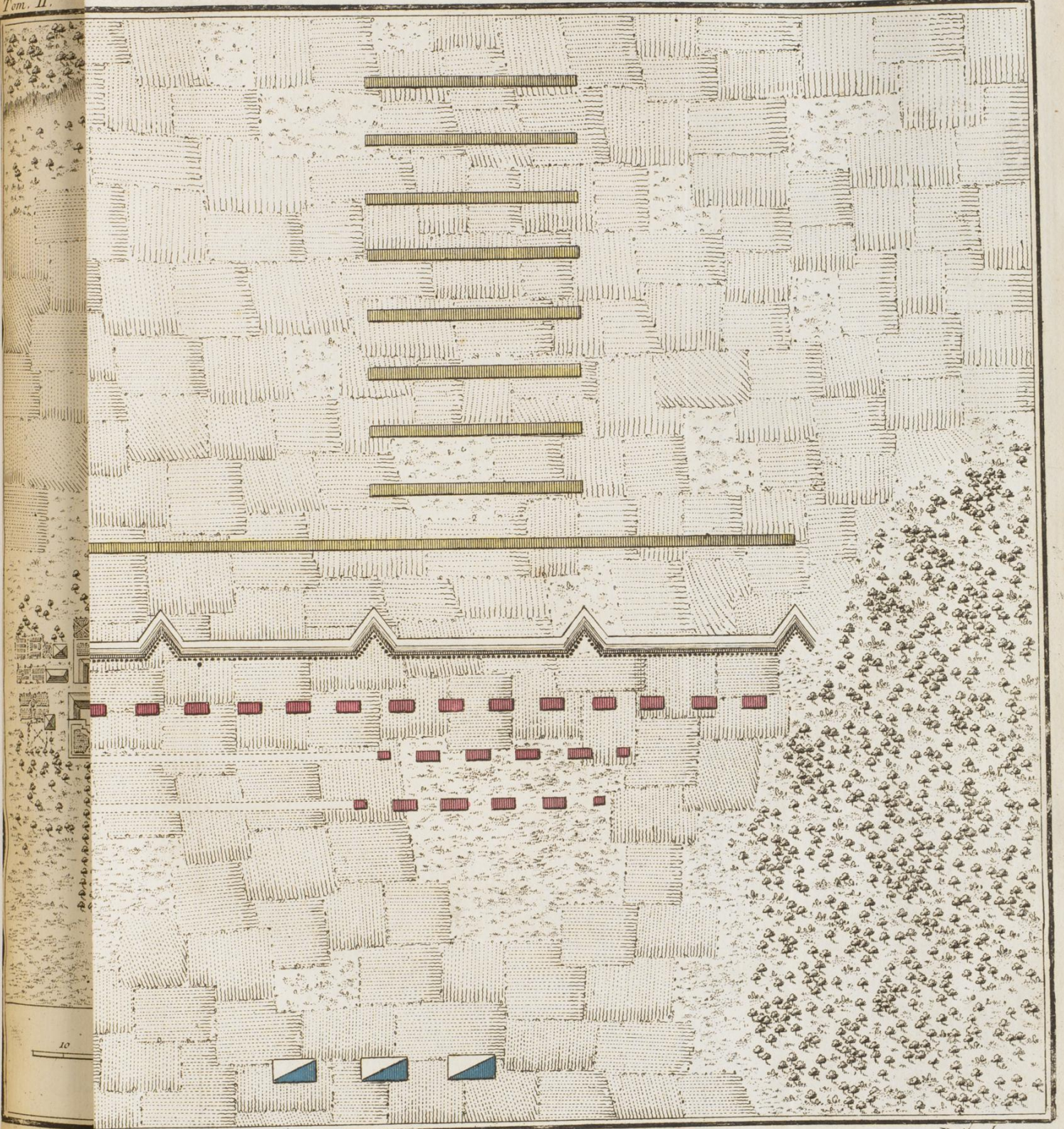
cesse dans le bataillon ; ou plutôt, tout votre bataillon remue en confusion, comme des fourmis dans une fourmillière. Chacun ne songe qu'à tirer : & à mesure que vos gens voient que l'ennemi monte sur le parapet, ils s'en éloignent. Je fais une autre disposition pour la défense des retranchemens.

Je mets une centurie tout le long du parapet en deux rangs*, c'est-à-dire, les deux rangs armés de fusils sur la banquette, & les deux rangs armés de piques au pied de la banquette, avec les officiers, sergens & caporaux, ce qui compose quatre-vingt-dix hommes : ensuite, je fais doubler le premier rang qui est sur la banquette par les armés à la légère. Ainsi il se trouve cent hommes environ au premier rang, & cinquante au second, sans les officiers : & comme j'élève mon parapet de six pieds au-dessus de l'horison, le second rang est totalement à couvert ; & l'ennemi, qui ordinairement se met sur la berme pour tirer par-dessus le parapet, ne sçauroit se servir de cet avantage : il est donc obligé de monter le parapet. Alors mon second rang, armé de piques, est en état d'agir avec un très-

* Planches XXI & XXII.



Tom. II.



Partie dextre.

v. II.
 tout votre ba-
 me des fourmis
 ne songe qu'à
 voient que l'en-
 en éloignent. Je
 r la défense des
 ng du parapet en
 ux rangs armés de
 ux rangs armés de
 avec les officiers,
 ompose quatre-
 fais doubler le
 anquette par les
 ve cent hommes
 inquante au fe-
 me j'éleve mon
 de l'horison, le
 couvert; & l'en-
 et sur la bermé
 t, ne scauroit se
 donc obligé de
 second rang, ar-
 gir avec un tra-

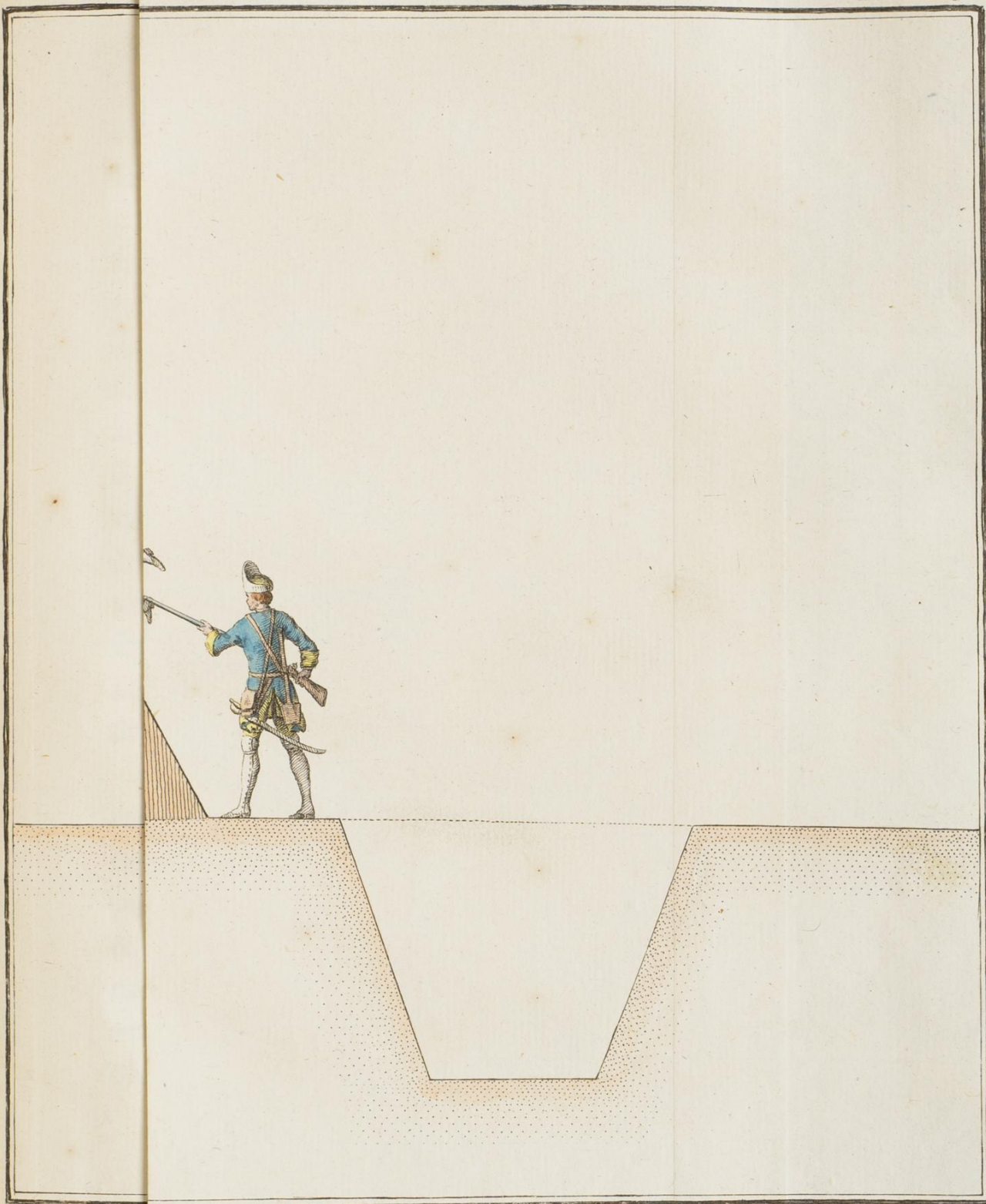
10



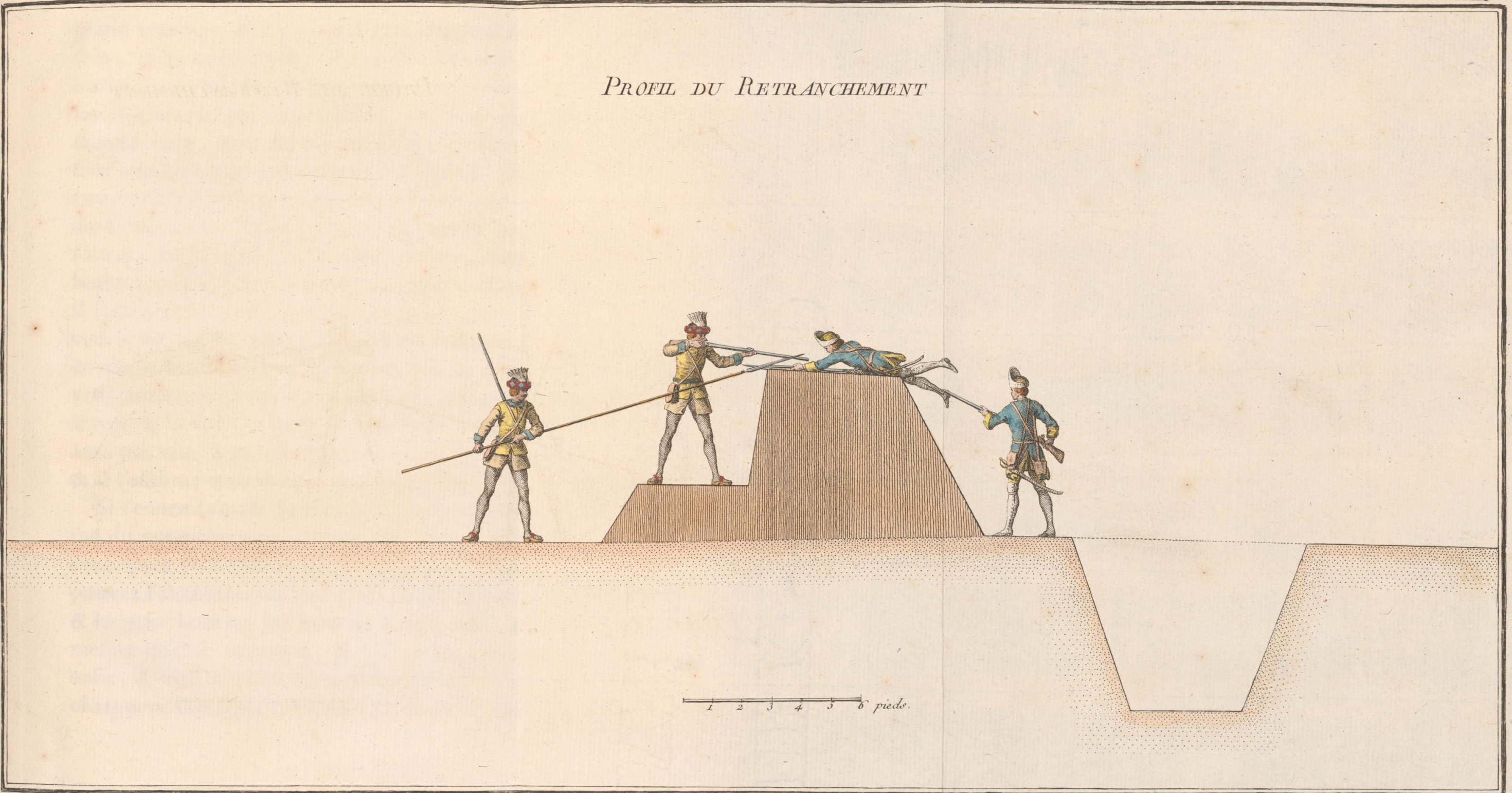
Maniere de defendre les Retranchements.

Palle d'orient.





PROFIL DU RETRANCHEMENT



grand avantage
 sein, pour ve
 lorsqu'il veur
 les officiers,
 second rang
 font attention
 peuvent allon
 de la banque
 soldats: car
 hommes, un
 il faut bien n
 vent point cro
 & que le hau
 vent combatt
 frayés de le
 aura pris une
 & il l'effura
 Si l'ennem
 me du retran
 vent, pour ve
 pouvez l'attein
 & le jeter ho
 mesure qu'il
 enfin, & ve
 chargez en c

grand avantage. Il n'y a qu'à regarder le dessein , pour voir à quoi est exposé l'ennemi , lorsqu'il veut monter sur le parapet. Outre cela , les officiers , sergens & caporaux , qui sont au second rang , avec leurs armes de longueur , font attention aux mouvemens des soldats ; ils peuvent allonger des coups de pointe du pied de la banquette sur le parapet , & animer les soldats : car il se trouve toujours , derrière cinq hommes , un officier , sergent ou caporal. Mais il faut bien imprimer aux soldats qu'ils ne doivent point croire que ce feu arrêtera l'ennemi , & que le haut du parapet est le lieu où ils doivent combattre , pour qu'ils ne soient point effrayés de le voir se jeter dans le fossé : car il aura pris une ferme résolution d'essuyer ce feu , & il l'essuira ; vous devez vous y attendre.

Si l'ennemi s'avise de vouloir occuper la berge du retranchement , comme cela arrive souvent , pour vous chasser de la banquette , vous pouvez l'atteindre avec vos armes de longueur , & le jeter homme par homme dans le fossé , à mesure qu'il se découvre ; & si l'ennemi entre enfin , & veut commencer à se former , vous le chargez en détail par centurie. Ces centuries ne

seront pas étonnées de le voir entrer, parcequ'elles s'y attendent; & le chargeront vigoureu-
sement, parcequ'elles se le feront proposer.

Voilà ce qui regarde la défense des retranchemens. Quant à la grande manœuvre, l'on doit toujours avoir différentes réserves, pour les porter dans les endroits où l'on voit que l'ennemi porte le plus de troupes; ce qui n'est pas toujours aisé; car, s'il est habile, vous n'y verrez rien. Il faut donc placer ces réserves le plus à portée, & le plus avantageusement qu'on le pourra; ce que le terrain doit décider, tant dehors que dedans les retranchemens. Car vous ne devez pas craindre qu'il vous attaque dans des endroits où le terrain est uni à une grande distance, parcequ'il ne voudra pas faire voir le gros de ses troupes. Dans ces endroits-là, il ne fera qu'à un bataillon de hauteur; mais, s'il y a une colline, un val-
lon, ou la moindre chose par où il puisse venir à couvert, c'est là où il fera tout son effort, parcequ'il espérera que vous ne verrez pas sa manœuvre & la quantité de troupes qu'il y porte.

Si vous pouvez pratiquer des passages dans votre retranchement, & que vous fassiez sortir
à propos

CH
à propos une tr
le moment que
bonnes soit arr
rètera infailib
forcé le retran
jà une partie
n'a pas compte
flancs, pour
même qu'ell
quoi. Voici d
idées.

Au siège d'
voulant secou
armée qui n'
seulement, le
cha à son arriv
les barbares,
attaquèrent se
Romains ne f
traire, dans le
loient à comb
rempart, il for
tellement qu'
se mit en déf
Au siège
TOME I.

à propos une troupe ou deux, c'est-à-dire dans le moment que la tête de quelqu'une de ces colonnes soit arrivée sur le bord du fossé, elle s'arrêtera infailliblement, quand même elle auroit forcé le retranchement, & qu'il y en auroit déjà une partie d'entrée, parceque cette colonne n'a pas compté là-dessus : elle craindra pour ses flancs, pour ses derrières; & il y a apparence même qu'elle s'enfuira, sans sçavoir pourquoi. Voici deux exemples qui autorisent mes idées.

Au siège d'Amiens par les Gaulois, César, voulant secourir cette ville, se rendit, avec son armée qui n'étoit que de sept mille hommes seulement, le long d'un ruisseau où il se retrancha à son arrivée avec tant de précipitation, que les barbares, persuadés que César les craignoit, attaquèrent ses retranchemens que le général des Romains ne songeoit point à défendre : au contraire, dans le temps que les Gaulois travailloient à combler les fossés & à s'emparer du rempart, il sortit avec ses cohortes, & les surprit tellement qu'ils prirent la fuite, sans qu'un seul se mît en défense.

Au siège d'Alexia par les Romains, les Gau-

lois, infiniment supérieurs, vinrent les attaquer dans leurs lignes. César ordonna aux assiégés d'en fortir, au lieu de les défendre, & de se jeter sur l'ennemi d'un côté, pendant qu'il l'attaqueroit de l'autre; ce qui réussit encore avec tant de succès, que les barbares y firent une perte considérable de leurs gens, sans compter plus de vingt mille hommes pris avec leur général.

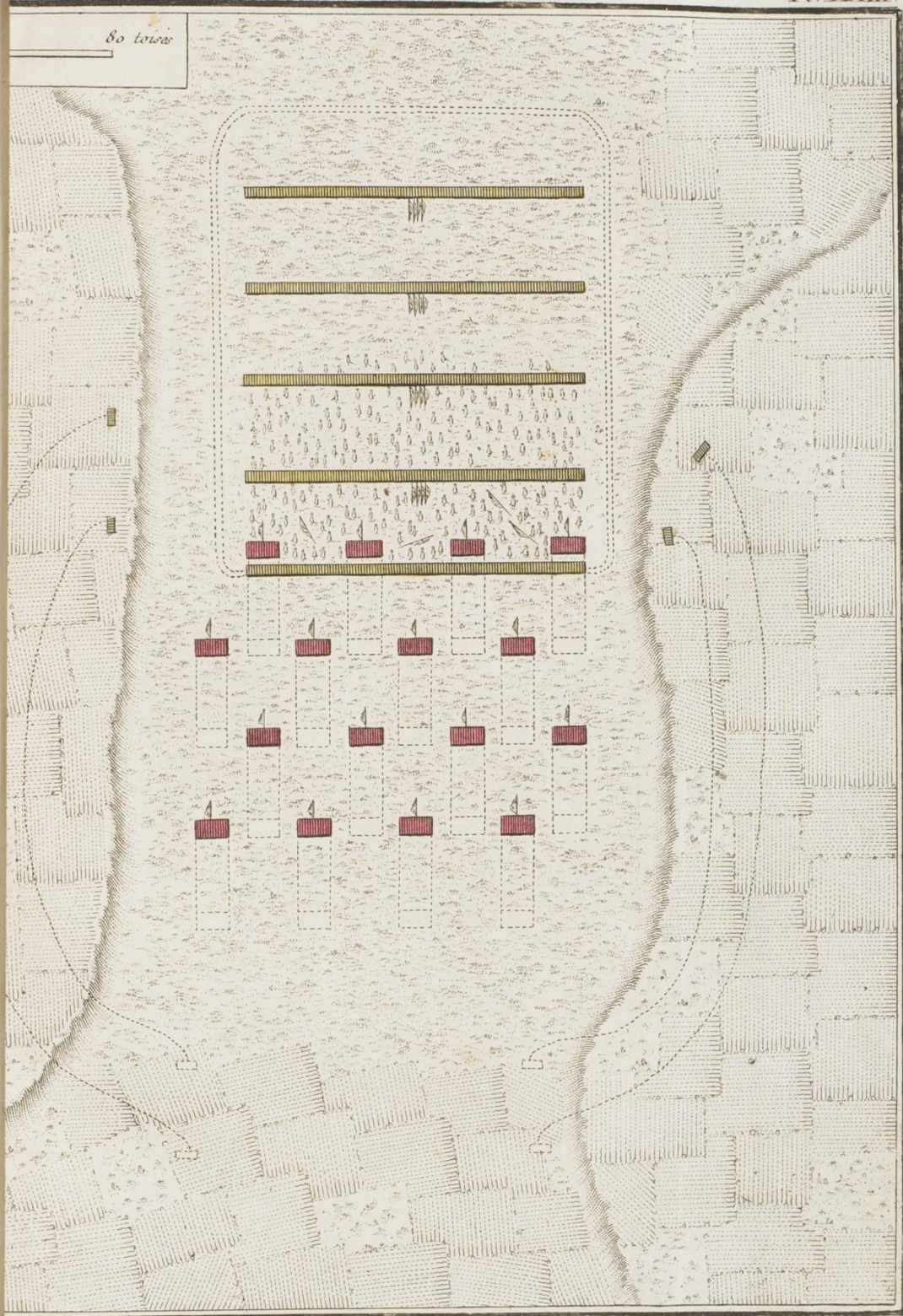
Si l'on veut considérer la manière dont je range mes troupes *, on concevra aisément qu'elles doivent se remuer avec plus de facilité que les bataillons; & que l'on peut plus facilement faire charger par détail, que lorsque l'on est formé en bataillon. Car cet ordre de combattre est beaucoup plus fort que tous les autres, & n'est sujet à aucune confusion; ce qui n'est pas de même en se formant par bataillons. A quoi peuvent servir plusieurs bataillons sur quatre de hauteur, les uns devant les autres? Ils sont lourds à remuer; tout les embarrasse, le terrain, le doublement, le flottement; & si le premier est renversé, il culbute sur le second, & le met en désordre. Mais, posons qu'ils ne se rompent

* Planche XXIII.



nrent les attaquer
 na aux allégeans
 fendre, & de se
 e, pendant qu'il
 qui réussit encore
 barbares y firent
 s gens, sans com-
 mes pris avec leur

 manière dont j'ran-
 ra aisément qu'il-
 us de facilité que
 plus facilement
 lorsque l'on est
 dre de combattre
 us les autres, &
 ; ce qui n'est pas
 bataillons. A quoi
 llons sur quatre de
 res? Ils sont lourds
 e, le terrain, le
 & si le premier est
 cond, & le met en
 ils ne se rompent





pas, il faudra tout
long espace de
parcequ'il faut
rangé, ce qui e
de contre l'enne
celui-là; & si l'
les bras croisés,
ce bataillon su
sième. Ainsi, l
il n'a qu'à pou
fussent-ils trent
autres ne lui co
appelle cepend
misère! Non
car que le pren
lui qui le suit ch
sur coup; je su
cun embarras
& ma marche
fusion, & je dé
qu'en même
mis ne pevent
qu'ils ne sçaur
une misère qu
battons; & je

pas, il faudra toujours au second bataillon un long espace de temps avant qu'il puisse attaquer, parcequ'il faut que celui qui a été rompu se soit rangé, ce qui est long : car il faut qu'il s'étende contre l'ennemi & le bataillon qui soutient celui-là; &, si l'ennemi n'a la bonté de se tenir les bras croisés, il vous renverfera certainement ce bataillon sur l'autre, & celui-là sur un troisième. Ainsi, lorsqu'il aura renversé le premier, il n'a qu'à pousser brusquement en avant; & fussent-ils trente, ils les renverfera tous, & les autres ne lui coûteront plus rien. Voilà ce qu'on appelle cependant attaquer en colonne : quelle misère ! Mon ordonnance est bien différente : car que le premier bataillon soit renversé, celui qui le suit charge dans l'instant, cela va coup sur coup ; je suis à huit de hauteur, & n'ai aucun embarras à craindre ; mon choc est rude & ma marche rapide ; je ne crains point la confusion, & je débordé toujours l'ennemi, quoiqu'en même nombre. Les bataillons ennemis ne peuvent remédier à ce défaut, parcequ'ils ne sçauroient s'étendre. C'est, en vérité, une misère que l'ordre sur lequel nous combattons ; & je ne conçois pas à quoi les géné-

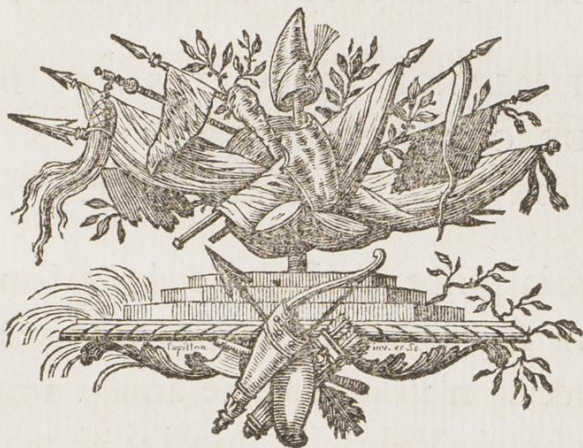
raux ont pensé de ne l'avoir pas changé.

Ce que je propose n'est point une nouveauté, c'est l'ordre des Romains; avec cet ordre, ils ont vaincu toutes les nations du monde. Les Grecs étoient très-habiles dans l'art de la guerre, & très-bien disciplinés: leur grande phalange n'a jamais pu tenir contre ces petites troupes formées à la romaine, disposées en échiquier. Aussi Polybe donne-t-il la préférence à l'ordre des Romains. Que feroient donc nos bataillons, qui n'ont ni corps ni ame, contre ce même ordre? Que l'on place ces centuries de quelque manière que l'on voudra, dans la plaine, dans des pays coupés; qu'on les fasse sortir d'une gorge & de quelques endroits que ce soit; & que l'on voie avec quelle célérité elles se rangeront. On peut les faire courir à toutes jambes pour s'emparer d'un défilé, d'une haie, d'une hauteur; dans l'instant que les drapeaux seront arrivés, elles seront alignées & formées: c'est ce qui est impossible avec des bataillons. Car, pour se mettre comme il faut, ils ont besoin d'un terrain fait exprès, & d'un temps considérable pour faire plusieurs mouvemens; & tout cela fait pitié

CHAP
voir, & m'a f
Les desseins de
plette de ce que



à voir, & m'a souvent donné le cochemar.
 Les desseins donneront une idée plus com-
 plette de ce que je pense là-dessus.





CHAPITRE DIXIEME.

DE LA PHALANGE DES GRECS, ET DE L'ORDRE DE COMBATTRE DES ROMAINS. FRAGMENT DE POLYBE A CE SUJET.

JE n'avois point lu Polybe dans son entier, lorsqu'en 1732 j'ai écrit cet ouvrage sur la guerre; & ce n'est que cette année 1740, que je l'ai achevé. Voici ce que j'y ai trouvé sur la phalange des Grecs & sur l'ordre de combattre des Romains. Je suis flatté d'avoir pensé comme lui, qui étoit contemporain de Scipion, d'Annibal & de Philippe; & qui, pendant le cours des guerres de ces grands hommes, s'est trouvé dans les différentes armées, & y a eu plusieurs années des commandemens distingués. Un auteur si illustre ne peut que justifier mes idées; je laisse à ceux qui liront cet ouvrage à juger si j'ai pensé comme lui. C'est Polybe qui parle :

C H
 » DANS mon
 faire la premier
 comparer enle
 & des Romain
 des autres, &
 périeur ou infé
 viens de racont
 faut que je tie
 Autrefois l'
 passoit celle d
 un fait que les
 nous permetten
 il n'étoit pas d
 Europe, qui ne
 Aujourd'hui qu
 se sont souvent
 tres, il est bon
 rent, & pourqu
 mains. Apparen
 instruit sur cette
 de rapporter le
 tune; & qu'on n
 connoissance de
 faire les person
 coutumera enfi
 raison.

» DANS mon sixième livre, j'ai promis de «
 saisir la première occasion qui se présenteroit de «
 comparer ensemble les armes des Macédoniens «
 & des Romains, l'ordre de bataille des uns & «
 des autres, & de marquer en quoi l'un est su- «
 périeur ou inférieur à l'autre. L'action que je «
 viens de raconter me l'offre, cette occasion; il «
 faut que je tienne ma parole. «

Autrefois l'ordonnance des Macédoniens sur- «
 passoit celle des Asiatiques & des Grecs : c'est «
 un fait que les victoires qu'elle a produites ne «
 nous permettent pas de révoquer en doute. Et «
 il n'étoit pas d'ordonnance, en Afrique & en «
 Europe, qui ne le cédât à celle des Romains. «
 Aujourd'hui que ces différens ordres de bataille «
 se sont souvent trouvé opposés les uns aux au- «
 tres, il est bon de rechercher en quoi ils diffè- «
 rent, & pourquoi l'avantage est du côté des Ro- «
 mains. Apparemment que, quand on fera bien «
 instruit sur cette matière, on ne s'avisera plus «
 de rapporter le succès des événemens à la for- «
 tune; & qu'on ne louera pas les vainqueurs sans «
 connoissance de cause, comme ont coutume de «
 faire les personnes non éclairées; mais qu'on s'ac- «
 coutumera enfin à les louer par principe & par «
 raison. «

» Je ne crois pas devoir avertir qu'il ne faut
 » pas juger de ces deux manières de se ranger par
 » les combats qu'Annibal a livrés au Romains,
 » & par les victoires qu'il a gagnées sur eux. Ce
 » n'est ni par la façon de s'armer, ni par celle
 » de se ranger, qu'Annibal a vaincu; c'est par ses
 » ruses & par sa dextérité. Nous l'avons fait voir
 » clairement dans le récit que nous avons donné
 » de ses combats: si l'on en veut d'autres preuves,
 » que l'on jette les yeux sur le succès de la guerre.
 » Dès que les troupes romaines eurent à leur tête
 » un général d'égale force, elles furent victorieu-
 » ses. Qu'on en croie Annibal, Annibal lui-même,
 » qui, aussitôt après la première bataille, aban-
 » donna l'armure carthaginoise; & qui, ayant
 » fait prendre à ses troupes celle des Romains, n'a
 » jamais discontinué de s'en servir. Pyrrhus fit
 » encore plus; car il ne se contenta pas de prendre
 » les armures, il employa les troupes mêmes d'I-
 » talie. Dans les combats qu'il donna aux Ro-
 » mains, il rangeoit alternativement une de leurs
 » compagnies & une cohorte en forme de pha-
 » lange: encore ce mélange ne lui servit-il de rien
 » pour vaincre; tous les avantages qu'il a rem-
 » portés ont toujours été très-équivoques. Il étoit
 nécessaire

C H
 nécessaire que
 afin qu'il ne
 paroisse peu co
 la fuite. Je vien
 différens ordres
 C'est une ch
 tifier par mille
 lange se maint
 rel, rien ne p
 nir la violence
 nance, on dor
 pieds de terrain
 coudées: depuis
 pour la rendre
 tranchement, il
 dat la tient, jus
 & qui sert comm
 quatre coudées
 est poussée des
 elle s'étend dix c
 pouffe. Ainsi, qu
 état propre, & q
 par derrière, join
 les sarisses du s
 rangs s'avancen
 TOME II.

nécessaire que je prévinsse ainsi mes lecteurs, « afin qu'il ne se présente rien à leur esprit qui « paroisse peu conforme à ce que je dois dire dans « la suite. Je viens donc à la comparaison des deux « différens ordres de bataille. «

C'est une chose constante, & qui peut se jus- « tifier par mille endroits, que, tant que la pha- « lange se maintient dans son état propre & natu- « rel, rien ne peut y résister de front, ni soute- « nir la violence de son choc. Dans cette ordon- « nance, on donne aux soldats en armes trois « pieds de terrain. La sarisse étoit longue de seize « coudées : depuis elle a été accourcie de deux, « pour la rendre plus commode ; & après ce re- « tranchement, il reste, depuis l'endroit où le sol- « dat la tient, jusqu'au bout qui passe derrière lui « & qui sert comme de contrepoids à l'autre bout, « quatre coudées : & par conséquent, si la sarisse « est poussée des deux mains contre l'ennemi, « elle s'étend dix coudées devant le soldat qui la « pousse. Ainsi, quand la phalange est dans son « état propre, & que le soldat qui est à côté, ou « par derrière, joint son voisin autant qu'il le doit, « les sarisses du second, troisième & quatrième « rangs s'avancent au-delà du premier, plus que «

» celles du cinquième, qui n'ont au-delà de ce
 » premier rang que deux coudées. Or, comme la
 » phalange est rangée sur seize de profondeur, on
 » peut aisément se figurer quel est le choc, le
 » poids & la force de cette ordonnance. Il est
 » vrai cependant qu'au-delà du cinquième rang,
 » les sarisses ne sont d'aucun usage pour le com-
 » bat: aussi ne les allonge-t-on pas en avant; mais
 » on les appuie sur les épaules du rang précédent,
 » la pointe en haut, afin que pressées elles rom-
 » pent l'impétuosité des traits qui passent au-delà
 » des premiers rangs, & pourroient tomber sur
 » ceux qui les suivent. Ces rangs postérieurs &
 » reculés ont cependant leur utilité; car, en mar-
 » chant à l'ennemi, ils poussent & pressent ceux
 » qui les précèdent, & ôtent à ceux qui sont de-
 » vant eux tout moyen de retourner en arrière.
 » On a vu la disposition tant du corps entier que
 » des parties de la phalange. Voyons maintenant
 » ce qui est propre de l'armure & de l'ordonnance
 » des Romains, pour en faire la comparaison avec
 » celle des Macédoniens.
 » Le soldat romain n'occupe non plus que trois
 » pieds de terrain: mais comme, pour se couvrir
 » de leurs boucliers & frapper d'estoc & de taille,

C F
 ils sont dans la
 mouvement
 naire, soit à
 moins trois pi
 se remue con
 Chaque sold
 phalange, a d
 forcer: Or, q
 les peut force
 & les rangs q
 d'aucun secou
 également inu
 effet.
 J'ai donc eu
 tant qu'elle le
 naturel, est in
 tre ordonnance
 vient donc qu
 Pourquoi la ph
 dans la guerre,
 se varient en u
 la phalange n
 & d'une seule
 action décisive
 faire à la pha

ils font dans la nécessité de se donner quelque «
mouvement , il faut qu'entre chaque légio- «
naire, soit à côté ou par derrière, il reste au «
moins trois pieds d'intervalle, si l'on veut qu'il «
se remue commodément. «

Chaque soldat romain combattant contre une «
phalange, a donc deux hommes & dix sarisses à «
forcer : Or, quand on en vient aux mains, il ne «
les peut forcer, ni en coupant, ni en rompant ; «
& les rangs qui le suivent ne lui sont pour cela «
d'aucun secours. La violence du choc lui seroit «
également inutile, & son épée ne feroit nul «
effet. «

J'ai donc eu raison de dire que la phalange, «
tant qu'elle se conserve dans son état propre & «
naturel, est invincible de front, & que nul au- «
tre ordonnance n'en peut soutenir l'effort. D'où «
vient donc que les Romains sont victorieux ? «
Pourquoi la phalange est-elle vaincue ? C'est que, «
dans la guerre, le tems & le lieu des combats «
se varient en une infinité de manières, & que «
la phalange n'est propre que dans un tems «
& d'une seule façon. Quand il s'agit d'une «
action décisive, si l'ennemi est forcé d'avoir af- «
faire à la phalange dans un tems ou dans un «

» terrain qui lui soient convenables, nous l'avons
 » déjà dit, il y a toute forte d'apparence que tout
 » l'avantage sera du côté de la phalange : mais si
 » l'on peut éviter l'un & l'autre, comme il est aisé
 » de le faire, qu'y a-t-il de si redoutable dans
 » cette ordonnance? Que, pour tirer partie d'une
 » phalange, il soit nécessaire de lui trouver un
 » terrain plat, découvert, uni, sans fossés, sans
 » fondrières, sans gorges, sans éminences, sans
 » rivières, c'est une chose avouée de tout le mon-
 » de. D'un autre côté, l'on ne disconvient pas qu'il
 » est impossible, ou du moins très-rare, de rencon-
 » trer un terrain de vingt stades ou plus, qui n'of-
 » fre quelqu'un de ces obstacles. Quel usage fe-
 » rez-vous de votre phalange, si votre ennemi,
 » au lieu de venir à vous dans cet heureux terrain,
 » se répand dans le pays, ravage les villes, & fait
 » le dégât dans les terres de vos alliés? Ce corps
 » restant dans le poste qui lui est avantageux,
 » non seulement ne fera d'aucun secours à vos
 » amis, il ne pourra se conserver lui-même.
 » L'ennemi, maître de la campagne, sans trou-
 » ver personne qui lui résiste, lui enlèvera ses con-
 » vois, de quelque endroit qu'ils viennent. S'il quitte
 » son poste pour entreprendre quelque chose,

C H A
 les forces lui ma
 de ses ennemi
 l'attaquer sur for
 présente pas à la
 même tems, & q
 vite en se retirant
 donnance? Il est
 vre que font auj
 ne nous fondon
 nemens, mais su
 réens. Les Roma
 troupes pour fair
 phalange; mais il
 serve, & n'oppo
 Alors, soit que la p
 a en tête, ou qu
 elle sort de la d
 qu'elle pourfuive
 devant ceux qui
 force: car, dans l
 intervalles, que la
 non de front, mais
 En général, pui
 & toutes les autr
 l'avantage à la p

ses forces lui manquent, & il devient le jouet « de ses ennemis. Accordons encore qu'on ira « l'attaquer sur son terrain : mais si l'ennemi ne « présente pas à la phalange toute son armée en « même tems, & qu'au moment du combat il l'é- « vite en se retirant, qu'arrivera-t-il de votre or- « donnance ? Il est facile d'en juger, par la manœu- « vre que font aujourd'hui les Romains. Car nous « ne nous fondons pas ici sur de simples raison- « nemens, mais sur des faits qui sont encore tout « récents. Les Romains n'emploient pas toutes leurs « troupes pour faire un front égal à celui de la « phalange ; mais ils en mettent une partie en ré- « serve, & n'opposent que l'autre aux ennemis. « Alors, soit que la phalange rompe la ligne qu'elle « a en tête, ou qu'elle soit elle-même enfoncée, « elle sort de la disposition qui lui est propre ; « qu'elle poursuive des fuyards, ou qu'elle fuie « devant ceux qui la pressent, elle perd toute sa « force : car, dans l'un & l'autre cas, il se fait des « intervalles, que la réserve saisit pour attaquer, « non de front, mais en flanc & par les derrières. «

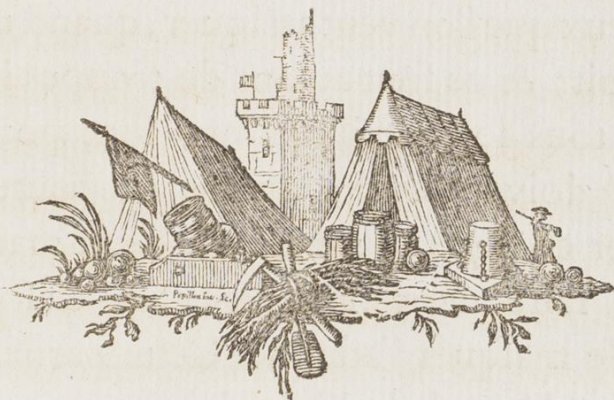
En général, puisqu'il est facile d'éviter le tems « & toutes les autres circonstances qui donnent « l'avantage à la phalange, & qu'il ne lui est pas «

» possible d'éviter toutes celles qui lui sont con-
 » traires, n'en est-ce pas assez pour nous faire con-
 » cevoir combien cette ordonnance est au-dessous
 » de celle des Romains? Ajoutons que ceux qui
 » rangent en phalange se trouvent dans le cas de
 » marcher par toutes sortes d'endroits, de cam-
 » per, de s'emparer des postes avantageux, d'af-
 » siéger, d'être assiégés, de tomber sur la marche
 » des ennemis, lorsqu'ils ne s'y attendent pas; car
 » tous ces accidens font partie d'une guerre; sou-
 » vent la victoire en dépend, quelquefois du moins
 » ils y contribuent beaucoup. Or, dans toutes ces
 » occasions, il est difficile d'employer la phalange,
 » ou on l'emploieroit inutilement, parcequ'elle ne
 » peut alors combattre ni par cohorte, ni d'hom-
 » me à homme; au lieu que l'ordonnance ro-
 » maine, dans ces rencontres même, ne souffre au-
 » cun embarras. Tout lieu, tout tems lui con-
 » vient; l'ennemi ne la surprend jamais, de quel-
 » que part qu'il se présente: le soldat romain est
 » toujours prêt à combattre, soit avec l'armée en-
 » tière, soit avec quelqu'une de ses parties, soit par
 » compagnie, soit d'homme à homme.
 » Avec un ordre de bataille dont toutes les par-
 » ties agissent avec tant de facilité, doit-on être sur-

C H A
 pris que les Romains
 plus aisément
 ceux qui comba-
 je me suis cru ob-
 tière, parcequ'à
 s'imaginent que
 les Macédoniens
 font encore à l'oc-
 donnance roma-



pris que les Romains, pour l'ordinaire, viennent « plus aisément à bout de leurs entreprises que « ceux qui combattent dans un autre? Au reste, « je me suis cru obligé de traiter au long cette ma- « tière, parcequ'aujourd'hui la plupart des Grecs « s'imaginent que c'est une espèce de prodige que « les Macédoniens aient été défaits; & que d'autres « sont encore à sçavoir comment & pourquoi l'or- « donnance romaine est supérieure à la phalange. «





CHAPITRE ONZIÈME.

DE L'ATTAQUE DES RETRANCHEMENS.

LORSQUE l'on veut attaquer un retranchement *, il faut toujours tâcher de s'étendre le plus que l'on peut, pour donner de la jalousie par-tout à l'ennemi, afin qu'il ne dégarnisse aucun endroit; ce qui l'empêche de porter des troupes dans ceux que l'on veut attaquer, quand même il le verroit; & ce font autant de troupes inutiles. Alors, tous les bataillons qui sont pour faire montre doivent être à quatre de hauteur, & marcher en ligne; tout le reste de la manœuvre doit se faire derrière ceux-là; & c'est ce qui s'appelle masquer l'attaque. Cette partie de l'art militaire dépend de l'imagination; un général peut broder là-dessus tant qu'il lui plaît: tout est bon; car la certitude où il est de n'être point attaqué lui permet de faire ce qu'il juge à propos; & il peut profiter de tous les ravins, de

* Planche XXIV.

tous

CH A
 nus les vallons,
 autres choses.
 Si l'on charge
 confusion à crain
 une affaire parti
 peau: & il est imp
 n'y ait des homm
 vie pour se dist
 par les drapeau
 reconnoissables
 tuculier.
 En rapprochar
 envoyer devant
 attirer le feu; l
 tres en troupes.
 ratterie embarqu
 ver & donner de
 les autres leur do
 les-ci aient eu le
 le nombre surm
 même tems, les co
 doivent arriver, si
 endroits à la fois.
 sont entre deux &
 s'enfuient; & cer
 TOME II.



er un retranche-
er de s'étendre le
ner de la jalousie
égarnisse aucun
orter des troupes
r, quand même il
troupes inutiles.
font pour faire
de hauteur, &
de la manœuvre
à; & c'est ce qui
ette partie de l'art
ation; un général
il lui plat: tout
est de n'être point
e qu'il juge à pro-
ous les ravins, de

C H A P I T R E X I. 121

tous les vallons, de toutes les haies, & de mille autres choses: tout lui réussira.

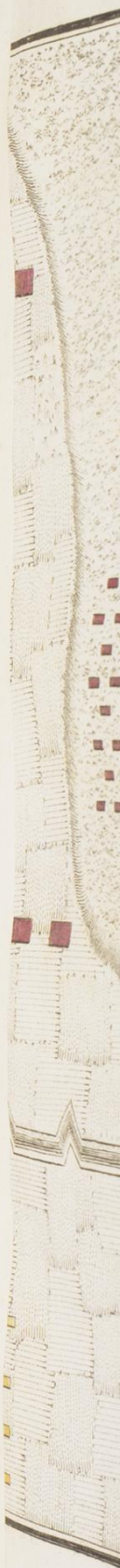
Si l'on charge par centurie, l'on n'a point de confusion à craindre; & chaque centurion se fera une affaire particulière de l'honneur de son drapeau: & il est impossible que, dans le nombre, il n'y ait des hommes qui cherchent à sacrifier leur vie pour se distinguer, parceque cela se voit par les drapeaux qui, selon mon système, sont reconnoissables & remarquables chacun en particulier.

En rapprochant du retranchement, l'on doit envoyer devant des armés à la légère, pour attirer le feu; l'on doit les soutenir par d'autres en troupes. Enfin, lorsque l'on voit la tirailleterie embarquée, les centuries doivent arriver & donner de furie. Si elles sont repoussées, les autres leur doivent succéder, avant que celles-ci aient eu le tems de fuir: & la force & le nombre surmontent les obstacles. Dans le même tems, les centuries à quatre de hauteur doivent arriver, si vous êtes entré par plusieurs endroits à la fois. Les bataillons ennemis, qui sont entre deux & qui voient avancer la ligne, s'enfuient; & cetteligne se met sur le parapet.

Ensuite l'on se forme; & l'ennemi, pendant ce temps-là, se retire, parcequ'il s'imagine avoir fait tout ce qu'il a pu faire. Le dessein, planche xxiv, fera voir mon idée.

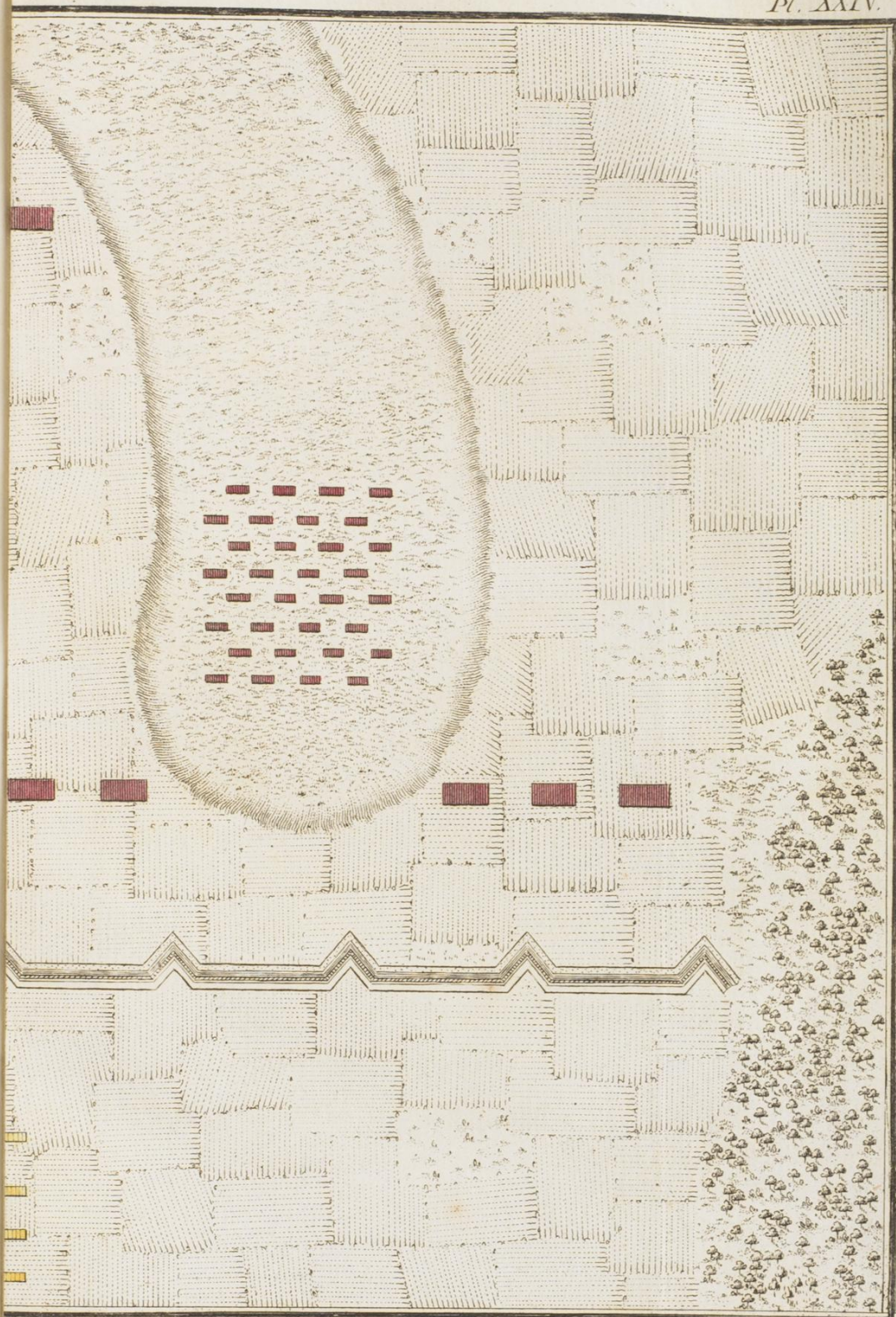
Il y a encore une autre manière d'attaquer des retranchemens* toute différente de celle-là, & qui est bien aussi bonne; mais il faut que le terrain le permette, & il faut le connoître parfaitement, ce terrain. Lorsqu'il y a des ravins, ou des fonds proche du retranchement où l'on peut faire couler des troupes pendant la marche, sans que l'ennemi s'en apperçoive, alors on marche à lui par plusieurs colonnes à grande distance l'une de l'autre : alors il attache toute son attention sur ces colonnes, dispose ses troupes, & dégarnit son retranchement. Lors donc que ces colonnes attaquent, tout court à ces attaques; puis tout d'un coup les corps qui se font tenus couverts paroissent, & donnent dans les parties abandonnées du retranchement. Ceux qui s'opposent aux attaques des colonnes, voyant cela, se déconcertent; la tête leur tourne, parcequ'ils ne se sont point attendus à cet événement. Ils quittent donc ces attaques, sous le pré-

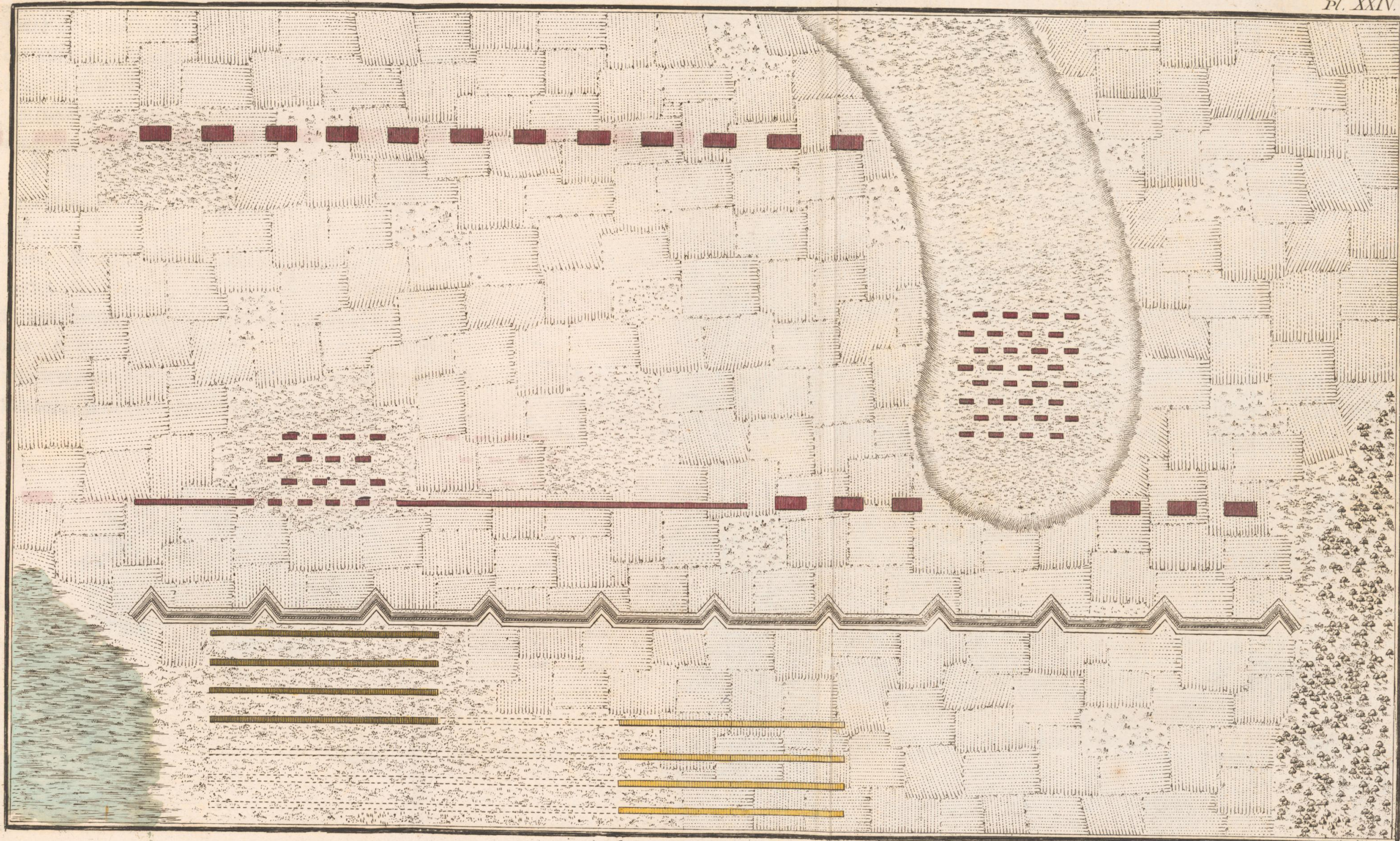
* Planche XXIV.



ennemi, pendant ce
l's imagine avoir fait
sein, planche XXIV,

manière d'attaquer
différente de celle-là,
; mais il faut que le
ur le connoître par
qu'il y a des ravins,
tranchement où l'on
es pendant la mar-
n apperçoive, alors
rs colonnes à grande
lors il attache toute
es. dispose les trou-
chement. Lors donc
nt, tout court à ces
oup les corps qui se
lent, & donnent dans
retranchement. Ceux
des colonnes, voyant
ête leur tourne, par-
attendus à cet événe-
s attaques, sous le pré-





Maniere d'attaquer des Retranchemens.

Patte droite.

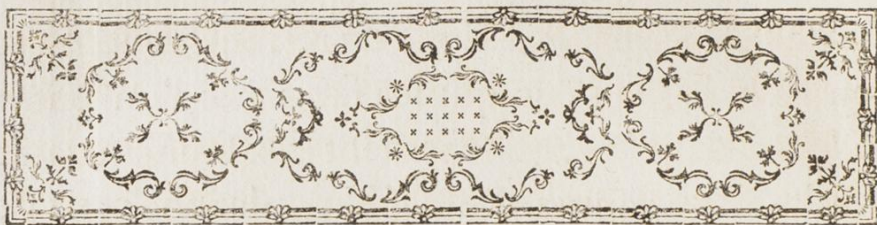
erre de courir à
en effet par la
à la fois dans le
véritables attaq
en pourra donn
La défense d
toutes les partie
quoique j'aie c
faire, & qu'il
tes les manières
la meilleure, c
cas; & tant qu'i
point d'avis qu'o
favoris, & il faut



texte de courir à la défense du retranchement, & en effet par la peur qui les saisit ; & l'on entre à la fois dans le retranchement aux fausses & aux véritables attaques. Le dessein, planche XXIV, en pourra donner une idée.

La défense des retranchemens me paroît, de toutes les parties de la guerre, la plus difficile : & quoique j'aie dit ce qui me paroît de mieux à faire, & qu'il me semble que ce soit, de toutes les manières de défendre des retranchemens, la meilleure, cependant je n'en fais pas grand cas ; & tant qu'il dépendra de moi, je ne ferai point d'avis qu'on en fasse. Les redoutes sont mes favoris, & il faut que j'en parle encore.





CHAPITRE DOUZIÈME.

DES REDOUTES.

IL me reste à justifier, par des faits, la bonté de mon opinion sur les redoutes.

Avant la bataille de Pultowa, les armées de Charles XII roi de Suède avoient toujours été victorieuses. La supériorité qu'elles avoient sur celles des Moscovites est presque incroyable: l'on a vu souvent dix à douze mille Suédois forcer des retranchemens gardés par cinquante, soixante & quatre-vingt mille Moscovites, les défaire & les tailler en pièces. Les Suédois ne s'informoient jamais du nombre des Russes, mais seulement du lieu où ils étoient.

Le czar Pierre, le plus grand homme de son siècle, résista, avec une patience égale à la grandeur de son génie, aux mauvais succès de cette guerre, & ne cessoit de donner des combats pour aguerrir ses troupes.

CHAPITRE
 Dans le cours de les
 de mit le siège devant
 conseil de guerre ou les
 uns vouloient qu'on in
 l'armée moscovite, qu
 chement, pour l'oblige
 néraux vouloient qu'ou
 lieues à la ronde, pou
 & son armée: cet avis
 moins bon, & le czar
 néraux dirent que l'on
 venir à cet expédient,
 balarder une bataille;
 garnison courroient ris
 l'opiniâtreté du roi de
 un grand magasin, &
 passer le desert que l'on
 tour de lui.
 On s'arrêta à cette r
 avant pris la parole, di
 rations à combattre le
 rait de la manière, &
 Subis sont impétueux,
 exercis & adroits; nos
 de fermeté, mais elles

Dans le cours de ses adversités, le roi de Suède mit le siège devant Pultowa. Le czar tint un conseil de guerre où les avis furent partagés. Les uns vouloient qu'on investît le roi de Suède avec l'armée moscovite, qu'on fit un grand retranchement, pour l'obliger à se rendre. D'autres généraux vouloient qu'on brûlât tout le pays à cent lieues à la ronde, pour affamer le roi de Suède & son armée : cet avis n'étoit pas, selon moi, le moins bon, & le czar y inclinait. D'autres généraux dirent que l'on étoit toujours à tems d'en venir à cet expédient, mais qu'il falloit encore hasarder une bataille ; parceque Pultowa & sa garnison courroient risque d'être emportés par l'opiniâtreté du roi de Suède, qui y trouveroit un grand magasin, & de quoi subsister pour passer le desert que l'on prétendoit faire à l'entour de lui.

On s'arrêta à cette résolution. Alors le czar ayant pris la parole, dit : *Puisque nous nous déterminons à combattre le roi de Suède, il faut convenir de la manière, & choisir la meilleure. Les Suédois sont impétueux, bien disciplinés, bien exercés & adroits ; nos troupes ne manquent pas de fermeté, mais elles n'ont pas ces avantages :*

il faut donc s'appliquer à rendre ceux des Suédois inutiles. Ils ont souvent forcé nos retranchemens ; & en rase campagne, nos troupes ont toujours été défaites, par l'art & la facilité avec lesquels ils manœuvrent. : il faut donc rompre cette manœuvre, & la rendre inutile. Pour cela, je suis d'avis de m'approcher du roi de Suède ; de faire élever, tout du long du front de notre infanterie, plusieurs redoutes dont les fossés seront profonds, les garnir d'infanterie, les faire fraiser & palissader : cela ne demande que quelques heures de travail, & nous attendrons l'ennemi derrière ces redoutes. Il faudra qu'il se rompe pour les attaquer ; il y perdra du monde, & sera affoibli & en désordre lorsqu'il nous attaquera. Car il n'est pas douteux qu'il ne lève le siège, & ne vienne nous attaquer, dès qu'il nous verra à portée de lui. Il faut donc marcher de manière que nous arrivions vers la fin du jour en sa présence, pour qu'il remette au lendemain à nous attaquer ; & pendant la nuit nous élèverons ces redoutes.

Ainsi parla le souverain des Russes, & tout le conseil approuva cette disposition. On donna les ordres pour la marche, pour les outils, le canon, les fascines, les chevaux de frise, les

CHA
 palissades, &c. I
 née 1709, le cz
 présence du roi
 Le roi de Su
 ses généraux q
 main l'armée m
 on se rangea, &
 avant le jour.
 Le czar avo
 long du front d
 construites avec
 dans chacune : e
 les choses néces
 l'infanterie mos
 cavalerie sur les
 d'aller à l'infante
 redoutes, parceq
 rière loi, ni pass
 que d'être abîmé
 roi de Suède, ni
 point cette disp
 il étoit question
 dessus : mais, co
 en mouvement,
 de s'en dédire. I

palissades, &c. Le 8 du mois de juillet de l'année 1709, le czar arriva, vers la fin du jour, en présence du roi de Suède.

Le roi de Suède, quoique blessé, déclara à ses généraux qu'il vouloit attaquer le lendemain l'armée moscovite. On fit des dispositions, on se rangea, & l'on se mit en marche un peu avant le jour.

Le czar avoit établi sept redoutes tout du long du front de son infanterie; elles étoient construites avec foin; il y avoit deux bataillons dans chacune : elles étoient munies de toutes les choses nécessaires à leur défense ; & toute l'infanterie moscovite étoit derrière, ayant sa cavalerie sur les aîles. Il étoit donc impossible d'aller à l'infanterie moscovite, sans prendre ces redoutes, parcequ'on ne pouvoit les laisser derrière soi, ni passer entre deux, sans courrir risque d'être abîmé par le feu qui en sortoit. Ni le roi de Suède, ni ses généraux qui ne sçavoient point cette disposition, ne virent de quoi il étoit question que lorsqu'ils eurent le nez dessus : mais, comme la machine avoit été mise en mouvement, il fut impossible de l'arrêter & de s'en dédire. Les deux aîles de la cavalerie

suédoise renversèrent d'abord celle des Moscovites, & s'emportèrent trop loin après elle. Le centre fut arrêté par ces redoutes. Les Suédois les attaquèrent, & y trouvèrent une grande résistance.

Il n'y a point d'homme de guerre qui ne sçache que, pour emporter une bonne redoute, il ne faille une disposition entière, que l'on emploie plusieurs bataillons avec quinze ou vingt compagnies de grenadiers, qu'on l'attaque de plusieurs côtés tout à la fois, & que bien souvent l'on s'y casse le nez. Les Suédois en prirent cependant trois, & furent repoussés aux autres avec grande perte. Il ne se pouvoit faire autrement que toute l'infanterie suédoise ne fût rompue en attaquant ces redoutes, pendant que celle des Moscovites, toute rangée & en ordre, regardoit à deux cent pas ce spectacle.

Le roi & les généraux suédois virent le péril où ils étoient; & l'inaction des Moscovites leur laissa entrevoir l'espérance de se retirer. Il n'y avoit pas moyen de le faire en ordre; car tout étoit rompu, attaquoit inutilement, ou se laissoit tuer. Se retirer, étoit le seul parti que l'on pût prendre: on retira donc les troupes qui s'étoient emparées

CHAP.
 emparé des redoutes
 abimer auprès de
 Il n'y avoit point
 tée du feu qui e
 mêlé & rompu.
 fit appeller les g
 qu'il convenoit
 des moins anciens
 tres de dire leur
 maître, lui dit:
 Suédois dans ce
 après. Sur le ch
 & marcha en bo
 vers les intervalle
 nies, pour favori
 ment.
 A peine les Su
 se former & pou
 vient les Moscov
 die s'y mit, & la
 dant ils ne fuyoie
 me un effort de v
 pour charger. M
 qui est l'ame des
 résistance.

emparé des redoutes, & celles qui se laissoient abîmer auprès des autres.

Il n'y avoit pas moyen de les former à portée du feu qui en fortoit : ainsi le tout se retira mêlé & rompu. Dans ces entrefaites, le czar fit appeller ses généraux, & leur demanda ce qu'il convenoit de faire. Monsieur Allart, l'un des moins anciens, sans donner le tems aux autres de dire leur avis, adressant la parole à son maître, lui dit : *Si votre majesté n'attaque pas les Suédois dans ce moment, il n'en sera plus tems après.* Sur le champ, toute la ligne s'ébranla & marcha en bon ordre, la pique haute, à travers les intervalles des redoutes, qu'on laissa garnies, pour favoriser la retraite, en cas d'événement.

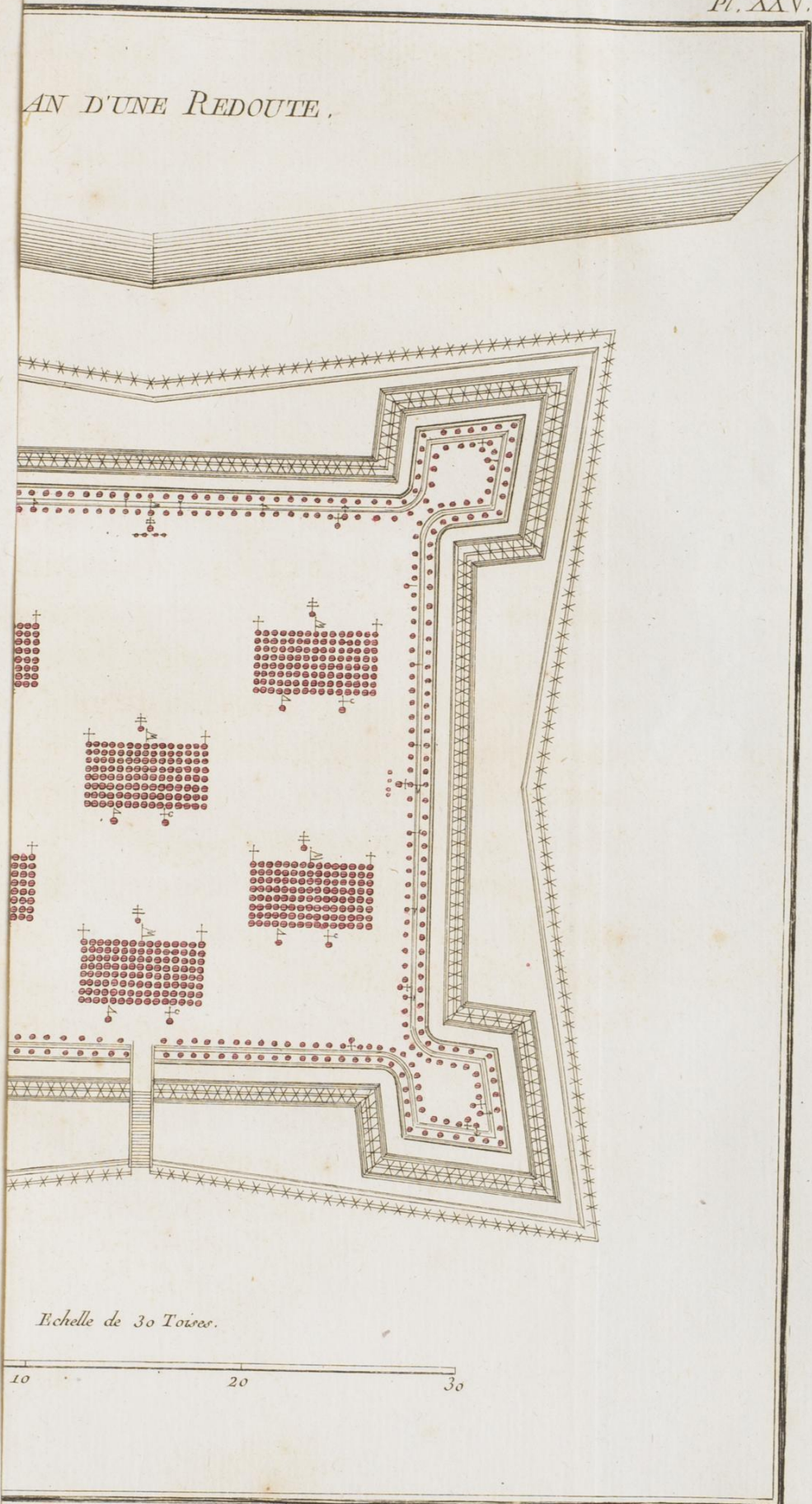
A peine les Suédois s'étoient-ils arrêtés pour se former & pour se remettre en ordre, qu'ils virent les Moscovites sur leurs talons ; le désordre s'y mit, & la confusion fut générale : cependant ils ne fuyoient pas encore ; ils firent même un effort de valeur, & retournèrent comme pour charger. Mais l'ordre n'y étant pas, ce qui est l'ame des batailles, ils furent dissipés sans résistance.

Les Moscovites, qui n'étoient pas accoutumés à vaincre, n'osèrent les suivre; & les Suédois se retirèrent à vauderoute jusqu'au Boristhène, où ils furent tous faits prisonniers. Voilà comme l'on peut, par d'habiles dispositions, se rendre la fortune favorable.

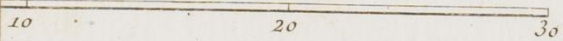
Si cette disposition a fait vaincre les Moscovites, qui n'étoient point aguerris, & durant le cours de leurs adversités; quel succès ne peut-on pas en espérer chez une nation brave & pleine de feu, & dont le propre est d'attaquer? Car, quoique l'on soit sur la défensive dans cette disposition, l'on se conserve en plein l'avantage attaché à ceux qui attaquent; parceque l'on fait charger l'ennemi avec des brigades que l'on fait avancer à mesure que l'ennemi attaque quelque une de ces redoutes.

Ce choc se renouvelle souvent, & toujours avec de nouvelles troupes; elles en attendent l'ordre avec impatience, & le font vigoureusement, parcequ'elles sont vues & soutenues; & sur-tout parcequ'elles ne craignent pas pour leur retraite. La terreur, qui s'empare quelquefois des armées, n'est point à craindre: & vous vous rendez, pour ainsi dire, le maître du moment

PLAN D'UNE REDOUTE.



Echelle de 30 Toises.



Paite droit.

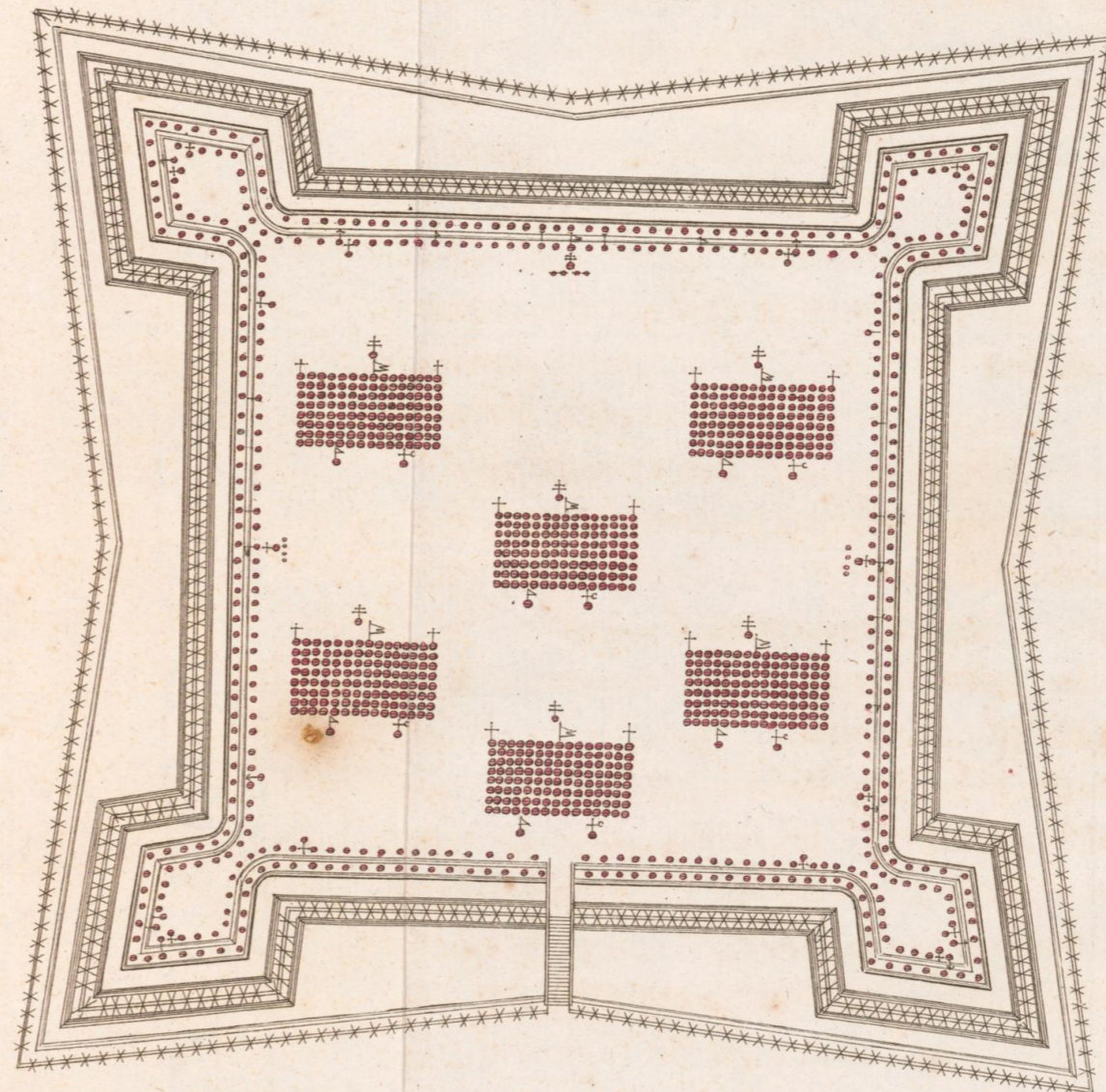
LIV. II.

pas accoutumés
& les Suédois se
au Boristhène, où
rs. Voilà comme
litions, se rendre

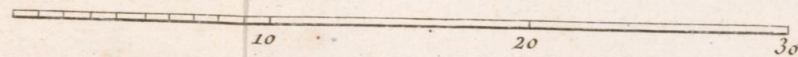
incré les Mosco-
ueris, & durant
quel succès ne peut
on brave & pleine
d'attaquer? Car,
ve dans cette dif-
ein l'avantage at-
parce que l'on fait
rades que l'on fait
mi attaque quel-

vent, & toujours
elles en attendent
font vigoureuuse-
& soutenues; &
nent pas pour leur
mpare quelquefois
ndre: & vous vous
maître du moment

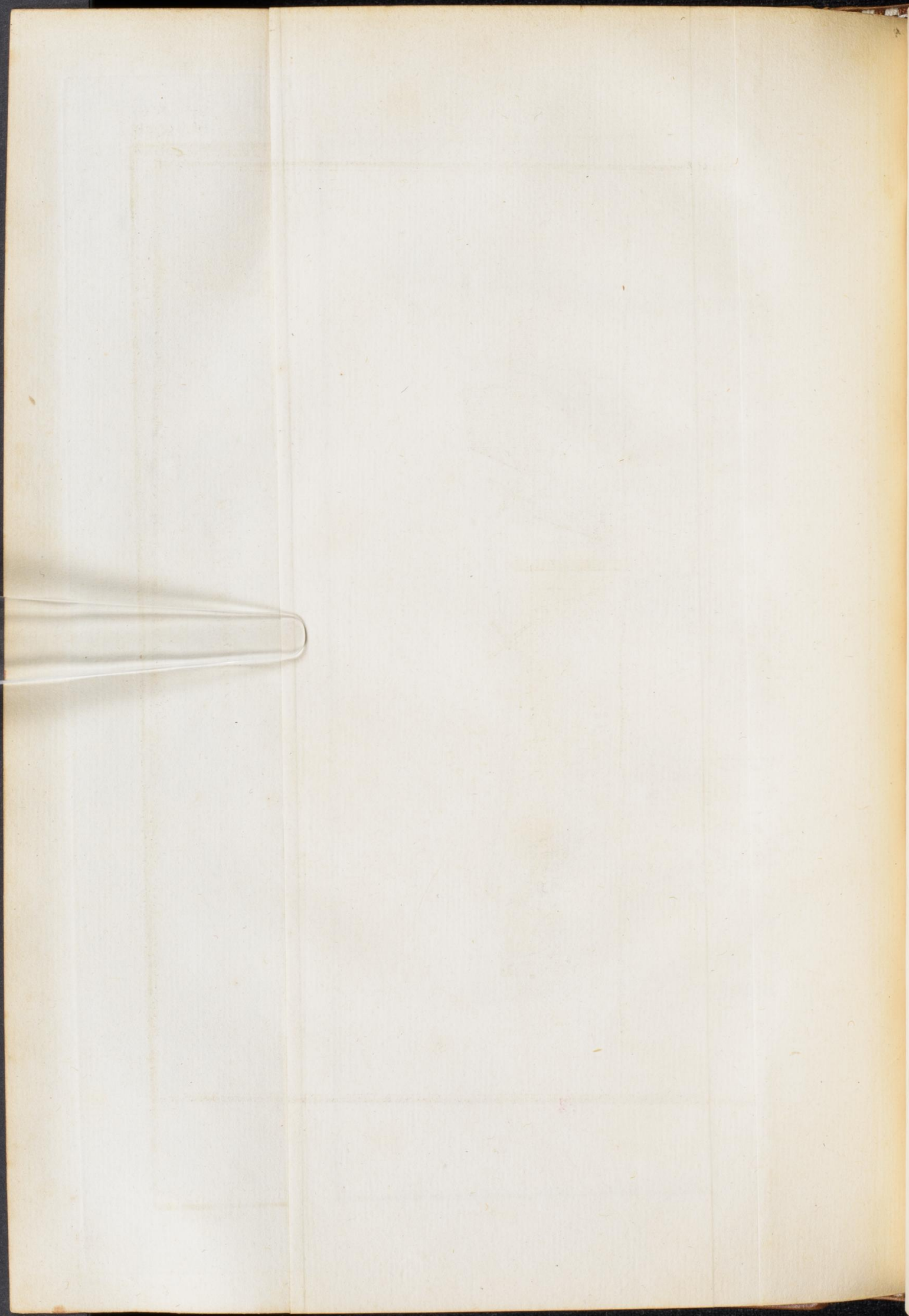
PLAN D'UNE REDOUTE.



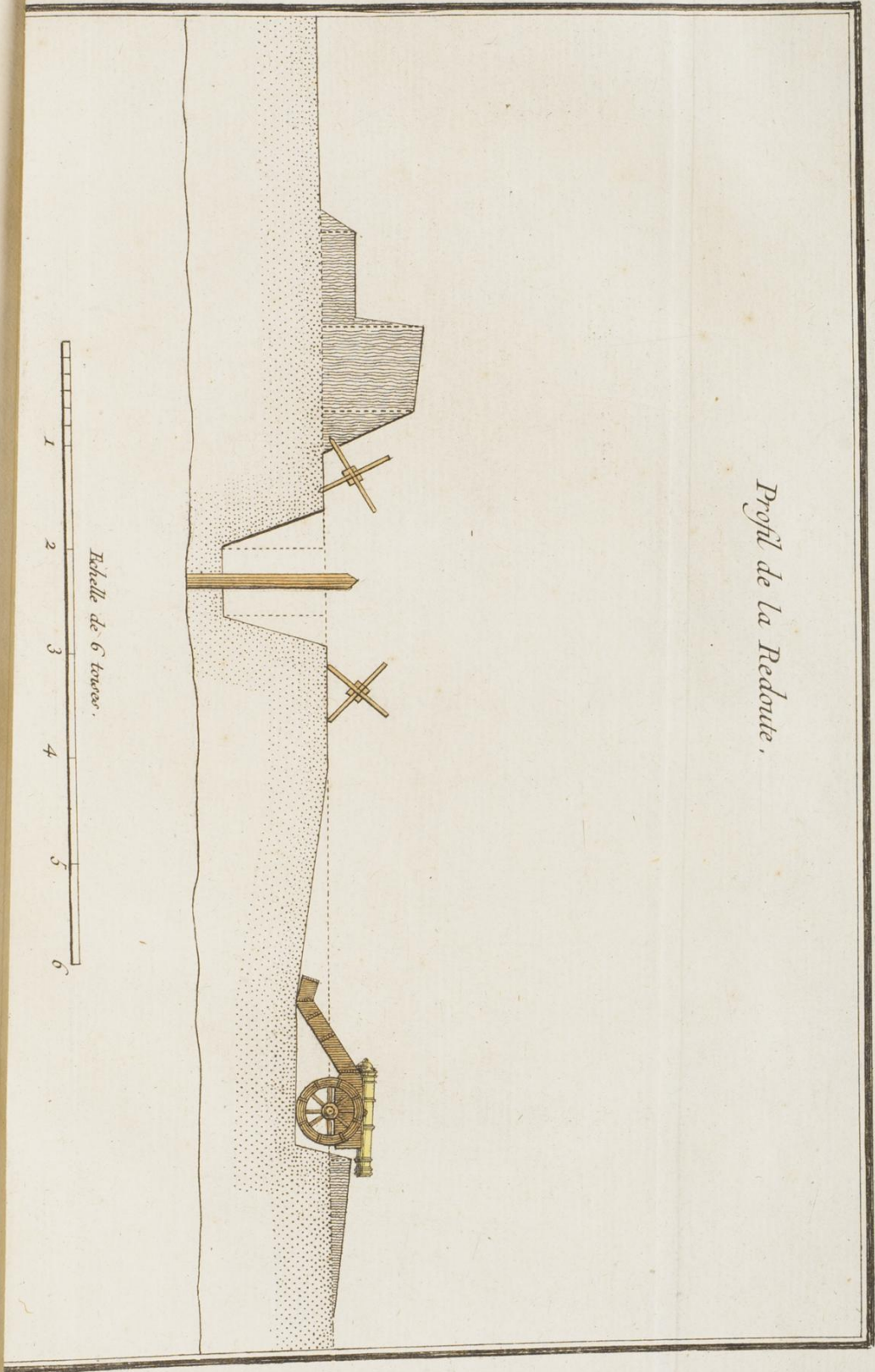
Echelle de 30 Toises.

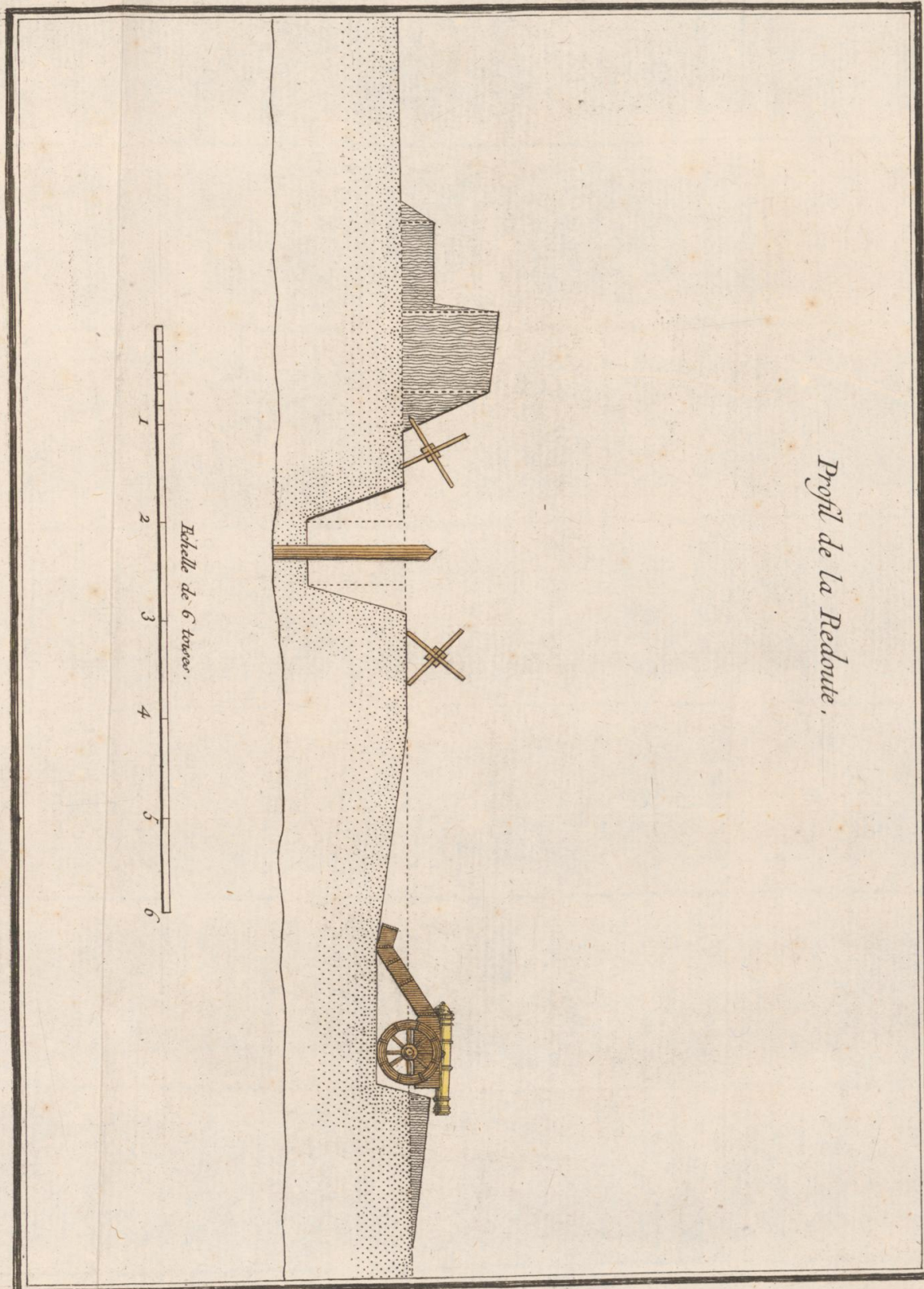


Patte droit.



Profil de la Redoute.





Profil de la Redoute.

C H

favorable qui
dire celui ou
tage, quand
avec assuran

Les Mosco
que cette dis
tranquilleme
tes sous leur
voit découra
tres, intimid
dace des Sué
parence de v
vaincu les Su
vites aient be

Ces redou
geuses, qu'on
& qu'elles so
tions, où un
une armée da
pêcher qu'on
che critique ;
pour partager
vrit une de v
terrein, lorsqu

* Planches XXV

favorable qui se trouve dans les batailles, je veux dire celui où l'ennemi se déconcerte. Quel avantage, quand on le peut attendre, ce moment, avec assurance!

Les Moscovites n'ont pas profité de tous ceux que cette disposition leur donnoit : car ils ont tranquillement laissé prendre trois de ces redoutes sous leur barbe, sans les secourir ; ce qui devoit décourager ceux qui défendoient les autres, intimider leurs troupes, & augmenter l'audace des Suédois. On peut donc dire, avec apparence de vérité, que cette disposition seule a vaincu les Suédois, sans que les troupes moscovites aient beaucoup contribué à la victoire.

Ces redoutes * sont d'autant plus avantageuses, qu'on les construit en peu de tems, & qu'elles sont propres à une infinité de situations, où une seule suffit pour arrêter toute une armée dans un terrain resserré ; pour empêcher qu'on ne vous trouble dans une marche critique ; pour appuyer une de vos aîles ; pour partager un terrain en deux ; pour couvrir une de vos aîles ; pour occuper un grand terrain, lorsqu'on n'a pas assez de troupes ; pour

* Planches XXV & XXVI.

appuyer une aîle contre un bois, un marais, une rivière, &c. Alors on peut établir une redoute dans la plaine sur cette aîle, & elle remplit le vuide que l'on ne sçauroit occuper, pour des communications; car il n'y a pas d'apparence que l'ennemi passe entre deux, si elles sont munies d'artillerie, quand elles seroient à deux mille pas l'une de l'autre. Le calcul qui suit fera voir la quantité d'ouvriers qu'il y faut employer, & le tems dans lequel on peut les construire.

Le fossé de cette redoute contient soixante-douze toises cubes. Un homme excave une toise de terre en dix heures; par conséquent soixante-douze hommes feront le fossé de la redoute en un jour. Si l'on en emploie deux cent quatrevingt-huit, on fera ce fossé en deux heures & demie. Il faut, outre cela, cent régaleurs pour battre les terres, placer les fascines:

Ensemble . . . 388 homm.

Il faut trois mille fascines d'une toise: un homme en fait six en deux heures & demie: il faut, pour cet ouvrage,

500

888 homm.

Il faut neuf m
me en fait vingt
res & demie; a
cet ouvrage, .

Outre cela,
chevaux de frise
long chacun. E
de bâtimens, d
scié & percé les
de frise en deux
qui fait, pour les

Pour faire les
cheval de frise,
ce qui fait, . .

Ainsi une par
en deux heures
cent soixante-hu
deux régimens,
leurs.

On peut met
les unes des aut
der, fraiser, &c

C H A P I T R E X I I. 133

Cy-contre, 888 homm.

Il faut neuf mille piquets; un homme en fait vingt-cinq dans deux heures & demie; ainsi il faut occuper à cet ouvrage, 360

Outre cela, il faut quatrevingt chevaux de frise, de deux toises de long chacun. En prenant des poutres de bâtimens, deux hommes auront scié & percé les trous pour un cheval de frise en deux heures & demie: ce qui fait, pour les quatrevingt, . . . 160

Pour faire les pointes de chaque cheval de frise, aussi deux hommes; ce qui fait, 160

Total, 1568 homm.

Ainsi une pareille redoute sera faite & parfaite en deux heures & demie de tems, avec quinze cent soixante-huit travailleurs: &, pour une de deux régimens, il faudra le double des travailleurs.

On peut mettre ces redoutes à cinq cent pas les unes des autres. On les peut flanquer, palisser, fraiser, &c. & l'on trouve par-tout de quoi.

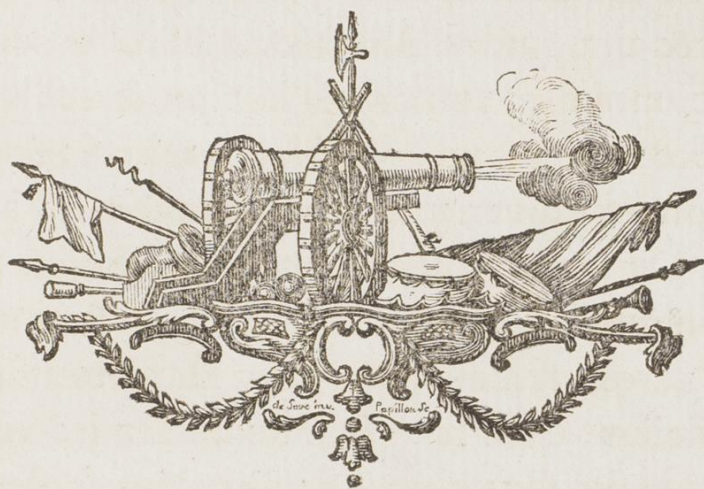
Ces redoutes ne s'emportent pas aisément l'épée à la main, comme on a pu le voir, & l'ouvrage n'en est pas grand. Car quatre bataillons vont faire une redoute imprenable, dans une nuit; la démolition d'un village fournira de reste pour en fraiser & palissader plusieurs. L'ennemi, en les attaquant, se met en désordre; & il n'oseroit passer entre deux, ni les laisser derrière lui: Il faut donc les emporter, & les emporter toutes; sans quoi, il ne tient rien. Cela n'est pas aisé lorsqu'elles sont soutenues par derrière. On envoie des troupes qui vous prennent en flanc pendant que vous attaquez. Cela inquiète: il faut donc que la ligne avance pour soutenir ses détachemens. Cela ne se fait point sans se rompre & se brouiller. Le canon & les amusettes fouettent toujours pendant ce tems-là. Enfin, quand l'on voit les choses dans cet état, on s'ébranle, ce qui achève de faire perdre contenance.

Je veux que je sois repoussé, l'ennemi n'oseroit me suivre, parceque ces redoutes ne sont pas prises, & qu'on n'oseroit les laisser derrière soi. Je me rallie, & reviens à la charge, & tant & tant, qu'il faut enfin qu'il se retire. Je me propose de me poster ainsi, lorsque la situation des

CHA
 deux m'invitera
 aller chercher
 côtoyerai si lon
 faites. Alors, je
 en sorte que l'aff
 moi, mais qu'ell



lieux m'invitera à le faire. Mais lorsque j'aurai à aller chercher l'ennemi, je le tournerai tant, & le côtoyerai si longtems, qu'il fera bien quelques fautes. Alors, je l'attaquerai, & tâcherai de faire en sorte que l'affaire ne puisse être décisive pour moi, mais qu'elle le soit pour lui.





CHAPITRE TREIZIEME.

DES ESPIONS, ET DES GUIDES.

ON ne sçauroit faire trop d'attention aux espions & aux guides. Montécuculli dit qu'ils servent comme les yeux dans la tête, & qu'ils sont aussi nécessaires à un général. Il a raison : l'on ne sçauroit employer trop d'argent pour les avoir bons. Ces gens doivent être choisis dans le pays où l'on fait la guerre ; il faut les prendre intelligens, adroits & sages ; en disperser par-tout, chez les officiers, chez les généraux, chez les vivandiers, & sur-tout chez les pourvoyeurs des vivres ; parceque, par les approvisionnement, les dépôts & les cuissons des pains, il est aisé de juger des desseins des ennemis.

Il faut que ces espions ne se connoissent point les uns les autres. Il en faut de plusieurs ordres ; les uns propres à se faufiler dans les compagnies ; d'autres courant l'armée pour acheter

ou

CHA
pour vendre
cun un de leur
pour en receve
au général qui
tail quelqu'un
faire rendre co
qu'il ne puisse



TOME II.

ou pour vendre : ceux-ci doivent connoître chacun un de leurs compagnons du premier ordre, pour en recevoir ce qu'ils doivent aller porter au général qui les paye. Il faut charger de ce détail quelqu'un qui soit fidèle & intelligent, s'en faire rendre compte tous les jours, & être sûr qu'il ne puisse être corrompu.





CHAPITRE QUATORZIEME.

DES INDICES.

IL y a des indices à la guerre qu'il est nécessaire d'étudier, & sur lesquels on peut juger avec une espèce de certitude. La connoissance que l'on a de l'ennemi & de ses usages y contribue beaucoup; il y en a de communs à toutes les nations.

Par exemple, lorsque dans un siège vous voyez, vers le soir, à l'horison & sur les hauteurs, des gens attroupés & désœuvrés qui regardent vers la ville, vous devez être sûr qu'il y aura une attaque considérable; parceque, dans les différens corps, il s'est fait des détachemens; ce qui fait que toute l'armée sçait qu'il y aura une attaque, & que les désœuvrés choisissent les endroits éminens, vers la fin du jour, pour pouvoir regarder à leur aise.

Lorsque l'on entend tirer beaucoup dans le camp des ennemis, & que l'on est campé dans

CHA
 le voisinage, on
 demain une an
 toient & déchar
 est en présence
 les soldats chang
 que l'on va être
 toutes leurs chen
 ne les point pe
 lieues, par la p
 mouvement dan
 tive jamais sans
 des fourageurs n
 colonnes, mais il
 On juge aussi,
 fait soleil, de qu
 Si les rayons son
 vient à vous; s'il
 il se retire; s'ils v
 marche vers la ga
 de la gauche à l
 droite. S'il y a bea
 camp, & que l'en
 ge, & que cette p
 voie les vivandiers
 devez vous assurer

le voisinage, on doit s'attendre à avoir le lendemain une affaire, parceque les soldats nettoient & déchargent leurs armes. Lorsque l'on est en présence sous les armes, & que l'on voit les soldats changer de chemises, il est certain que l'on va être attaqué, parcequ'ils mettent toutes leurs chemises les unes sur les autres pour ne les point perdre. On peut juger à plusieurs lieues, par la poussière, s'il se fait un grand mouvement dans l'armée ennemie; ce qui n'arrive jamais sans quelques raisons : la poussière des fourageurs n'est pas la même que celle des colonnes, mais il faut sçavoir s'y connoître.

On juge aussi, à la lueur des armes, quand il fait soleil, de quel côté se fait le mouvement. Si les rayons sont perpendiculaires, l'ennemi vient à vous; s'ils sont variés & peu fréquens, il se retire; s'ils vont de la droite à la gauche, il marche vers sa gauche; s'ils sont, au contraire, de la gauche à la droite, il marche vers sa droite. S'il y a beaucoup de poussière dans son camp, & que l'ennemi n'ait pas fait de fourage, & que cette poussière soit générale, il renvoie ses vivandiers & ses équipages; & vous devez vous assurer qu'il marchera bientôt : cela

Sij

vous donne le tems de faire votre disposition & de l'attaquer dans sa marche, parceque vous devez sçavoir s'il peut venir à vous, si c'est son intention, & de quel côté il doit marcher : vous en jugez par sa position, ses approvisionnemens, ses dépôts, par le terrain, & enfin par toute sa contenance.

Quelquefois il a ses fours sur sa droite ou sur sa gauche. Si vous pouvez sçavoir le tems & la quantité de sa cuisson, & qu'une petite rivière vous couvre, vous pouvez faire un mouvement de côté avec toute votre armée. S'il vous imite, comme quelquefois le cas le requiert & l'y oblige, vous revenez brusquement sur vos pas, & vous envoyez dix à douze mille hommes attaquer ces fours : vous les soutenez par toute votre armée qui arrive à mesure ; & l'expédition doit être faite avant qu'il ait pu y remédier, parceque vous avez toujours quelques heures sur lui, avant qu'il soit averti de votre mouvement : outre qu'il se passe encore un tems de l'avertissement à la certitude qu'il voudra toujours avoir, avant que de s'ébranler, de manière qu'il recevra la nouvelle de l'attaque de son dépôt, avant qu'il ait ordonné son mouvement.

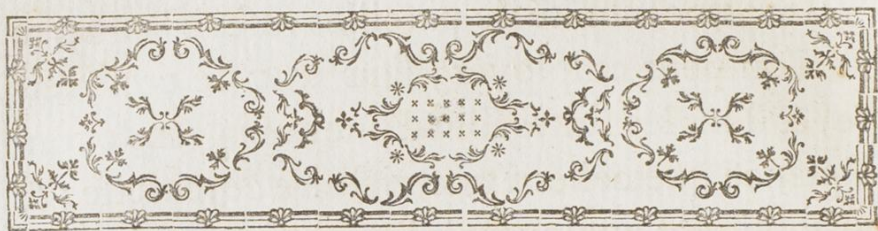
Il y a une infinité
que l'on peut en
tre, & dont les fu
séquence que cel
qui obligent que
attaquer à son dé
à se retirer honte
forces : & vous n



CHAPITRE XIV. 141

Il y a une infinité de pareilles ruses à la guerre que l'on peut employer, sans trop se commettre, & dont les suites sont d'une aussi grande conséquence que celles d'une victoire complète; & qui obligent quelquefois l'ennemi à venir vous attaquer à son désavantage, & par désespoir, ou à se retirer honteusement, quoique supérieur en forces: & vous n'avez que peu ou point risqué.





CHAPITRE QUINZIEME.

DU GÉNÉRAL D'ARMÉE.

JE me forme une idée du général d'armée qui n'est point chimérique : j'ai vu de tels hommes. La première de toutes les qualités est la VALEUR, sans laquelle je fais peu de cas des autres, parcequ'elles deviennent inutiles. La seconde est l'ESPRIT ; il doit être courageux & fertile en expédiens. La troisième est la SANTÉ.

Un général doit être doux, & n'avoir aucune espèce d'humeur ; ne sçavoir ce que c'est que la haine ; punir sans miséricorde, & sur-tout ceux qui lui sont les plus chers, mais jamais ne se fâcher ; être toujours affligé de se voir dans la nécessité de suivre à la rigueur les règles militaires, & avoir toujours devant les yeux l'exemple de Manlius ; s'ôter de l'idée que c'est lui qui punit, & se persuader à soi-même & aux autres qu'il

CHA
 ne fait qu'admini
 ces qualités, il se
 & se fera sans do
 Les parties du
 sçavoir faire sub
 ger ; celui de se p
 être obligé à co
 de choisir les po
 ne infinité de m
 moment favorab
 tailles, & qui dé
 choses sont imm
 lieux & les hazar
 Pour les voir,
 ne soit occupé de
 men des lieux & c
 les troupes doit è
 aigle. Cela fait,
 & simple ; comme
 attaquera, & la se
 attaquera, ou tel
 Il faut que les
 soient gens bien
 curer cet ordre,
 vient, chacun à

ne fait qu'administrer les loix militaires. Avec ces qualités, il se fait aimer ; il se fera craindre , & se fera sans doute obéir.

Les parties du général sont infinies : l'art de sçavoir faire subsister une armée, de la ménager ; celui de se placer de façon qu'il ne puisse être obligé à combattre que lorsqu'il le veut ; de choisir ses postes ; de ranger ses troupes d'une infinité de manières ; de sçavoir profiter du moment favorable qui se trouve dans les batailles, & qui décide de leurs succès. Toutes ces choses sont immenses, & aussi variées que les lieux & les hazards qui les produisent.

Pour les voir, il faut qu'un général d'armée ne soit occupé de rien un jour d'affaire. L'examen des lieux & celui de son arrangement pour les troupes doit être prompt, comme le vol d'un aigle. Cela fait, sa disposition doit être courte & simple ; comme qui diroit, La première ligne attaquera, & la seconde soutiendra ; ou tel corps attaquera, ou tel soutiendra.

Il faut que les généraux qui sont sous lui soient gens bien bornés, s'ils ne sçavent pas exécuter cet ordre, & faire la manœuvre qui convient, chacun à sa division. Ainsi le général ne

doit pas s'en occuper, ni s'en embarrasser : car s'il veut faire le sergent de bataille, & être partout, il fera précisément comme la mouche de la fable, qui croyoit faire marcher un coche.

Je veux donc qu'un jour d'affaire, le général d'armée ne fasse rien. Il en verra mieux, se conservera le jugement plus sain, & sera plus en état de profiter des situations où se trouve l'ennemi pendant la durée du combat; & quand il verra sa belle, il doit baisser la main, se porter à toutes jambes dans l'endroit défectueux, prendre les premières troupes qu'il trouve à portée, les faire avancer rapidement, & payer de sa personne : c'est ce qui gagne les batailles & les décide. Je ne dis point où, ni comment cela se doit faire, parceque la variété des lieux & celle des positions que le combat produit doivent le démontrer : le tout est de le voir, & de sçavoir en profiter.

Monsieur le prince Eugène possédoit dans le grand cette partie, qui est la plus sublime du métier, & qui prouve le plus un grand génie. Je me suis fait une application d'étudier ce grand homme; &, sur ce point, j'ose croire que je l'ai pénétré.

Bien

C H
 Bien des gé
 jour d'affaire
 bien droites,
 leurs distances
 les aides-de-ca
 voyer par-tout
 enfin ils veulent
 ne font rien. J
 qui la tête tou
 qui ne sçavent
 leur vie, c'est
 thodiquement
 vient cela ? C'
 cupent des gr
 passent leur vi
 croient que l'ar
 te partie. Qua
 ment des armée
 de sçavoir faire
 sçavent.
 L'une de ces
 dire la disciplin
 l'autre est subli
 fir, pour celle-
 l'administrer.

TOME II.

Bien des généraux en chef ne sont occupés un jour d'affaire que de faire marcher les troupes bien droites, de voir si elles conservent bien leurs distances, de répondre aux questions que les aides-de-camp leur viennent faire, d'en envoyer par-tout, de courir eux-mêmes sans cesse; enfin ils veulent faire tout, moyennant quoi ils ne font rien. Je les regarde comme des gens à qui la tête tourne, & qui ne voient plus rien, qui ne sçavent faire que ce qu'ils ont fait toute leur vie, c'est-à-dire, mener des troupes méthodiquement sous les ordres d'un chef. D'où vient cela? C'est que très-peu de gens s'occupent des grandes parties de la guerre. Ils passent leur vie à manœuvrer des troupes, & croient que l'art militaire consiste seul dans cette partie. Quand ils viennent au commandement des armées, ils y sont tout neufs; & faute de sçavoir faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils sçavent.

L'une de ces parties est méthodique, je veux dire la discipline & la manière de combattre, & l'autre est sublime: aussi ne faut-il point choisir, pour celle-ci, des hommes ordinaires pour l'administrer.

Si un homme n'est pas né avec les talens de la guerre, il ne fera jamais qu'un général médiocre. Il en est de même de tous les talens : il faut être né avec celui de la peinture pour être un excellent peintre, avec celui de la musique pour en composer de bonne, avec celui de la poésie pour faire de beaux vers, &c. Toutes les choses qui visent au sublime sont de même ; c'est pourquoi l'on voit si rarement des gens qui excellent dans une science : il se passe des siècles sans en produire. L'application rectifie les idées, mais elle ne donne jamais l'ame ; c'est l'ouvrage de la nature.

J'ai vu de fort bons colonels devenir de très-mauvais généraux. J'en ai connu d'autres qui étoient grands preneurs de villes, excellens pour manœuvrer dans une armée ; qui, à les ôter de là, n'étoient pas capables de mener mille chevaux à la guerre, à qui la tête tournoit totalement, & qui ne sçavoient prendre aucun parti.

Si un pareil homme vient à commander une armée, il cherchera à se sauver par les dispositions, parcequ'il n'a point d'autres ressources. Pour les faire mieux comprendre, il em-

C
 brouillera la t
 critures. La
 tout à la gu
 tion, & mett
 ble, & infail
 On doit, u
 nière de con
 sçavoir ainfi
 Ce sont des
 faut garder l
 lorsque l'on
 ment ; Que, s
 nière ligne,
 ne faut point
 des troupes,
 ne doit point
 comme la plu
 Mais de qu
 ver la conten
 qu'il fait, ou
 lui donner de
 lui faire faire
 concerter ; pr
 ter le coup d
 tout cela, i

brouillera la tête à toute son armée, à force d'écritures. La moindre circonstance changeant tout à la guerre, il voudra changer sa disposition, & mettra tout dans une confusion horrible, & infailliblement il se fera battre.

On doit, une fois pour toutes, établir une manière de combattre, que les troupes doivent sçavoir ainsi que les généraux qui les mènent. Ce sont des règles générales, comme ; Qu'il faut garder ses distances dans la marche ; Que, lorsque l'on charge, il le faut faire vigoureusement ; Que, s'il se fait des trouées dans la première ligne, c'est à la seconde à les boucher. Il ne faut point d'écritures pour cela, c'est l'A-B-C des troupes, & rien n'est si aisé ; & le général ne doit point y donner toute son attention, comme la plupart le font.

Mais de quoi il doit s'occuper, c'est d'observer la contenance de l'ennemi, les mouvemens qu'il fait, où il porte ses troupes ; chercher à lui donner de la jalousie dans un endroit, pour lui faire faire quelque fausse démarche ; le déconcerter ; profiter des momens, & sçavoir porter le coup de la mort où il faut. Mais, pour tout cela, il faut se conserver le jugement

libre, & n'être point occupé des petites choses.

Je ne suis cependant point pour les batailles, sur-tout au commencement d'une guerre : & je suis persuadé qu'un habile général peut la faire toute sa vie, sans s'y voir obligé. Rien ne réduit tant l'ennemi à l'absurde, que cette méthode ; rien n'avance plus les affaires. Il faut donner de fréquens combats, & fondre, pour ainsi dire, l'ennemi : après quoi, il est obligé de se cacher.

Je ne prétends point dire, pour cela, que lorsque l'on trouve l'occasion d'écraser l'ennemi, qu'on ne l'attaque ; & que l'on ne profite des fausses démarches qu'il peut faire : mais je veux dire que l'on peut faire la guerre, sans rien donner au hasard ; & c'est là le plus haut point de la perfection & de l'habileté d'un général. Mais, quand on fait tant que de donner une bataille, il faut sçavoir profiter de la victoire, & sur-tout ne point se contenter d'avoir gagné un champ de bataille, comme c'est la louable coutume.

On suit religieusement les paroles d'un proverbe, qui dit *qu'il faut faire un pont d'or à*

CH
l'ennemi. Ce
fait le pou
trance ; & tou
belle, se conv
est inquiétée.
vont détruire
fuit. Rien n'inf
tant de domm
bien des efforts
outré que l'on
bonne fois. Ma
cient pas de fin
 Si je voulois c
 mon opinion,
 n'en dirai qu'un
 A la bataille
 de France se re
 plateau assez é
 profonds ravins
 voit au petit p
 l'armée de Fran
 ment sur vingt
 ce que le terreir
 glois s'approcha
 * Cette bataille fut

son ennemi. Cela est faux : au contraire , il faut le pousser & le poursuivre à toute outrance ; & toute cette retraite , qui paroît si belle , se convertira bientôt en déroute , si elle est inquiétée. Dix mille hommes , détachés , vont détruire une armée de cent mille qui fuit. Rien n'inspire tant de terreur & ne cause tant de dommage , car tout y périt ; & il faut bien des efforts pour remettre tout cela en état ; outre que l'on est défait de l'ennemi pour une bonne fois. Mais bien des généraux ne se soucient pas de finir la guerre si-tôt.

Si je voulois citer des exemples pour appuyer mon opinion , j'en trouverois une infinité ; je n'en dirai qu'un.

A la bataille de Ramilli * , comme l'armée de France se retiroit en très-bon ordre sur un plateau assez étroit , bordé de deux côtés de profonds ravins , la cavalerie des alliés la suivoit au petit pas , comme à un exercice ; & l'armée de France se retiroit aussi fort doucement sur vingt lignes , & plus peut-être , parce que le terrain étoit étroit. Un escadron anglois s'approcha de deux bataillons françois , & se

* Cette bataille fut donnée le 23 mai 1706 , jour de la Pentecôte.

mit à tirailler. Ces deux bataillons croyant qu'ils alloient être attaqués, firent volte face, & firent une décharge sur cet escadron. Qu'arriva-t-il ? Toutes les troupes de France lâchèrent pied au bruit de cette décharge ; la cavalerie s'enfuit à toutes jambes ; & toute l'infanterie se précipita dans les deux ravins dans une confusion horrible : de façon que, dans un moment, le terrain fut libre, & l'on ne vit plus personne.

Que l'on me vienne, après cela, vanter le bon ordre des retraites, & la prudence de ceux qui font un *pont d'or* à l'ennemi, après qu'ils l'ont défait en bataille : je dirai qu'ils servent mal leur maître.

Ce n'est pas à dire qu'il faille s'abandonner avec toutes les troupes pour suivre l'ennemi. Il faut prendre un corps, & lui ordonner de pousser tant que le jour durera, le suivre à petit pas & en bon ordre : quand l'ennemi fuit une fois, on le chasseroit avec des vessies. Mais si celui que vous envoyez se met à escadronner, & à marcher avec des précautions, c'est-à-dire, qu'il fasse la manœuvre que doit faire l'armée qui le suit, ce n'est pas la peine de l'envoyer après. Il faut qu'il attaque, pousse & poursuive sans cesse.

C H
Toutes les man
a que les sages

J'ai composé
tois malade :
de la fièvre que
la régularité &
légance du styl
dissiper mes en

Fait ar

FIN DE

Toutes les manœuvres sont bonnes alors : il n'y a que les sages qui ne valent rien.

J'ai composé cet ouvrage en treize nuits. J'étois malade : ainsi il pourroit bien se ressentir de la fièvre que j'avois. Cela doit m'excuser sur la régularité & l'arrangement, ainsi que sur l'élégance du style. J'ai écrit militairement, & pour dissiper mes ennuis.

Fait au mois de décembre 1732.

F I N D E M E S R Ê V E R I E S .

RÉF.

LA P

DE LES

TOME II.

RÉFLEXIONS

SUR

LA PROPAGATION
DE L'ESPECE HUMAINE.

TOME II.

V

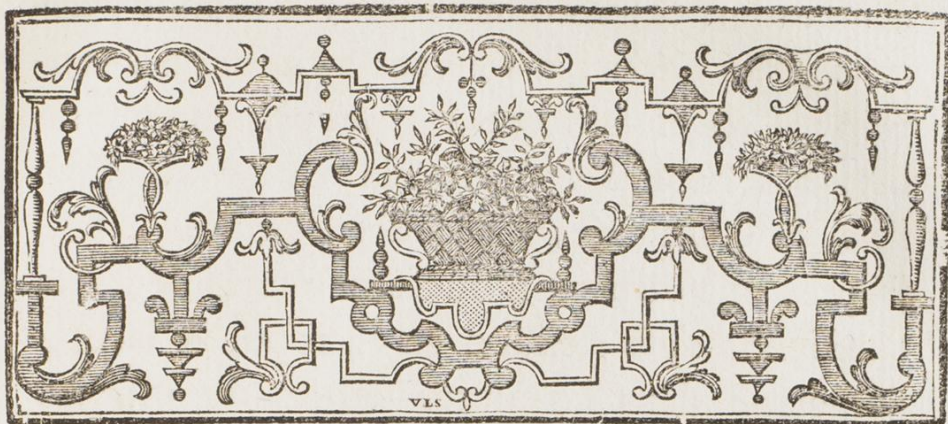


RÉF

LA P

DE LES

APRÈS avoir
avec méthode
vais tâcher de
quels on pourro
liter la propag
Il n'y a fort
lorfque l'on n'
les plus élevée



RÉFLEXIONS

SUR

LA PROPAGATION

DE L'ESPECE HUMAINE.

APRÈS avoir traité d'un ART qui nous instruit avec méthode à détruire le genre humain, je vais tâcher de faire connoître les moyens auxquels on pourroit avoir recours, pour en faciliter la propagation.

Il n'y a forte de chose dont on ne s'avise, lorsque l'on n'a rien à faire : l'on réfléchit sur les plus élevées, ainsi que sur les moindres. La

Vij

diminution extraordinaire dans le monde, depuis Jules-César, a souvent attiré mon attention; il est certain que les peuples innombrables qui habitoient l'Asie, la Grèce, la Scythie, la Germanie, les Gaules, l'Italie & l'Afrique, ont disparu à mesure que la religion chrétienne s'est étendue en Europe, & la mahométane dans les autres parties du monde. Cette diminution va toujours en augmentant. Il y a environ soixante ans que monsieur de Vauban fit le dénombrement des habitans qui étoient en France: il s'en trouva vingt millions: il s'en faut bien que ce nombre y soit à présent.

Je suis persuadé que l'on fera un jour obligé de faire quelque changement dans la religion à cet égard: car, si l'on considère combien les usages qui y sont établis sont contraires à la propagation, l'on ne sera point étonné de cette diminution. Le mariage y est opposé, ainsi que l'éducation. Les plus belles années se passent dans l'attente d'un mari; la nature cependant ne perd point ses droits, & la jeunesse fait des choses qui détruisent les parties de la génération. La co-

DE L'
 quetterie, la
 & la répu
 contribue pa
 pèce.

Il faut ajo
 ne fait point
 en ferait avec
 dégoûts s'en
 font que lan
 me, en géné
 nature.

Selon la fa
 mandement q
 & multipliez
 fait le moins

Si l'on refut
 la faculté d'en
 mes qui se livr
 y en a-t-il dis
 bien donc de t
 peu propres à
 quels l'auteur
 l'on examine
 campagne, si
 non-mariées

quetterie , la débauche , les accompagnent ; & la réputation de passer pour vierges ne contribue pas peu à la diminution de l'espèce.

Il faut ajouter à cela , que telle femme qui ne fait point d'enfant avec le mari qu'elle a , en feroit avec un autre , parceque souvent les dégoûts s'en mêlent ; le mari & la femme ne font que languir ensemble ; & tout le systême , en général , est contraire aux loix de la nature.

Selon la sainte écriture , le premier commandement que dieu fit à l'homme est , *croissez & multipliez* : de tous , c'est celui auquel on fait le moins attention.

Si l'on refuse à la nature ce qu'elle demande , la faculté d'engendrer se perd ; & de cent femmes qui se livrent au manège des filles , à peine y en a-t-il dix capables de génération. Combien donc de femmes inutiles dans un état , & peu propres à remplir les devoirs pour lesquels l'auteur de la nature les a créées ! Que l'on examine par-tout , dans les villes & à la campagne , si l'on ne trouvera pas dix filles non-mariées , qui sont en état d'avoir des

enfans , contre une qui le fera.

Un législateur qui formeroit un systême sur la propagation , en faisant des loix sages, détruiroit la débauche ; parcequ'elle n'est point dans la nature , & qu'elle ne tire son origine que des loix qui y sont opposées : ce législateur formeroit les fondemens d'une monarchie redoutable à toute la terre. Pour cela , il faudroit établir par l'éducation , Que la stérilité vient de la débauche ; & y attacher de la honte dès l'âge de quinze ans : Que , plus une femme auroit d'enfans , plus sa situation seroit heureuse ; ce qui pourroit se faire , en ordonnant que le dixième jour , soit du revenu des enfans , ou de l'ouvrage de leurs mains , seroit consacré à la mère : alors cette mère emploieroit toute son industrie à les élever , pour se faire , par leur nombre , un avenir heureux. Il faudroit aussi faire une ordonnance , par laquelle chaque mère , qui auroit une fois présenté au magistrat dix enfans vivans , auroit cent écus de pension ; celle qui en auroit présenté quinze , cinq cent ; & celle qui en présenteroit vingt , mille. Cette perspective , pour des gens du commun , feroit qu'ils emploieroit

DE L'
toute leur in
feroient, des
les mères ne
filles.

On pourr
pères craindre
fans. Mais j
peu tant qu'i
remarque qu
a d'enfans, &
que, dès l'âge
quelque chose

Mais, pour
peupler, il fa
cun mariage,
cinq années ;
ler sans dispe
pendant ce te
époux, qui a
jusqu'à trois fo
sans, feroient
semble le reste
giens du mon
de ce systême
que pour la p

toute leur industrie à les bien élever, & s'en feroient, dès leur jeunesse, un point capital; les mères ne prêcheroient autre chose à leurs filles.

On pourroit peut-être m'objecter que les pères craindroient de se charger de trop d'enfans. Mais je répons à cela qu'ils coûtent peu tant qu'ils sont petits: & l'on a toujours remarqué que, plus un artisan ou un payfan a d'enfans, & mieux vont ses affaires, parceque, dès l'âge de six à sept ans, il les emploie à quelque chose.

Mais, pour parvenir plus efficacement à bien peupler, il faudroit établir, par les loix, qu'aucun mariage, à l'avenir, ne se feroit que pour cinq années; & qu'il ne pourroit se renouveler sans dispense, s'il n'étoit né aucun enfant pendant ce tems: mais aussi que les mêmes époux, qui auroient renouvelé leur mariage jusqu'à trois fois, & qui auroient eu des enfans, seroient inséparables, & vivroient ensemble le reste de leur vie. Tous les théologiens du monde ne sçauroient prouver l'impiété de ce systême, parceque le mariage n'est établi que pour la population.

Si la religion chrétienne est contraire à la propagation, en rendant les mariages indissolubles, & en ne permettant qu'une seule femme, la mahométane ne l'est pas moins, en accordant la pluralité; car, dans ce grand nombre de femmes enfermées, une seule ordinairement s'empare du cœur de son maître; & les autres, qui deviennent ses servantes, restent inutiles. Tous les hommes exercent un pouvoir tyrannique sur ce sexe charmant, parceque ce sont eux qui ont fait les loix, & que ces loix leur sont commodes. Les Turcs les renferment, & nous les tyrannisons par les préjugés. Voilà d'où vient la fausseté dans les femmes, parcequ'elles sont continuellement contraintes de déguiser ce qu'elles pensent, tout leur système n'étant point dans la nature. Si chaque femme étoit en droit de se choisir un mari selon son inclination, & pour un tems limité, on ne leur verroit point faire de choses contraires à la nature, ni de celles où elles courent risque de la vie: le tems des amours viendroit, & ce tems seroit tout employé à l'amour. On ne verroit point de débauche, parceque les hommes,

DE L'
mes, ni les fem
pour satisfaire
sage; & cette
quitter, seroit
roit. On arrê
nuel du mal
terre, & qui
des hommes.
rité, il n'y a q
peuples où ce
premiers progr
connu.

Voyons, par
rence du plus
la propagation.
Lorsque les
fille chacune, q
une femme n'a
nération, qu'un
lors prendre six
années, ce qui fe

mes, ni les femmes, n'y auroient point recours pour satisfaire aux loix de la nature, qui est sage; & cette facilité de se marier & de se quitter, feroit que tout le monde se marieroit. On arrêteroît par-là les progrès continuels du mal contagieux qui infecte toute la terre, & qui altère de jour en jour l'espèce des hommes. Pour être certain de cette vérité, il n'y a qu'à considérer la différence des peuples où ce mal a commencé à faire ses premiers progrès, d'avec ceux où il est moins connu.

Voyons, par un calcul raisonné, la différence du plus ou du moins que cela feroit à la propagation.

Lorsque les femmes ne produisent qu'une fille chacune, que nous nommerons femmes, une femme n'aura produit, à la dixième génération, qu'une femme à l'état. Nous voulons prendre six générations, chacune de trente années, ce qui fera cent quatrevingt ans.

Si une femme en produit deux :

La première,	2
Les 2 secondes,	4
Les 4 troisièmes,	8
Les 8 quatrièmes,	16
Les 16 cinquièmes,	32
Les 32 sixièmes,	64 femmes en 180 ans.

Ainsi la différence fera de 1 à 64, si elles en font deux au lieu d'une.

Si elles en produisent trois en trente ans, qui est un nombre tout commun & tout ordinaire pour celles qui se mettent à en faire, & que parmi celles-là il s'en trouve qui le passent de beaucoup ; je suppose que toutes les femmes agissent de bonne foi, par principe de religion, par leur intérêt, ou selon les loix de la nature,

La première,	3
La troisième,	9
La neuvième,	27
La vingt-septième,	81
La quatrevingt-unième,	163
La cent soixante-troisième.	489 fem. en 180 ans.

En y ajoutant autant d'hommes, cela feroit 978.

Par conséquent,

Dix femmes,	9780
Cent,	97800
Mille,	978000
Cent mille,	97800000
Un million,	978000000

Ainsi un million de femmes, qui est à peu près la dixième partie de celles qu'il y a en France, auront produites, en cent quatrevingt ans, neuf cent soixante-dix-huit millions d'ames, lorsqu'elles auront fait chacune six enfans. Ce nombre est énorme. Lors même qu'on en retrancheroit les trois quarts, il seroit prodigieux.

FIN DES RÉFLEXIONS SUR LA PROPAGATION
DE L'ESPÈCE HUMAINE.

INSTITUTIONS

DE LA

ROYAUME

DE FRANCE

PAR

M. DE

LA

ROYAUME

DE FRANCE

PAR

M. DE

LA

ROYAUME

DE FRANCE

PAR

M. DE

LA

ROYAUME

DE FRANCE

PAR

M. DE

LA

DIFFERENTES

DIFFÉ

R

A L'HI

LE MARÉ

TOME II.

DIFFÉRENTES PIÈCES
RELATIVES
A L'HISTOIRE ABRÉGÉE
DE MONSIEUR
LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE.

TOME II.

Y

DIFFÉRENTES PIÈCES
RELATIVE
A L'HISTOIRE NARRÉE
DE MONSIEUR
LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE

Y TOME II.



DIFFÉ
R
A L'H

LE MARÉ

D

DE L'ÉLE

en qualité

Le comte de Saxe

Sçavoir f

dence ayant

la sérénissime

raîne des du

étant prête à



DIFFÉRENTES PIÈCES
RELATIVES
A L'HISTOIRE ABRÉGÉE
DE MONSIEUR
LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE.

D I P L Ô M E

DE L'ÉLECTION DU COMTE DE SAXE,
en qualité de duc de Curlande & de Sémigalle.

Le comte de Saxe fut élu le 28 juin 1726, & le diplôme fut expédié le
5 juillet suivant.

S Ç A V O I R faisons à un chacun, que la provi-
dence ayant dirigé les choses de manière que
la sérénissime maison de Gotlard-Ketler, souve-
raine des duchés de Curlande & de Sémigalle,
étant prête à s'éteindre dans la personne du fé-

féreniffime duc Ferdinand; la noblèffe & les états des fufdits duchés, pour éviter les malheurs attachés aux interrègnes, le bouleverfement de l'état, tous les troubles inteflins & extérieurs, & affurer le maintien des loix, ont jugé néceffaire & falutaire de fonger à une fucceffion éventuelle, qu'ils ont, par la grace de dieu, effectuée dans la perfonne du féreniffime prince Maurice comte de Saxe, par une délibération unanime de meffieurs les confeillers fuprêmes de la régence & de toute la noblèffe, par le moyen de la convocation & du réfultat d'une diète générale; dans laquelle ils ont unanimement, & par l'acte qui termine cette diète, constaté, affuré qu'eux, la noblèffe, & les états defdits duchés fe donnent au fufdit prince & feigneur, & le reconnoiffent, lui & fes descendans mâles, comme leur fouverain, en cas que fon alteffe féreniffime le duc Ferdinand vienne à mourir fans enfans mâles: promettant qu'ils ne fe détacheront, ni ne fe laifferont détacher de lui d'aucune manière; mais, au contraire, qu'ils réuniront toutes leurs forces & tout leur pouvoir, pour que cette élection éventuelle foit approuvée, ratifiée & confirmée par fa majef-

A L'HISTO
é le roi de
DIRECT
En cont
s'est fortem
présent acte
à feconder,
les befoins,
ver; à prof
fuiwant la c
tenir le pay
vilèges, im
ciennes cou
devant &
constatées;
firir enco
éteindre pri
de prendre
recevoir l'h
aux chartres
ont données
tater ce qui
un double
igné & fcel
niffime; & l
du pays, co

té le roi de Pologne , comme le **DOMINUS DIRECTUS**.

En considération de quoi, le sérénissime prince s'est fortement engagé, & s'oblige, en vertu du présent acte, ainsi que la justice le demande, à seconder, aider, & protéger le pays dans tous les besoins, nécessités, & cas qui peuvent arriver; à professer la pure religion évangélique suivant la confession d'Ausbourg, & à y maintenir le pays: comme aussi à conserver les privilèges, immunités, prérogatives, liberté, anciennes coutumes & contrats, ainsi que les ci-devant & dernières décisions commissoriales constatées; à ne les point enfreindre, & à souffrir encore moins qu'elles soient enfreintes; à éteindre principalement tous les griefs, avant de prendre en main le gouvernement & de recevoir l'hommage; & à se conformer en tout aux chartres que ses sérénissimes prédécesseurs ont données. En foi de quoi, & pour constater ce qui est contenu ci-devant, a été fait un double du présent acte, dont l'un a été signé & scellé, d'une part, par son altesse sérénissime; & l'autre, par la noblesse & les états du pays, conjointement avec messieurs les con-

seillers suprêmes de la régence. DONNÉ à Mittaw le cinq juillet, l'an de notre seigneur Jesus-Christ mil sept cent vingt-six.

Signé, *H. de Brinken*, grand maître du pays ; *J. C. de Saken*, maréchal des nonces, & nonce de Fravembourg ; *S. Kerf*, nonce de Talech ; *G. F. Klopmann*, nonce de Mittaw ; *W. H. Schroeders*, nonce de Bauske, Erkau, Neugutsch & Baldou ; *B. H. de Heucking*, nonce de Jabel ; *G. E. de Sakin*, nonce de Candau ; *H. J. Grotthus*, nonce de Goldingen ; *E. F. de Saken*, nonce de Dobleni ; *F. A. de Heucking*, nonce de Tutum ; *H. C. Kaiserling*, nonce de Tacum ; *C. J. E. Ronne*, nonce de Windau ; *H. de Saff*, nonce de Helburg ; *G. C. de Medem*, nonce de Greutzhuff ; *E. J. de Buttler*, nonce de Greutzhuff ; *J. H. Keyserling*, chancelier ; *E. P. de Brugen*, maréchal du pays ; *H. J. de Brinkin*, nonce de Fravembourg ; *N. W. Stempel*, nonce de Alschuveng ; *C. Wigand*, nonce de Talsch ; *J. E. Nolder*, nonce de Durbisch & de Grams ; *F. C. Nettelhoret*, nonce de Bausk, Erkau, Neugutsch & Baldou ; *F. de Ascherleben*, nonce de Jabel ; *P. C. de Heucking*, nonce de Candau ; *H. de*

A L'HISTOIRE
 Brinken, nonce
 hill, nonce
 Tutum ; E. C.
 J. Kaiserling
 Hoffen, nonce
 nonce de Hoze



A L'HISTOIRE DU MARÉCHAL DE SAXE. 171

Brinkin, nonce de Goldingen; G. H. de Leobell, nonce de Dobleni; J. M. Frunk, nonce de Tutum; E. C. de Bruggen, nonce de Auzie; J. Kaiserling, nonce de Drunaberg; O. C. de Hoffen, nonce de Sessanch; & E. C. de Medem, nonce de Hozenot & de Grobin.



L E T T R E

DU COMTE DE SAXE

*au primat de Pologne, pour lui faire part de son
élection.*

Du 30 juin 1726.

MONSEIGNEUR,

LA noblesse de Curlande assemblée m'a élu pour successeur au duc Ferdinand, le 28 de ce mois. A ce début, votre altesse me regardera, peut-être, comme le chef d'un peuple révolté; mais je la supplie de suspendre pour un instant sa décision, & d'entendre les raisons qui m'ont engagé à déférer à cette élection.

J'avoue, monseigneur, que persuadé, comme je le suis encore, de la justice des Curlandois, j'ai eu, pendant un tems, des vues pour cet établissement: mais sa majesté, à mon départ, m'ayant défendu d'y penser, je me rendis à Riga pour y solliciter des prétentions que j'ai sur des terres en Livonie, & voir s'il n'y avoit pas jour à traiter de mon mariage avec la duchesse
de

A L'HISTO
de Curlande
quer ni le r
Mittaw, j'ai
puis quinze
d'un successe
ga, j'ai scu
voyé une de
fidérables, p
faveur. Le d
rangs, se fai
de Ruffie. E
aux Curland
tentions, s'ils
Cassel, actua
& qui devoit
tout le parti
& je crois a
tés par les p
tion de leurs
logne de les
ment contrai
la république
mettre au no
lande n'a p
qu'elle a pe
TOME I

de Curlande : démarches qui ne pouvoient choquer ni le roi, ni la république. En passant à Mittaw, j'ai trouvé la noblesse convoquée depuis quinze jours, pour procéder à l'élection d'un successeur au duc Ferdinand. Etant à Riga, j'ai sçu que le prince Menzikoff avoit envoyé une de ses créatures, avec des sommes considérables, pour faire déclarer la diète en sa faveur. Le duc de Holstein s'est aussi mis sur les rangs, se faisant fort de la protection de la cour de Russie. Enfin le duc Ferdinand a fait offrir aux Curlandois de renoncer à toutes ses prétentions, s'ils vouloient élire un prince de Hesse-Cassel, actuellement au service du roi de Prusse, & qui devoit être soutenu par la Suède & par tout le parti protestant. J'ai craint, monseigneur, & je crois avec raison, que les Curlandois, flattés par les puissances voisines de la conservation de leurs privilèges, & menacés par la Pologne de les perdre, ne prissent un parti également contraire à la tranquillité & aux intérêts de la république. C'est ce qui m'a déterminé à me mettre au nombre des prétendans : & la Curlande n'a penché en ma faveur, que parcequ'elle a pensé qu'il n'y avoit point de sujet

qui dût être plus agréable au roi & à la république, ni causer moins d'ombrage à la Pologne & à ses voisins.

Voilà ce que j'aurai l'honneur de dire à votre altesse pour ma justification : elle verra celle des Curlandois, dans le mémoire ci-joint. Je vous supplie, monseigneur, d'y faire attention, & de vous mettre pour un moment en la place d'une nation menacée de se voir privée d'une liberté dont elle a joui si longtems, & qu'elle n'a point mérité de perdre. Je me flatte que votre altesse, convaincue de la justice de sa cause, lui accordera sa protection. Je vous la demande, monseigneur ; & puis vous assurer que, tant que la Curlande aura pour mes avis la déférence qu'elle témoigne, elle demeurera inviolablement attachée à la république. Elle n'a point eu jusqu'à présent d'autres sentimens : mais je ne voudrois pas garantir qu'elle les conservât, au cas qu'on la portât au désespoir. J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, MAURICE DE SAXE.

A Mittau.

L E T T R E

D U C O M T E D E S A X E

Au baron d'Osterman, conseiller privé de l'impératrice de Russie.

Du 15 juillet 1726.

MONSIEUR,

LE public parle si avantageusement de votre excellence, & je suis si persuadé qu'il ne se trompe point, que je m'adresse avec confiance à un ministre dont la prudence égale la capacité. Je supplie votre excellence de croire que ceci n'est point un compliment: la franchise avec laquelle je vais me livrer à elle doit l'en convaincre.

Les Curlandois, menacés de perdre leurs privilèges, ne s'attendoient pas que, dans les mesures qu'ils prenoient pour les conserver, les embarras leur vinssent du côté de la Russie. Le principe sur lequel ils ont fondé leur espérance est que l'intention du feu empereur & celle de l'impératrice régnante étoit, & doit être encore,

Zij

de maintenir le gouvernement de la Curlande sur le pied où il est actuellement : les assurances fréquentes que leurs majestés impériales leur ont données à ce sujet, ne leur laissoient pas lieu d'en douter.

J'ai agi en conséquence. Mes démarches n'ont point été cachées ; la cour de Russie ne les a point ignorées, & ne m'a témoigné en rien qu'elles lui fussent désagréables. Les Curlandois ne pouvoient plus différer. Il étoit question de prévenir les résolutions que l'on devoit prendre à Grodno, pour partager leur pays en palatinats. C'est ce qui a déterminé leur régence à convoquer si précipitamment une diète, où l'on pût convenir de ce qui seroit le plus efficace pour la conservation de la liberté.

On n'a point trouvé d'expédient plus sûr, que d'élire un successeur au duc Ferdinand. Il falloit que ce fût un sujet agréable au roi de Pologne, & qui ne pût donner de jalousie aux voisins. On a cru le rencontrer en moi, on m'a élu. L'élection a été unanime, & la diète consommée par un traité entre la noblesse & moi, qui nous lie de façon que nous ne pouvons nous séparer sans renoncer au point-d'honneur.

Les choses e
que le prince
satisfait de c

Sur le br
excellence d

voyé une pe

la saluer de

s'étoit passé,

la justice de

dois. Ayant

demeurée à

prince Menzi

les plus con

chesse de Cu

sollicité en f

fléchir. A fo

la régence,

seconde diète

tale en ma

régence de le

de le mettre à

mes, si la d

jours.

Je ne disc

droit; j'en la

Les choses en étoient là, quand on a publié que le prince Menzikoff venoit en Livonie, peu satisfait de ce qui avoit été réglé à Mitaw.

Sur le bruit qui s'étoit répandu que votre excellence devoit l'accompagner, j'avois envoyé une personne de confiance à Riga, pour la saluer de ma part, l'informer de tout ce qui s'étoit passé, & la conjurer de s'intéresser pour la justice de ma cause & de celle des Curlandois. Ayant appris que votre excellence étoit demeurée à saint Pétersbourg, j'ai écrit au prince Menzikoff, dans les termes que j'ai cru les plus convenables pour l'adoucir. La duchesse de Curlande, de son côté, l'a fortement sollicité en faveur du pays : mais rien n'a pu le fléchir. A son arrivée à Mittaw, il a assemblé la régence, & veut la forcer à assembler une seconde diète, qui casse mon élection, & l'installe en ma place. On menace les chefs de la régence de les envoyer en Sibérie ; & le pays, de le mettre à la discrétion de vingt mille hommes, si la diète n'est pas rassemblée dans dix jours.

Je ne discuterai point si ces menaces sont de droit ; j'en laisse juger votre excellence : mais

je dis que les Curlandois ne peuvent déférer aux volontés de sa majesté impériale, quelques dispositions qu'ils eussent à le faire. Relevans de la Pologne, oseroient-ils reconnoître d'autre protection, sans s'exposer à être juridiquement dépouillés de leurs privilèges? Cependant, s'ils résistent aux ordres qu'on vient de leur donner, ils s'exposent à une ruine entière; & s'ils obéissent, ils renoncent à leur traité, à leurs sermens, & encourent la juste indignation de la Pologne.

Voilà, monsieur, où sont réduits les Curlandois; & c'est sur une lettre de créance de sa majesté impériale, dont le prince Dolgoruki est porteur, que l'on en agit ainsi eux. Que diroit l'empire de Russie, si l'on traitoit de même les peuples qui sont sous sa protection? Je ne vous écris point comme à un ministre, mais comme à un homme dont j'aurois fort à cœur de gagner l'estime & l'amitié. Je me flatte que celle qui est entre vous & le prince Menzikoff, ne vous empêchera pas de réfléchir sur le sort qu'on prépare aux Curlandois, & qu'ils n'ont mérité par aucune démarche. Que votre excellence envisage aussi les suites qui peuvent en résulter. S'il

n'y avoit que moi d'intéressé à leur conservation, on pourroit les détruire sans faire attention aux conséquences; mais ils ont une protection plus puissante : & la situation présente de l'Europe est telle, que la moindre étincelle y peut causer un embrasement général. J'ai l'honneur d'être, avec toute la considération possible, de votre excellence, &c. *Signé*, MAURICE DE SAXE.

A Mittau.



L E T T R E

DU COMTE DE SAXE AU ROI DE POLOGNE,

*En réponse à celle que sa majesté lui avoit écrite,
pour lui ordonner de rapporter à la diète de
Pologne l'acte de son élection.*

Du 23 octobre 1726.

SIRE,

JE suis contraint, par une fatale nécessité, de défobéir aux ordres si souvent réitérés par votre majesté, & que son ministre, monsieur le comte de Witzdorff, me déclara encore en dernier lieu, de ne plus songer à la Curlande. Je ne puis que me jeter aux pieds de votre majesté par cette dernière instance, pour la supplier, avec toute la soumission possible, de suspendre, pour un moment, les considérations relatives au decret de la diète de Grodno, pour envisager mes engagements du côté de l'honneur & de la réputation qui me touchent en particulier.

Je dois tout à votre majesté; & ma vie est le
moindre

A L'HISTOIRE
moindre sacrifi
Mais, sire, des
bien plus étroit
faire aucune d
Je ne puis plus
ner un parti ho
quer à ma par
me, & des réfl
ne peut concev
J'occupe un
armées du roi t
trahison ne sou
ni déguisement
mériter encore
quand je vould
dérations essent
proche continu
me résoudre à
manifeste?
Je n'ai rien
dans mon cœur
ordres de votre
sire, ne peut re
dois répondre se
carter un instant
TOME II.

moindre sacrifice que je voudrois lui faire. Mais, sire, des sentimens d'honneur me lient bien plus étroitement à l'obligation de ne jamais faire aucune démarche indigne de votre sang. Je ne suis plus à moi : je ne puis plus abandonner un parti honorable, ni me dédire, & manquer à ma parole ; car cela entraîneroit un blâme, & des réflexions que tout honnête homme ne peut concevoir sans frémir.

J'occupe un emploi très-distingué dans les armées du roi très-chrétien, où la lâcheté & la trahison ne souffre ni modification, ni excuse, ni déguisement ; & je dois m'appliquer à y en mériter encore de plus éminens. Mais, sire, quand je voudrois passer sur toutes ces considérations essentielles, pourrois-je éviter le reproche continuel de ma propre conscience, & me résoudre à passer mes jours dans un mépris manifeste ?

Je n'ai rien de plus profondément gravé dans mon cœur qu'une entière résignation aux ordres de votre majesté. Mais la réputation, sire, ne peut reconnoître que soi-même : j'en dois répondre seul ; & si je suis capable de m'écarter un instant de ce principe, je ne mérite

plus vos bontés. Ce n'est ni par caprice, ni par légèreté que j'ai donné les mains à mon élection : j'ai été unanimement élu par cette illustre nation, par ce corps de noblesse qui s'est signalée depuis plusieurs siècles par son attachement à la Pologne; qui a plus d'une fois contribué à sa gloire & à ses avantages; qui ne cherche, ne demande & n'aspire à autre chose qu'à persister dans la fidélité de ses ancêtres; & qui ne s'en départira jamais, à moins que d'y être forcée.

On nous a condamnés à Grodno, sire : mais, nonobstant toute la cabale, il y a eu des avis justes qui vouloient qu'on nous écoutât : on ne l'a point fait ; c'est le fondement de la juste crainte des Curlandois, & la cause de la situation amère où je me trouve. On veut établir un tribunal de l'inquisition en Curlande, comme on a déjà fait en d'autres lieux. Je l'attendrai avec toutes les dispositions d'une ame ferme & inébranlable sur tout ce que la prudence prescrit en pareille conjoncture. Mais je ne pourrois, sire, qu'être inconsolable pour jamais, si ces dispositions me privoient des bontés & des graces de votre majesté.

A L'HISTOIRE

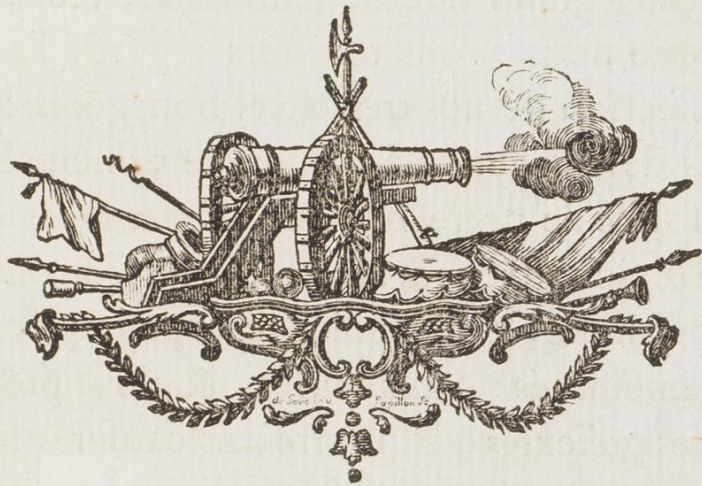
Daignez,
rités que j'
rendre plus
colère. Je f
majesté, &c

A MIRA



Daignez, sire, faire quelque attention aux vérités que j'ose vous exposer, & qui doivent me rendre plus digne de votre pitié que de votre colère. Je suis, avec un respect infini, de votre majesté, &c. *Signé*, MAURICE DE SAXE.

A Mittavv.



D I P L Ô M E
 D'AUGUSTE, ROI DE POLOGNE,
contre l'élection du comte de Saxe.

Du 26 octobre 1726.

AUGUSTE II, par la grace de dieu, roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, &c. D'autant que nous avons toujours regardé l'amitié & l'affection de nos très-chers bourgeois & habitans de ce royaume comme le principal & le plus solide de notre régence; & que nous avons tâché & tâchons encore d'étendre les frontières de la république, & d'y rejoindre les pays qui en ont été démembrés: A ces causes, & pour prévenir tous les prétextes qui pourroient causer quelque méfiance entre sa majesté & la liberté, en conséquence des *pacta conventa*; nous avons bien voulu promettre & engager notre parole royale, que nous ne permettrons à qui que ce soit de démembrer la province de Curlande du corps de la république, auquel elle a été jointe depuis tant de tems, & qui, en vertu des *pacta subjec-*

AL'HISTO
 mis, ou co
 rer sous le
 royaume &
 la mort du
 Dans cet
 à ceux qui
 clarons que
 ture à un n
 conjointem
 rons aussi a
 rectement
 nous envoye
 de se retire
 lande, sans
 aucun inter
 tion, ou tit
 Nous déc
 ledit comte
 tres qui ont
 semblée défe
 de cette répu
 diète, comm
 landois, qui
 & actes, ser
 relation.

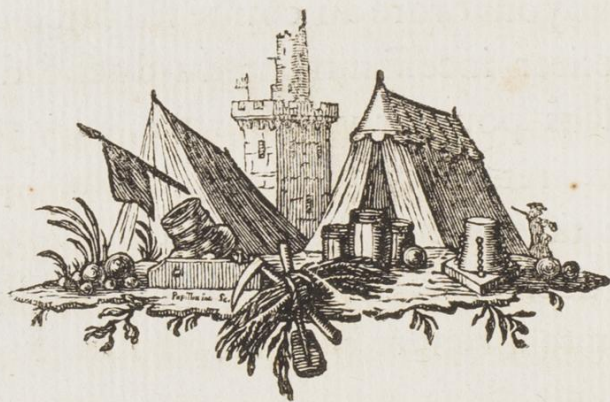
tionis, ou conventions de soumission, doit rentrer sous la dépendance du roi, & des états du royaume & du grand duché de Lithuanie, après la mort du duc Ferdinand sans enfans mâles.

Dans cette vue, & pour ôter toute espérance à ceux qui aspirent à cette succession, nous déclarons que nous n'accorderons jamais l'investiture à un nouveau duc, soit en particulier, ou conjointement avec les états. Nous ne donnerons aussi aucun secours à qui que ce soit, directement ou indirectement : au contraire, nous envoyons ordre au comte Maurice de Saxe de se retirer incessamment du duché de Courlande, sans pouvoir y retourner, ni y prendre aucun intérêt, sous quelque prétexte, prétention, ou titre que ce puisse être.

Nous déclarons, de plus, que nous obligerons ledit comte à rendre tous les instrumens & lettres qui ont été faits en sa faveur dans une assemblée défendue, pour les remettre aux états de cette république, actuellement assemblés en diète, comme étant de nulle valeur : & les Courlandois, qui ont été les auteurs de ces instrumens & actes, seront jugés devant nos tribunaux de relation.

Ordonnons & permettons que le présent diplôme signé par nous, & scellé du sceau de la couronne & du grand duché de Lithuanie, soit remis entre les mains du maréchal de la diète, & inséré non seulement dans les loix, mais aussi dans la matricule de chaque palatinat. *Signé,*
 FREDERIC AUGUSTE.

A Grodno.



AUTRE DIPLÔME

DU ROI DE POLOGNE,

pour incorporer le duché de Curlande à la Pologne.

Du 9 novembre 1726.

AUGUSTE II, par la grace de dieu, roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, &c. D'autant que l'expérience fait voir que les états qui sont réunis sous un chef, & qui n'ont qu'une seule forme de régence, rendent un corps plus heureux, plus puissant & plus facile à gouverner, que lorsqu'ils sont partagés ou désunis, &c. A ces causes, nous réunissons & incorporons au royaume de Pologne, & au grand duché de Lithuanie, le duché de Curlande & de Sémi-galle, dans le territoire de Pilten, & tout ce qui en dépend, de la même manière qu'ils ont été ci-devant réunis & incorporés aux autres états de la république. Nous les recevons comme citoyens de la couronne & du grand duché de Lithuanie, ainsi qu'ils ont été reçus ci-devant, avec les droits privilèges & libertés qui leur ont été accordés. Nous leur promettons de les

assister & défendre, avec les armées de la république, contre toute possession injuste, & contre toute invasion des ennemis.

En excluant, rejetant & abolissant à perpétuité toute substitution ou investiture d'un nouveau successeur après la mort du présent duc Ferdinand, nous rompons, & annullons en même-tems, toutes les entreprises & pratiques qui ont été faites injustement contre nos mandats, ordres & défenses, & particulièrement la dernière assemblée illicite, avec tous les actes qui y ont été dressés, touchant une prétendue succession éventuelle : Et, en vertu de notre pouvoir suprême, & de la puissance immédiate de la république, nous déclarons, par une loi perpétuelle & irrévocable, toutes ces entreprises, pratiques & actes illicites, de nulle valeur & insubstans, sans qu'on en puisse jamais tirer aucun avantage.

Et, afin que les demandes & représentations des états de la province de Curlande, au sujet des affaires domestiques, & des arrangemens pris pour l'affermissement du bien intérieur & de la régence même, puissent être expédiées & terminées plus promptement à l'avantage d'un
chacun;

chacun; non
tous les états
saires de la

avec les pa

Trocko, no

miner lesdit

aussi pour f

vince, & e

rends & to

étrangères,

à la républ

tion & la co

Nous do

de juger pro

qui pourro

les droits d

missaires, &

avec l'autor

des deux na

qu'ils en ser

commissaire

mission, pa

aussi promp

Nous déf

de la présen

TOME

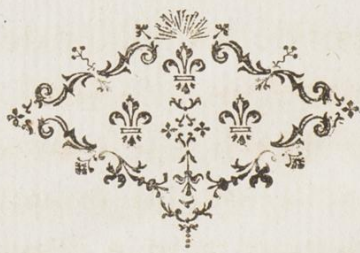
chacun ; nous nommons , du consentement de tous les états de la république , pour commissaires de la part du sénat , l'évêque d'Ermeland , avec les palatins de Mazovie , de Plosko & de Trocko , non seulement pour écouter & examiner lescdites demandes & représentations , mais aussi pour faire tous les réglemens de cette province , & en conséquence ajuster tous les différends & toutes les prétentions domestiques & étrangères ; avec ordre de faire rapport de tout à la république , afin d'en recevoir l'approbation & la confirmation à la prochaine diète.

Nous donnons pouvoir ausdits commissaires de juger promptement & de faire punir tous ceux qui pourroient s'opposer ou se rébellier contre les droits de la république , le pouvoir des commissaires , & la présente constitution. Enjoignons , avec l'autorité de la présente diète , aux généraux des deux nations de les assister de troupes , lorsqu'ils en seront requis : & voulons que lescdits commissaires ayant fixé le tems de ladite commission , par des lettres circulaires , ils l'exécutent aussi promptement qu'il leur sera possible.

Nous défendons en même-tems , par autorité de la présente diète , à tous les habitans du duché

de Curlande & de Sémigalle, & du territoire de Pilten, soit en général ou en particulier, d'entretenir aucune correspondance, négociation ou liaison avec les ministres étrangers; de faire quelques nouveautés, ou de fomenter des entreprises préjudiciables aux droits de la république, soit directement ou indirectement, sous quelque titre ou apparence que ce puisse être, sous peine de crime de lèse-majesté, de haute-trahison, & de toute autre punition, suivant la rigueur des loix; à quoi seront aussi sujets tous ceux qui seront découverts dans la suite être auteurs, complices & exécuteurs desdites conventions, conformément aux loix établies par le traité de Varsovie. *Signé*, FREDERIC AUGUSTE.

A Grodno.



MAURIC
dieu, duc d
chal des car
chrétienne,

SALUT. Les
de est remp
des gens, n

mauvaises i
la patrie de
verain, nou

toute notre a
toutes les for

en main, e
injustement c
& nos biens.

mes, que ce

R E S C R I P T

DU COMTE DE SAXE,

*par lequel il invite les Curlandois à prendre les
armes, & à venir le joindre.*

Du 18 août 1727.

MAURICE, comte de Saxe, par la grace de dieu, duc de Curlande & de Sémigalle, maréchal des camps & armées de sa majesté très-chrétienne, à nos amés & fidèles états & sujets, SALUT. Les troupes étrangères dont la Curlande est remplie aujourd'hui, contre tout droit des gens, ne permettent pas de douter de leurs mauvaises intentions; & le salut commun de la patrie devant être le premier soin d'un souverain, nous avons cru devoir nous servir de toute notre autorité ducale, pour concourir de toutes les forces qu'il a plu à dieu nous mettre en main, en dissipant un ennemi qui vient injustement & à main armée menacer nos vies & nos biens. Bien persuadés que nous sommes, que ce sont les hommes qui décorent les

Bb ij

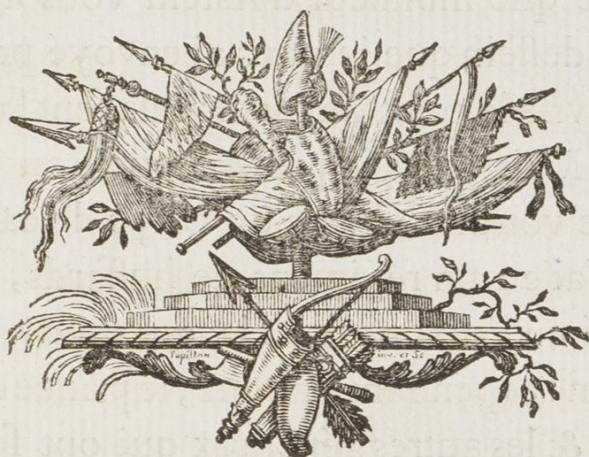
fouverains de leurs titres, mais que c'est dieu seul qui leur donne la puissance ; après avoir mis en lui toute notre confiance, & l'avoir imploré de tout notre cœur de s'intéresser à la justice de notre cause, nous avons mandé, enjoint & ordonné, enjoignons, mandons & ordonnons, par ces présentes signées de notre main & scellées du sceau de notre chancellerie, à tous nos sujets en état de porter les armes, de quelque état, profession, condition & qualité qu'ils soient, de s'armer incontinent, & de venir se joindre à nous dans l'isle d'Usmaiz, pour y prendre nos ordres. Nous invitons aussi la noblesse, après avoir donné l'exemple à leurs vassaux, en s'armant pour la défense commune, de se rendre auprès de nous, pour y conférer sur les moyens les plus prompts & les plus expédiens pour éloigner de nous les malheurs & les calamités dont nous sommes menacés. Pourquoi nous mandons à tous nos grands officiers, gouverneurs, capitaines généraux, capitaines particuliers, & baillifs, de tenir, chacun en droit foi, la main à la prompte exécution de notre présent rescript, qui sera lu, publié, & affiché dans toutes les villes,

A L'HISTO
bourgades,
obéissance,
d'Usmaiz, l
sept.



bourgades , châteaux , & villages de notre obéissance. **DONNE'** dans notre camp de l'isle d'Usmaiz, le dix-huit août mil sept cent vingt-sept.

Signé, MAURICE DE SAXE.



L E T T R E

DU ROI DE POLOGNE, AU COMTE DE SAXE,

Du 20 mai 1732.

Monsieur le comte de Saxe, j'ai reçu votre lettre du 10 du mois passé. Je ne suis point satisfait de ce que monsieur d'Asfeld vous a dit au sujet du dessein que je vous ai envoyé pour servir à couvrir le pont de Metz : cela sent la vieille routine. Mais il est à présent question d'autre chose. Je voudrois avoir un corps de cavalerie légère. J'ai eu un régiment de hussards, qui n'a pas brillé en Pologne dans la guerre de la confédération : cependant Bauditz, le prince de Weisenfeld, & les autres généraux qui ont servi en Flandre, disent des merveilles des hussards, & insistent pour que j'en fasse lever un régiment. Il m'est d'avis que des compagnies Walaques valent mieux. Les douze, que vous avez vues en Poméranie en 1713 ou 14, ont fort bien servi ; & j'ai oui parler avec éloge de celles que le roi de Suède avoit avec lui en Norwège. Ainsi je suis porté de préférence pour les Walaques ; d'autant plus qu'il m'est plus aisé d'en avoir, qu'ils sont

AL'HISTO
moins fuyers
font meilleu
font paroitr
gnies Walaq
aux compag
leur antipath
que l'on a dé
tu. Comme j
gnorance, je
là-dessus. Fa
termine pour
dont cette le
mon cher cor
ait en la saint

moins sujets à déserter, & que leurs chevaux sont meilleurs. Je crois que l'éloignement que font paroître mes généraux pour ces compagnies Walaques, vient de ce qu'elles ressemblent aux compagnies polonoises; & vous connoissez leur antipathie. J'ai remarqué que, toutes les fois que l'on a débattu cette matière, vous vous êtes tu. Comme je n'attribue point votre silence à l'ignorance, je vous soupçonne d'avoir quelque idée là-dessus. Faites-m'en part, avant que je me détermine pour la levée de cette cavalerie légère, dont cette lettre fait le sujet. Sur ce, je finis, mon cher comte de Saxe, priant dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde. Fait à Dresde.

Signé, AUGUSTE, ROI.



R É P O N S E

DU COMTE DE SAXE, AU ROI DE POLOGNE,
*avec les additions qu'il y a faites depuis, dans
 la copie qu'il en a laissée.*

Jun 1732.

SIRE,

Les derniè-
 res guerres
 m'ont four-
 ni des maté-
 riaux à notes
 que je prens
 la liberté de
 joindre à cet-
 te lettre.

Les trois ex-
 péditions des
 Moscovites
 en Crimée,
 & leurs trois
 campagnes
 en Valachie.

J'AI reçu la lettre que votre majesté m'a fait la grace de m'écrire le 20 du mois passé. Mon silence, sire, au sujet de la cavalerie légère, dans les conversations qui se sont tenues à ce sujet, étoit causé par la conséquence dont me paroît cet objet. Mais, puisque votre majesté me l'ordonne, j'en dirai ma pensée avec cette liberté militaire que votre majesté a la bonté d'exiger de ceux avec qui elle daigne s'entretenir des affaires du métier. Une armée, dénuée de cavalerie légère, ou qui n'en a pas suffisamment pour tenir tête à celle de l'ennemi, peut se comparer à un homme armé de toutes pièces, qu'on mettroit aux mains avec une troupe d'écoliers, qui

n'auroit

AL'HIST
 n'auroit po
 Cet Hercu
 hors d'haler
 sion. Si vo
 huffards pe
 elle se loue
 ranie; si ce
 en Norwèg
 parlent ave
 pereur; tou
 principe.

En 1713
 ranie douze
 rent des m
 voient aucu
 na la supér
 étoient tou
 fourages, n
 aisance & fa
 attaqués : il
 mens que no
 fussions en
 une parfaite
 fût dans leu
 guerre. Voi

TOME I

n'auroit pour armes que des mottes de terre. Cet Hercule seroit bientôt obligé de se retirer hors d'haleine, & couvert de honte & de confusion. Si votre majesté n'a pas été contente des hussards pendant la confédération dernière; si elle se loue des Walaques qu'elle a eu en Poméranie; si ceux du roi de Suède ont si bien fait en Norwège; & si les généraux de votre majesté parlent avec tant d'éloge des hussards de l'empereur; toutes ces choses, sire, viennent du même principe.

En 1713, votre majesté fit venir en Poméranie douze compagnies de Walaques, qui y firent des merveilles, parceque les Suédois n'avoient aucune cavalerie légère; ce qui nous donna la supériorité en campagne. Ces Walaques étoient toujours sur leurs grandes gardes: nos fourages, nos pâtures se faisoient toujours avec aisance & sans risque; les leurs étoient souvent attaqués: ils ne pouvoient faire de détachemens que nous ne le sçussions, & que nous ne fussions en état de les battre; ils étoient dans une parfaite ignorance des nôtres, quoique ce fût dans leur propre pays que nous fissions la guerre. Voilà, sire, ce que cause la supériorité

en campagne ; & à partie égale , on ne doit l'attribuer qu'à la cavalerie légère.

Monſieur le comte de la Marck, qui eſt ambafſadeur en Eſpagne, peut en dire des particularités, en ayant été témoin.

Le roi de Suède ſentit cette conſéquence , & fit venir de Turquie quelques compagnies Walaques, qui pensèrent être la cauſe de la ruine des Danois en Norwège ; parceque les Danois n'avoient aucune cavalerie légère.

Les généraux de votre majeſté l'ont engagée par la fuite à renvoyer ces douze compagnies Walaques, & à faire lever un régiment de huffards dont elle n'a pas cru avoir lieu d'être contente pendant la confédération en Pologne de l'année 1715. La raiſon en eſt évidente : c'eſt que toute la cavalerie polonoïſe eſt cavalerie légère ; & que, huffards contre huffards, le nombre doit avoir la ſupériorité.

Auſſi ai-je vu nos huffards ne pas oſer aller à mille pas au-delà de nos grandes gardes : & , quand on faiſoit un détachement pour les ſoutenir, ce détachement étoit peu après inveſti par les Polonois, & revenoit quelquefois de pluſieurs lieues en combattant. Nos fourages étoient ſouvent inquiétés, nos convois & nos équipages toujours attaqués dans les marches ; & l'on paſſoit ſa vie ſous les armes, ſans nulle nouvelle

AL'HISTOIRE
de l'ennemi, c
à la longue,
choſes les plu
Les généraux
de nouveau,
fards, parceq
dre : c'eſt, à l
que la guerre
François n'en
pereur en a t
armées. Cela
eu cette ſupér
qui, à la conf
de grande im
importe beau
de la campag
courent toujo
ſe montre à c
qu'eux ; & ſ'il
pas pour le ba
leurs, les huffar
lement à la vue
qui ſe paſſe da
ment, ils en a
vie ; ſ'il y a u

de l'ennemi, que lorsqu'on le voyoit : ce qui, à la longue, ruine une armée. Il semble que les choses les plus évidentes le cèdent aux usages. Les généraux de votre majesté vous proposent de nouveau, sire, la levée d'un corps de hussards, parcequ'ils en ont senti l'utilité en Flandre : c'est, à la vérité, le triomphe des hussards que la guerre contre la France, parceque les François n'en ont qu'une poignée, & que l'empereur en a toujours cinq ou six mille dans ses armées. Cela fait que les armées impériales ont eu cette supériorité en campagne, dont je parle, qui, à la considérer superficiellement, n'est pas de grande importance ; mais qui, dans le fond, importe beaucoup. Car, si l'on n'est les maîtres de la campagne, les détachemens que l'on fait courent toujours risque d'être battus : si l'ennemi se montre à ces détachemens, il sera plus fort qu'eux ; & s'il est plus foible, ils ne le trouveront pas pour le battre, parcequ'il sera averti. D'ailleurs, les hussards de l'empereur sont perpétuellement à la vue des grandes gardes, & voient ce qui se passe dans le camp. Si l'on fait un mouvement, ils en avertissent sur le champ, & très-vîte ; s'il y a un parti de cavalerie dehors, ils le

Le détachement de M. de Cerizy, pendant le siège de Philibourg ; & celui de M. Berechini auprès de Mayence, après le siège de Philibourg, en 1734.

découvrent : au lieu que les leurs rodent à l'entour d'une armée françoise en toute fureté ; ce que les François n'oseroient hazarder, parceque leur cavalerie légère ne leur donne pas cette supériorité en campagne, si utile & si nécessaire. D'ailleurs, ces hussards ramassent tous les déser-teurs, & font prisonniers tous ceux qui s'écartent des armées françoises. Les mêmes raisons font que les espions ne passent qu'avec peine, & que les Allemands ne sçauroient déserter si facilement ; de manière que les nouvelles ne doivent pas être fréquentes dans les armées françoises, & l'on n'en sçauroit avoir trop souvent. Ils ont encore une facilité par là, qui est d'envoyer des officiers entendus avec ces hussards, qui regardent, avec des yeux de maîtres, les postes & les positions ; & peuvent former, sur l'inspection des lieux, des projets dangereux aux armées françoises.

L'affaire de
la Sechia.

L'affaire de Luzara, en 1702, en est un exemple inoui. Toutes les guerres de l'antiquité ne nous en fournissent aucun d'une armée embusquée de cent pas à l'autre, & qui guette le moment qu'elle soit entrée dans son camp & qu'elle ait quitté ses armes, pour l'attaquer.

A L'HISTOIRE
Mais les hussards
mêmes avant
ci leur font fu
té. Aussi ai-je
que nous ne
n'avions nulle
hussards, tant
grandes gardes
car l'on peut to
véniens, lorsq
mille hommes
pas la supérior
toute l'armée
mande paye d
court pour fa
marche comm
cette supérior
A tous ces i
ter un bon ren
nemi un nomb
parceque cette
tité de substan
cavalerie le jou
sçauroit compt
même dangerer

Mais les huffards de l'empereur n'ont pas les mêmes avantages avec les Turcs, parceque ceux-ci leur sont supérieurs en nombre & en légèreté. Aussi ai-je vu, quand j'ai été en Hongrie, que nous ne marchions qu'à tâtons, que nous n'avions nulle nouvelle des Turcs; & que ces huffards, tant vantés, n'osoient pas quitter les grandes gardes de vue: ce qui est très-dangereux; car l'on peut tomber dans bien des sortes d'inconvéniens, lorsqu'on n'est informé de rien. Dix mille hommes feront croire à un général, qui n'a pas la supériorité de la campagne, que c'est toute l'armée des ennemis, si celui qui commande paye d'effronterie, & l'arrêteroient tout court pour faire sa disposition: en tout, l'on marche comme des aveugles, lorsqu'on n'a pas cette supériorité de la campagne.

A tous ces inconvéniens, ce n'est pas consulter un bon remède, que celui d'opposer à l'ennemi un nombre supérieur de cavalerie légère; parceque cette cavalerie consomme une quantité de subsistance, & ne rend pas plus fort en cavalerie le jour d'un combat, parceque l'on ne sçauroit compter sur elle pour la solidité. Il est même dangereux de l'avoir à ses côtés en grand

L'affaire de
monsieur de
Vallisa Caëf-
ka, 1739.

Retraite de
monsieur de
Konigzeg du
Seraglione,
1735.

Le roi étoit
à cette ba-
taille.

nombre : nous ne l'avons que trop éprouvé en Pologne, dans la guerre contre les Suédois; & ils s'en font mal trouvés eux-mêmes à la bataille de Calich, comme votre majesté sçait très-bien. Il faut donc avoir recours à d'autres moyens. Les François ont cru remédier par des compagnies franches. On les met dans des châteaux aux environs des camps; de là, elles font quelques courses : mais comme elles ne font pas mieux montées que les dragons, elles ne s'éloignent guères des postes qu'elles occupent, & il faut peu de choses pour les masquer. Cela donne un peu plus d'aisance; mais le remède n'est pas suffisant.

Il n'y a pas de souverain en Europe qui soit mieux en état de faire une excellente cavalerie légère, que votre majesté. Ses troupes sont accoutumées, depuis vingt-six années de différentes guerres, à combattre contre de la cavalerie légère, & à ne se point effrayer du nombre. Car, avec les Turcs, les Hongrois, les Tartares & les Polonois, c'est le point; il n'y a qu'à tenir ferme: & c'est l'impossibilité de fuir avec nos gros chevaux, qui nous a appris cette méthode. Que l'on mette ces hommes-là sur des chevaux vîtes,

AL'HISTOIRE
qu'on les accout
qu'ils auront b
l'ennemi cette
dans l'impunit
j'en donne une
Au camp de
de Vendôme,
noient tous les
assez grand no
que projet dan
être défait de
lerie, espagnol,
tôt, s'il vouloit
régiment espa
gné de-là. Mon
régiment espa
l'armée. On le
on les embusqu
des gardes.
Le lendemain
ordinaire. Tout
la main sur les h
joignit; & les E
épées, en firent
leçon les corrig

qu'on les accoûtre légèrement; & je me persuade qu'ils auront bientôt ôté à la cavalerie légère de l'ennemi cette impertinence qui ne consiste que dans l'impunité & la facilité de fuir. Il faut que j'en donne une preuve. La voici :

Au camp de en Italie, monsieur de Vendôme, excédé de ce que les hussards venoient tous les jours à la tête de son camp en assez grand nombre, & roulant peut-être quelque projet dans sa tête, dit qu'il voudroit bien être défait de cette race là. Un officier de cavalerie, espagnol, lui dit qu'il l'en délivreroit bientôt, s'il vouloit permettre que l'on fît venir un régiment espagnol à l'armée, qui n'étoit pas éloigné de-là. Monsieur de Vendôme y consentit. Le régiment espagnol arriva le même soir dans l'armée. On leur fit mettre les paquets bas, & on les embusqua avant le jour derrière les grandes gardes.

Le lendemain, les hussards reparurent à leur ordinaire. Tout d'un coup ce régiment, baissant la main sur les hussards par différens endroits, les joignit; & les Espagnols, avec leurs longues épées, en firent une grande destruction. Cette leçon les corrigea si bien, que l'on ne vit plus

de huffards de toute la campagne. Cela fait suffisamment connoître qu'ils ne s'approchent que lorsqu'ils croient le pouvoir faire impunément. Dans la retraite, ils ne sçavent que fuir ; & il faut combattre & se retirer doucement. C'est ce que sçavent faire les troupes de votre majesté. Cent chevaux se retireront devant une multitude de cette cavalerie légère : une longue continuation d'événemens le leur a appris, & cela a passé en principes dans l'esprit du soldat.

Si votre majesté approuve mes réflexions sur ce sujet, il faudroit choisir dans toutes les troupes mille hommes de la plus petite taille ; en prendre des officiers dont la valeur, l'expérience & l'intelligence fussent bien reconnues, pour les commander ; en composer douze compagnies, ce qui feroit environ la troupe à quatrevingt : quand il en faudroit trente hommes, elle resteroit encore à cinquante ; ce qui fait toujours une troupe de cavalerie, comme on les envoie à la guerre dans tous les services réglés.

J'ai dit qu'il faut choisir les plus petits hommes, parcequ'on a souvent éprouvé qu'un cheval qui fera trente-lieues d'une heure de chemin dans un jour, sous un homme qui ne pè-

fera

AL'HISTOIRE
 fera que 120 à
 naire d'un ho
 n'en fera à pe
 de 150 à 180
 100 à 150 pa
 doivent être ex
 l'accoutrement
 jecté peut les a
 marchands Wa
 kis, du Bougi
 melle, enfin,
 sont infiniment
 & mieux corlé
 ne seront pas p
 qu'on emploie
 Les avantag
 d'un pareil cor
 que ce soit de
 solidité de ses
 bien, soit à pie
 pas qu'elle fasse
 que, s'ils sont ob
 aux escortes, à
 grandes gardes,
 ne seront pas en
 TOME II.

fera que 120 à 130 livres, qui est le poids ordinaire d'un homme de cinq pieds deux pouces, n'en fera à peine que la moitié sous un homme de 150 à 180; & pour sa vitesse, il s'en faudra 100 à 150 pas sur mille. Toutes leurs armes doivent être extrêmement légères, ainsi que tout l'accoutrement. Quant aux chevaux, votre majesté peut les avoir fort bons, en les tirant des marchands Walaques qui en amènent aux Otakis, du Bougiac, de la Bessérabie, de la Romélie, enfin, de tous ces Turcs d'Europe, qui sont infiniment meilleurs, plus vîtes, plus grands & mieux corsés que les chevaux hongrois, & ne seront pas plus chers que ceux de Holstein qu'on emploie dans la cavalerie saxone.

Les avantages que votre majesté peut tirer d'un pareil corps sont très-grands : car, quoique ce soit de la cavalerie légère, elle aura la solidité de ses meilleurs régimens; & se battra bien, soit à pied, soit à cheval. Mais il ne faut pas qu'elle fasse de service dans l'armée; parceque, s'ils sont obligés aux tentes, aux marches, & aux escortes, à camper en ligne, à donner aux grandes gardes, & à fourager avec l'armée, ils ne seront pas en état de remplir ce à quoi on les

destine. Tout leur service journalier ne doit consister qu'en une troupe de cinquante, qu'ils doivent donner pour les promenades & les courses du général. Mais ils doivent tous les jours avoir plusieurs partis dehors pour battre l'estrade, selon que le général le leur indiquera : & lorsque le colonel voudra faire quelque entreprise, il doit en demander la permission au général, & l'exécuter selon ses propres lumières ; & l'on ne doit pas le gêner sur les moyens. Bien des généraux n'entreprennent point des choses très-faisables, parcequ'ils croient que leur réputation est engagée au succès, ce que l'on évite par ce moyen. C'est pourquoi je voudrois qu'on appellât ce régiment, *des volontaires*, qui répond à l'idée des compagnies franches. Quand l'armée marche, ils doivent marcher avec les campemens, pour battre & découvrir le pays. Si le terrain ne le permet pas, on doit leur laisser le choix du chemin, pourvu qu'ils ne tombent point dans la marche de l'armée ; & il vaut mieux pour eux qu'ils fassent un détour de quelques lieues que de marcher dans l'armée.

On doit leur laisser le choix du terrain, pour se camper aux environs de l'armée, quand le

L'HISTOIRE
 quartier-maître
 de l'eau
 sec. Toutes ces
 tel régiment,
 de grands serv
 ré ou château
 mée, l'on peu
 général est tra
 gère n'oseroit
 L'attaquer, se
 feroit soutenu
 cela ne s'entrep
 fâcheuses suites
 Moskolini en I
 Wirtemberg fi
 nêtes gens. Ma
 gressions; elles
 un pareil corps
 vaincue, il ne
 moment de la gr
 les corps nouvea
 aucune consistan
 avoir trop; & c
 inutilement, &c.
 Le reste de ces

quartier-maître est assigné, celui de la proximité de l'eau, du bois, des pâtures, un terrain sec. Toutes ces choses font la conservation d'un tel régiment, & le maintient en état de rendre de grands services. S'il y a quelque bourg muré ou château à une lieue sur le front de l'armée, l'on peut y jeter ce régiment. Alors le général est tranquille; car aucune cavalerie légère n'oseroit venir entre ce poste & l'armée. L'attaquer, seroit une grosse affaire; parcequ'il seroit soutenu aussitôt par les piquets de l'armée: cela ne s'entreprend point sans s'exposer à de fâcheuses suites, témoin l'affaire de la cassine de Moskolini en Italie, où le prince Alexandre de Wirtemberg fit tuer inutilement bien d'honnêtes gens. Mais je tombe toujours dans les digressions; elles viennent de l'utilité dont je crois un pareil corps. Si votre majesté en étoit convaincue, il ne faudroit pas qu'elle attendît le moment de la guerre pour le former, parceque les corps nouveaux que l'on fait de recrues n'ont aucune consistence, & que celui-ci n'en sçauroit avoir trop; & ce seroit prodiguer de l'argent inutilement, &c.

Les deux
affaires de
Colonne,
1734.

Le reste de cette lettre contenoit un détail de

D d ij

l'armement, de l'habillement & du traitement, que j'ai cru superflu d'ajouter à cette copie.

Addition à la lettre précédente, dans la copie qu'en a laissée monsieur le comte de Saxe.

MA lettre fut montrée, & critiquée par tous les généraux : mais j'ai tout lieu de croire qu'elle avoit été agréable au roi, par la réponse qu'il me fit, & par la levée du régiment, qui fut commencée. Sur ces entrefaites, le roi mourut ; & l'électeur de Saxe la fit continuer. Mais, au lieu d'un que j'avois jugé suffisant, vu la proportion des troupes, on en forma deux, dont l'un fut confié à monsieur Sibeliski, & l'autre à monsieur de Milekau ; deux officiers dont la réputation n'est pas équivoque. L'on tira dans toutes les troupes des subalternes à proportion ; & les soldats de petite taille n'ayant pas pu suffire, l'on y joignit environ six cent chasseurs ; & l'on nomma ces deux régimens *chevaux-légers*. Ils ont, pour ainsi dire, fait toute la besogne en Pologne : mais l'action la plus remarquable a été celle dont je vais faire le récit.

Le palatin Tarlo étoit maréchal de la confé-

L'HISTOIRE
 dération pour
 pouvoit avoir
 hommes des tr
 la Saxe étoit m
 troupes saxonn
 tout le long d
 Tarlo crut qu'
 valon dans la
 un poste de ce
 de Saxe-Weiff
 & qui ne crut
 bien garnies
 causer un défo
 ce pour arrive
 vingt-quatre l
 hâte les deux
 environ douze
 sante, força c
 Tarlo, qui av
 d'un jour pour
 taqua, le défit,
 lieues. Le palat
 gages : le reste
 latin ne se sau
 quante homme

dération pour le roi Stanislas de Pologne, & pouvoit avoir vingt-deux à vingt-trois mille hommes des troupes de la république. Comme la Saxe étoit médiocrement gardée, & que les troupes saxones étoient en différens quartiers tout le long de la Vistule, monsieur le palatin Tarlo crut qu'il lui seroit aisé de faire une invasion dans la Saxe jusqu'à Carga, où il y avoit un poste de cent cinquante hommes. Le prince de Saxe-Weissenfelds, qui jugea de son dessein, & qui ne crut pas les frontières de la Saxe assez bien garnies pour l'empêcher d'entrer & d'y causer un désordre affreux, fit assez de diligence pour arriver à Posen en Pologne, qui est à vingt-quatre lieues de Carga. Il y ramassa à la hâte les deux régimens de chevaux-légers, & environ douze cent hommes de cavalerie pesante, força de marche, & joignit le palatin Tarlo, qui avoit été obligé de retarder la sienne d'un jour pour prendre le poste de Carga. Il l'attaqua, le défit, & le poursuivit pendant trente lieues. Le palatin y perdit son canon & ses bagages : le reste fut si bien dispersé, que le palatin ne se sauva qu'à grande peine avec cinquante hommes à Konisberg. Cela donna le

dernier coup à la guerre de Pologne. Les douze cent chevaux saxons ne se trouvèrent qu'au premier choc, parcequ'ils ne purent jamais joindre les chevaux légers, qui ne cessèrent de tuer & de poursuivre pendant deux jours : &, comme il se faisoit des embarras dans les défilés que les Polonois étoient obligés de passer, la tuerie y fut grande.

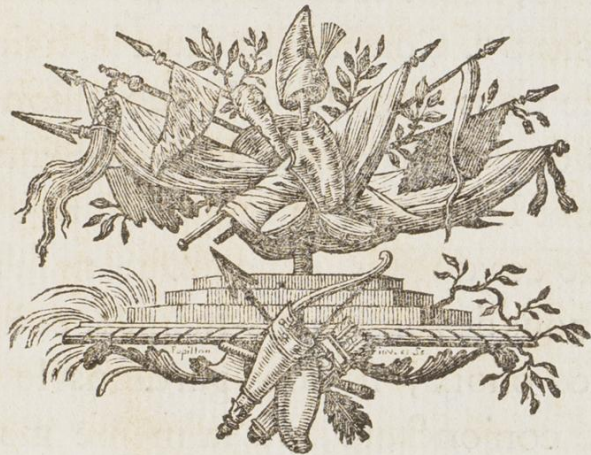
Les troubles pacifiés en Pologne, le roi Auguste fut obligé de renvoyer les troupes saxones dans leur pays; & ne pouvant, selon les constitutions du royaume, garder que quatorze cent saxons pour sa garde, il donna la préférence à ces deux régimens de chevaux-légers sur le reste de ses troupes saxones. Ils furent réduits à six cent chacun; le reste fut renvoyé en Saxe, avec les troupes saxones, & l'on y joignit deux cent gardes du corps; ce qui fait ensemble quatorze cent qui composent actuellement sa garde. C'est un de ces deux régimens remis à mille hommes que je propose.

Le palatin Tarlo est à Paris. On peut lui demander des circonstances du fait qui le regarde. A son défaut, toute la Pologne en peut rendre témoignage.

L'HISTOIRE
 Au mois d'a
 de France d'a
 service du roi,
 loit bien me l
 vingt-cinq livr
 tout, depuis le
 à mes frais la c



Au mois d'avril 1740, je propofai à la cour de France d'amener un de ces deux régimens au fervice du roi, parceque le roi de Pologne vouloit bien me le donner. Je ne demandois que vingt-cinq livres par mois, pour remonte & pour tout, depuis le colonel jufqu'au tambour, faifant à mes frais la conduite jufqu'à Landau.



P R O T E S T A T I O N

D U C O M T E D E S A X E

*contre toute élection faite ou à faire d'un duc de
Curlande à son préjudice.*

Du 5 mai 1741.

Nous, MAURICE DE SAXE, duc de Curlande & de Sémigalle, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, SALUT. Comme il a plu à la divine providence de nous appeller à la succession éventuelle des duchés de Curlande & de Sémigalle, par le choix libre & unanime de la noblesse & des états de ces duchés, nous croirions manquer à ce que nous devons à nous-mêmes, & à l'honneur de ce choix, si nous gardions le silence dans cette conjoncture, où la même main qui avoit mis un usurpateur en notre place, se dispose, après l'en avoir fait descendre, de confirmer cette première violence par une seconde, & à la revêtir des formalités apparentes d'une élection.

La Curlande, en possession pendant plusieurs siècles du droit de choisir ses souverains dans la
personne

personne des g
 que, effraye
 l'ambition des
 à propos de se
 & de la répu
 pouvoir à Got
 de traiter avec
 logne; & dan
 tard demeurere
 sous le titre de
 la souverainete
 tuité.

La Curlande
 blique de Polo
 rain immédiat
 jouir de tous se
 conserver à jam
 gouvernement.
 ment solennel
 fié par la républ

En 1726, le g
 le dernier des de
 fit songer la Pol
 palatinats, & à la
 publique. Mais le

personne des grands-mâtres de l'ordre Teutonique, effrayée en 1561 de la puissance & de l'ambition des grands-ducs de Moscovie, jugea à propos de se mettre sous la protection du roi & de la république de Pologne : elle donna pouvoir à Gottard Kettlers, alors grand-mâitre, de traiter avec Sigismond-Auguste, roi de Pologne ; & dans ce traité, il fut établi que Gottard demeureroit prince souverain de Curlande, sous le titre de duc ; & que ce titre passeroit, avec la souveraineté, à ses descendans mâles à perpétuité.

La Curlande s'unit ainsi elle-même à la république de Pologne, mais comme fief souverain immédiat ; pour, à l'abri de cette union, jouir de tous ses anciens droits & privilèges, & conserver à jamais sa liberté, & la forme de son gouvernement. Ce traité fut confirmé par le serment solennel de Sigismond-Auguste, & ratifié par la république.

En 1726, le grand âge du duc Ferdinand, le dernier des descendans de Gotthard Kettlers, fit songer la Pologne à diviser la Curlande en palatinats, & à la réunir immédiatement à la république. Mais les états de Curlande, justement

allarmés d'une réunion si contraire au traité d'union, & qui sapportoit les fondemens de leur liberté & de leur religion, & menacés en même tems, par une autre puissance aussi voisine que redoutable, de recevoir un maître les armes à la main, songèrent à choisir un successeur au duc Ferdinand, pour ôter tout prétexte de violence.

La noblesse & les états de Curlande jettèrent alors le choix sur nous; & s'étant convoqués en diète générale à Mittaw le 5 juillet 1726, ils nous déférèrent, par leurs suffrages unanimes, la succession éventuelle de ces duchés. Par l'acte le plus authentique, ils nous choisirent pour être leur souverain après la mort du duc Ferdinand; & par des liens mutuels & indissolubles, nous nous donnâmes à eux comme ils se donnèrent à nous; & le diplôme de notre élection est peut-être, de tous les titres qu'un souverain peut produire, le plus légitime & le plus inviolable.

L'honneur d'un tel choix ne nous avoit point empêchés de voir les dangers qui y étoient attachés: mais nous ne nous étions crus que plus obligés à les partager avec des peuples qui nous donnoient une aussi grande marque de confiance;

AL'HISTOIRE
 & nous avio
 ouvrant les ye
 cerait à des
 souffriroit jam
 tre forcément,
 L'événement
 & les intérêts p
 justice & l'inté
 Pologne, attac
 bles encore au
 nôtres, nous fu
 tité, & de nous
 où nous aurion
 avions pu le fa
 ce ne fut qu'ap
 rent confirmé
 me de notre él
 qu'ils pouvoien
 de leur premier
 ce de leur affect
 Il ne nous rest
 unique recours
 forcée qui fut fa
 landois par les R
 voie même nous

& nous avons lieu de croire que la Pologne, ouvrant les yeux sur ses propres intérêts, renonceroit à des prétentions mal fondées, & ne souffriroit jamais que la Curlande reçût un maître forcément, d'une main étrangère.

L'événement fait voir tout ce que la passion & les intérêts particuliers ont de force contre la justice & l'intérêt général. Abandonnés par la Pologne, attaqués par la Russie, & plus sensibles encore aux malheurs de la Curlande qu'aux nôtres, nous fumes obligés de céder à la nécessité, & de nous arracher malgré nous d'un pays où nous aurions versé tout notre sang, si nous avions pu le faire avec la moindre utilité : mais ce ne fut qu'après que les états de Curlande eurent confirmé dans une seconde diète le diplôme de notre élection, seule & dernière preuve qu'ils pouvoient donner à l'Europe de la liberté de leur premier choix, & à nous de la constance de leur affection & de leur attachement.

Il ne nous restoit que la voie des protestations, unique recours des foibles, contre l'élection forcée qui fut faite ensuite, & arrachée des Curlandois par les Russes à main armée : mais cette voie même nous fut fermée par la puissance de

nos ennemis. Les personnes que nous envoyâmes pour protester contre l'élection violente du comte de Biron, furent écartées ou enlevées : & il ne nous resta pas même la faculté de faire entendre nos représentations.

Comme ce seroit autoriser en quelque manière l'injustice qui nous a été faite, & qu'on veut aujourd'hui confirmer par une autre, si nous gardions le silence ; ce seroit manquer aussi à ce que nous devons à nous-mêmes, & à l'acte solennel qui nous lie pour jamais à la Curlande, & qui lie la Curlande à nous : ce seroit renoncer au plus légitime de tous les titres, qu'aucun consentement extorqué ne peut anéantir, & qu'aucun laps de tems ne sçauroit prescrire.

C'est pour ces causes, qu'en attendant qu'il plaise à dieu nous faire rendre la justice qui nous est due, nous protestons ici, à la face de toute la terre, contre toute élection faite ou à faire d'un duc de Curlande à notre préjudice, comme étant nulle de plein droit. Nous déclarons enfin que nos ennemis seront seuls responsables devant dieu de la violence qu'ils font à la Curlande & à nous : & nous réservant tous nos droits, qui sub-

L'HISTOIRE
 ment, & qui f
 tier, nous avo
 de nos armes,
 tion, pour le
 fera. Fait à Pa

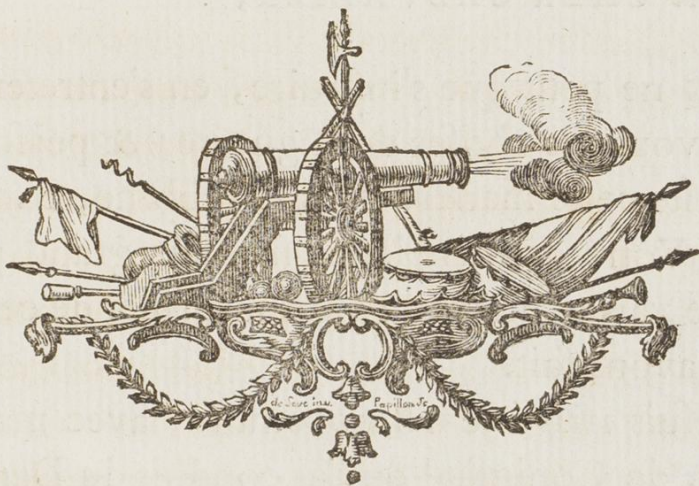
Signé,



fistent, & qui subsisteront à jamais dans leur entier, nous avons apposé à ces présentes le sceau de nos armes, & joint le diplôme de notre élection, pour le tout être publié par-tout où besoin sera. Fait à Paris, ce 5 mai 1741.

Signé, MAURICE DE SAXE.

Et plus bas, DE PAULI.



L E T T R E

DU COMTE DE SAXE, AU CHEVALIER FOLARD,

dans laquelle il lui fait part des lettres de l'électeur de Bavière, & des réponses qu'il avoit faites à ce prince, concernant l'entreprise sur Prague.

Du 28 novembre 1741.

MON CHER CHEVALIER,

ON ne peut que s'instruire, en s'entretenant avec vous des choses de la guerre; & personne ne traite cette matière dans le sublime, comme vous. Votre dernière lettre m'a fait grand plaisir. Je vais continuer à vous informer de ce que nous avons fait.

Je suis arrivé le 18 novembre, avec ma réserve, de Conigfaal où j'ai conduit du Danube l'électeur de Bavière. Le 20, les Saxons nous ont joint au nombre de vingt mille hommes des plus belles & des plus lestes troupes. Le corps de monsieur de Gassion se rendit aussi le même jour devant Prague. De manière que j'étois à la

L'HISTOIRE
doite, mon
teur s'est rend
tillerie saxon
lieues derrière
pour l'amener
à reconnoître
suivante à l'éle

MONSEIGNEUR

» Je suis re
des Saxons, où
envoyé, & où
grenadiers &
toises de la pa
que l'attaque
par les troupe
rale m'avoit fa
je ne me suis re
ne me laissoit a
treprise. L'on m
que votre altess
de m'écrire, &
détachement d
gons, & cinq à

droite, monsieur de Gassion au centre où l'électeur s'est rendu, & les Saxons à la gauche. L'artillerie saxonne, pour le siège, est restée douze lieues derrière, à Boudine, faute de chevaux pour l'amener. Les premiers jours se sont passés à reconnoître la place. Le 22, j'écrivis la lettre suivante à l'électeur.

MONSEIGNEUR,

» JE suis revenu ici à deux heures du camp « des Saxons, où votre altesse électoral m'avoit « envoyé, & où j'ai passé la nuit avec cinq cent « grenadiers & quatre bataillons, à deux cent « toises de la palissade, pour attendre le moment « que l'attaque seroit commencée sur la droite « par les troupes françoises. Votre altesse électo- « rale m'avoit fait l'honneur de me le dire ; & « je ne me suis retiré que lorsque l'arrivée du jour « ne me laissoit aucune espérance sur cette en- « treprise. L'on m'a remis, à mon arrivée, la lettre « que votre altesse électoral m'a fait l'honneur « de m'écrire, & où elle m'ordonne de faire un « détachement de mille maîtres, six cent dra- « gons, & cinq à six cent fantassins avec quelques «

» hussards , pour passer la rivière de Muldau , &
 » faire rentrer quelques cent mille rations de
 » fourages , pour en faire un magasin à Conig-
 » saal. J'obéirai à vos ordres , monseigneur. Mais
 » mon pont sur la Muldau n'est point établi , &
 » je courrois risque de perdre ces troupes , si el-
 » les étoient poussées; d'autant plus qu'il pourroit
 » se faire que l'avant-garde de M. Neuperg seroit
 » demain à notre hauteur. Ainsi , sans exposer
 » ce corps à un danger apparent , je ne puis l'en-
 » voyer de l'autre côté de la rivière : si les en-
 » nemis y font , ils feront supérieurs , & je ne
 » ferai rien rentrer des fourages demandés; &
 » s'ils n'y font pas , un détachement de trois cent
 » chevaux , qui a passé aujourd'hui avec mon-
 » sieur de Beauvau , fera venir les habitans à
 » l'obéissance , autant que les voitures du pays
 » pourront fournir à amener des fourages. Sur
 » quoi toutefois votre altesse électoral ne doit
 » pas douter : car elles sont toutes occupées au
 » transport desdits fourages , & à peine ai-je pu
 » assembler de quoi fournir à notre subsistance &
 » à celle des fourages.

» Je ne veux pas entretenir votre altesse élec-
 » torale des autres inconvéniens qui se trouvent
 à faire

L'HISTOIRE
 à faire ce détachement
 berté de passer
 détail sur notre
 Votre altesse
 souvenir, qu'étant
 berté de lui dire
 val sur le Danube
 deux côtés du p
 ce moyen, no
 Neuperg de se
 Tabor & à Prag
 de monsieur de
 le siège de cette
 osassent y app
 que, par cette
 conquête qu'el
 Autriche.
 Votre altesse
 se retirer des en
 dre à Budweis
 souviendra com
 nière démarche
 qu'elle se portât
 positions. Vous v
 de venir devant
 TOME II.

à faire ce détachement là : & je prendrai la liberté de passer tout d'un coup à un plus grand détail sur notre situation.

Votre altesse électorale aura la bonté de se souvenir, qu'étant à saint Polten, je pris la liberté de lui dire qu'il falloit se mettre à cheval sur le Danube, à Creins, & y fortifier les deux côtés du pont qui y étoit établi : que, par ce moyen, nous empêcherions monsieur de Neuperg de se porter au poste important de Tabor & à Prague; ce qui faciliteroit au corps de monsieur de Gassion & aux Saxons de faire le siège de cette ville, sans que les ennemis osassent y apporter le moindre obstacle; & que, par cette position, elle conserveroit la conquête qu'elle venoit de faire de la haute Autriche.

Votre altesse électorale a jugé à propos de se retirer des environs de Vienne, & de se rendre à Budweiss & de-là à Prague. Elle se souviendra comme j'ai combattu cette dernière démarche; & combien j'ai insisté pour qu'elle se portât sur Tabor, pour y établir les positions. Vous vous êtes pressé, monseigneur, de venir devant Prague : vous n'avez pas re-

» connu les lieux par vous-même ; & on a abandonné ce poste, fans nécessité, qui est d'une si grande importance, que la perte de la haute Autriche s'enfuivra, & que nous manquerons la conquête de la Bohème, si, par une conduite prompte, ferme & convenable, on ne répare cette faute.

» Nous avons ici près de quarante mille hommes. Il faut demain jeter nos ponts sur la Muldau, & marcher au-devant des ennemis qui s'avancent vers Prague. Avec un tel corps, nous ne devons rien redouter, & nous pouvons prendre des positions qui nous donneront tout le tems d'attendre le corps de monsieur de Leuville, & les Bavarois qui seront ici dans six jours : & alors nous serons supérieurs aux ennemis en nombre, & sans doute en qualité de troupes. La prise de Prague, celle de la Bohème, la conservation de la haute Autriche, & celle de ses propres états & de l'armée, seront une suite de cette démarche. Et j'ose l'assurer que, si elle diffère de prendre ce parti, le manque de subsistance l'obligera bientôt d'abandonner la Bohème & de se retirer dans la Bavière, où le même défaut

AL'HISTOIRE
de subsistance
& les siennes.

Pardonnez,
la liberté de
mais je les ai
paru qu'on incl
der la Muldau ;
ver de plus fata

Je suis avec

Le 24, dan
m'envoya l'ord

Monsieur le
ser demain la
ra possible, pou
le faire avec pr
voir des nouve
ser à son alte
possible. Il tâch
ser des fourages
nigsaal, de mêm
Il prendra
dragons qui son
ce qui sera bien
mes, les équip

de subsistance fera périr les troupes françoises «
& les siennes. «

Pardonnez, monseigneur, si j'ose prendre «
la liberté de vous faire ces représentations : «
mais je les ai cru nécessaires, parcequ'il m'a «
paru qu'on inclinoit à se retrancher & à gar- «
der la Muldau; qui est ce qui peut nous arri- «
ver de plus fatal. «

Je suis avec respect, &c. «

Le 24, dans la nuit, son altesse électorale
m'envoya l'ordre suivant.

*Monsieur le comte de Saxe aura la bonté de pas-
ser demain la Muldau, le plus matin qu'il lui se-
ra possible, pour se poster jusqu'ou il croira pouvoir
le faire avec prudence : & ensuite, il tâchera d'a-
voir des nouvelles de l'ennemi, & de les faire pas-
ser à son altesse électorale, autant qu'il lui sera
possible. Il tâchera aussi de faire rassembler & pouf-
ser des fourages, grains & farines, au pont de Ko-
nigsaal, de même que la quantité de bœufs ci-jointe.*

*Il prendra avec lui toute la cavalerie & les
dragons qui sont à ses ordres, c'est-à-dire, tout
ce qui sera bien en état de marcher. Il laissera les
tentes, les équipages & les étendards. Il trouvera*

sept cent hommes d'infanterie commandés pour le suivre, dont quatre compagnies de grenadiers & cinq cent soldats, lesquels seront rendus au pont, vis-à-vis du camp de monsieur de Tessé, à neuf heures du matin, pour attendre ses ordres. Il fera donner le pain pour quatre jours à sa cavalerie & à ses dragons; & , s'il n'étoit pas en état de le faire fournir, il en feroit donner avis à monsieur de Séchelles, qui y suppléera.

Il emmènera avec lui un des deux maréchaux de camp, & restera au-delà de la Muldau, & le plus en avant qu'il le pourra, sans se commettre. Il passera aussi demain un détachement de douze cent chevaux, & quelque infanterie saxone, qui s'avanceront plus ou moins par le grand chemin, vers le collin de Cuttemberg. Monsieur le comte de Saxe aura la bonté de se concerter, & de donner de ses nouvelles à celui qui commandera ledit détachement, afin de pouvoir se couvrir, en cas de besoin.

Les hussards devant arriver demain ou après, ils iront joindre le détachement saxon, dont il en sera détaché deux cent pour aller joindre celui de monsieur le comte de Saxe. On envoie un double du présent ordre à monsieur le comte Rudovvski,

AL'HISTOIRE
pour qu'il se con-
prises.

Cet ordre ét
monsieur de Sé
substances & f
lui fis.

» J'AI RECU,
m'avez fait l'ho
votre mandem
donner un de v
avoue franchem
besogne-là, sur
manœuvrer & c
rivera vraisem
Chacun a son ta
der que le princ
contribuer le p
les ennemis ne j
d'arrêter leurs p
ger à se rassemb
de prendre cette
tiel, & occupera
Si, à la faveur
voit faire rentre

pour qu'il se conforme, de son côté, aux mesures prises.

Cet ordre étoit accompagné d'une lettre de monsieur de Séchelles, avec un détail pour les subsistances & fourages. Voici la réponse que je lui fis.

» J'AI reçu, monsieur, la lettre que vous «
 m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'enverrai «
 votre mandement. Mais vous auriez dû me «
 donner un de vos commissaires. Car je vous «
 avoue franchement que je n'entends rien à cette «
 besogne-là, sur-tout quand il est question de «
 manœuvrer & de voir les ennemis; ce qui ar- «
 rivera vraisemblablement demain, ou après. «
 Chacun a son talent. Je ne sçaurois me perfua- «
 der que le principal de ma mission soit de faire «
 contribuer le pays : le soin d'empêcher que «
 les ennemis ne jettent du secours dans Prague, «
 d'arrêter leurs premières troupes pour les obli- «
 ger à se rassembler, & nous donner le tems «
 de prendre cette place, me paroît plus essen- «
 tiel, & occupera mon peu de capacité. «

Si, à la faveur de mon expédition, l'on pou- «
 voit faire rentrer les bleds & les bestiaux que «

» vous desirez, je crois que ce seroit un avanta-
 » ge ; mais la situation est trop critique pour
 » m'en pouvoir occuper, & faire des démarches
 » en conséquence. Ainsi ayez la bonté d'en-
 » voyer avec moi un commissaire entendu, sur
 » qui cela roule. Faites-mieux : prenez Prague,
 » & vous aurez tout en abondance.
 » J'ai l'honneur d'être, &c. «

Je passai le 25 au matin le pont de la Mul-
 dau, entre Konigsaal & Prague, avec douze
 troupes de dragons, seize de carabiniers, douze
 de cavalerie, quatre compagnies de grenadiers,
 & huit cent hommes d'infanterie. Dès que j'eus
 passé le pont, je reçus un avis que quatorze mille
 hommes des troupes de la reine de Hongrie
 forçoient de marche, & devoient entrer dans
 Prague le lendemain 26, & qu'ils étoient suivis
 de toute l'armée des ennemis. Je pris sur le champ
 mon parti, & j'écrivis le billet suivant à l'élec-
 teur.

MONSEIGNEUR,

» Je viens d'apprendre que l'on doit jeter de-
 » main quatorze mille hommes dans la place. Il

A L'HISTOIRE
 ne nous reste d'
 Prague de vivre
 mes de garnison
 pour résister à
 par quatre côtés
 quoique très-nom-
 frayer. Ainsi, si
 faire deux attaq-
 côté, & l'autre
 poussé au-delà
 pose passer dans
 ferai une de mes
 sieur de Gassion
 ne convient pas
 marcherai au-
 de Hongrie : &
 retirerai, en la
 vers le pont des
 ra plus possible
 entre Konigsaal
 les Saxons de ne
 qu'ils pourroient
 ennemis qui me
 Je suis, avec r

ne nous reste d'autre ressource que d'attaquer «
 Prague de vive force. Les deux mille hom- «
 mes de garnison qui y sont ne peuvent suffire «
 pour résister à nos efforts, si nous l'attaquons «
 par quatre côtés; & la bourgeoisie armée, «
 quoique très-nombreuse, ne doit pas nous ef- «
 frayer. Ainsi, si votre altesse électorale veut faire «
 faire deux attaques aux Saxons, l'une de leur «
 côté, & l'autre par le détachement qu'ils ont «
 poussé au-delà de la Muldau, & que je sup- «
 pose passer dans le moment que je passe, j'en «
 ferai une de mon côté, & le corps de mon- «
 sieur de Gassion fera la quatrième. Si la chose «
 ne convient pas à votre altesse électorale, je «
 marcherai au-devant des troupes de la reine «
 de Hongrie: & alors que je serai poussé, je me «
 retirerai, en laissant Prague sur ma gauche, «
 vers le pont des Saxons; parcequ'il ne me se- «
 ra plus possible de repasser sur le pont qui est «
 entre Konigsaal & Prague. Il faut faire avertir «
 les Saxons de ne point trop s'éloigner, parce- «
 qu'ils pourroient être coupés par le corps des «
 ennemis qui me suivra. «

Je suis, avec respect, &c. «

En conséquence, je marchai à Kungratiz, & delà j'arrivai à deux heures après midi devant Prague, pour reconnoître où je ferois mon attaque. A peine m'avoit-on tiré quelques volées de canon, que je reçus ce billet de l'électeur.

Je remets à vous répondre plus en détail, monsieur. Je me bornerai à vous avertir que le pont des Saxons ne pourra être fait ni aujourd'hui ni demain; peut-être le sera-t-il ce soir: mais le plus sûr est de n'y compter qu'après demain 27. Je suis, avec la plus parfaite estime, monsieur, tout à vous.

Je répondis sur le champ ce qui suit:

MONSEIGNEUR,

» Puisque le pont des Saxons n'est point fait,
 » & qu'il ne peut l'être que demain, je marche
 » au-devant des ennemis sur le chemin de Ta-
 » bor, pour les arrêter le plus qu'il me sera pos-
 » sible. Il fait si froid, que la plume m'échappe
 » des' doigts, & que son altesse électorale aura
 » de la peine à lire mon écriture: je lui fais mes
 » excuses, & suis, avec respect, &c.

Sur

A L'HISTO
 Sur le char
 reçois avec
 de la Mulda
 se retrancher
 à-vis la tête
 lorsque je ser
 passer la riviè
 fanterie. Je re
 dratitz, que j
 poste de cava
 vant appuyer
 vins; & je p
 heures du soir
 teur.

Le pont de
 le comte de Sa
 pérons faire
 Carsthor, & c
 sse pas, elle p
 fera défilér à la
 pouvoir comme
 heures du mat
 fausse attaque
 heure devant, d
 TOME II.

Sur le champ, je renvoyai monsieur de Mirepoix avec mille hommes d'infanterie au pont de la Muldau, que j'avois passé, avec ordre de se retrancher sur une hauteur qui se trouve vis-à-vis la tête de ce pont; dans l'intention que, lorsque je serois poussé, je pusse m'y retirer, & passer la rivière à la faveur du feu de cette infanterie. Je retournai avec ma cavalerie à Kundratitz, que j'avois reconnu pour un assez bon poste de cavalerie, pour y passer la nuit, pouvant appuyer ma droite & ma gauche à des ravins; & je pouffai des partis en avant. A six heures du soir, je reçus l'ordre qui suit de l'électeur.

Le pont des Saxons n'étant pas fait, monsieur le comte de Saxe ne peut pas s'y replier. Nous espérons faire une véritable attaque à la porte de Cartsthor, & de l'emporter: au cas qu'elle ne réussisse pas, elle passera pour une fausse attaque. On fera défiler à la nuit dans les défilés, à portée pour pouvoir commencer l'attaque sur les deux ou trois heures du matin: mais nous attendrons que la fausse attaque des François soit commencée une heure devant, de même que celle du comte de Saxe,

pour qu'on attire la plupart de la garnison vers ce côté là : car , du côté de Cartsthor , il y a mille hommes de piquet toutes les nuits. Ainsi il faudroit que , par les fausses attaques , on attirât tout vers ce côté là.

Au bas du billet étoit :

Je vous prie , monsieur , de vous conformer à ceci ; & d'attaquer , soit à faux ou véritablement , selon que vous le jugerez à propos , avec espérance de réussir ; & par conséquent , sans exposer mal-à-propos les troupes. A une heure après minuit , nous ferons de même ici.

Je fis sur le champ rappeler monsieur de Mirepoix. Je fis ramasser quelques échelles , & fis accommoder deux poutres avec des cordes , pour servir de béliers. Monsieur de Mirepoix arriva avec les mille hommes d'infanterie , & nous marchâmes sur le champ vers Prague.

Comme la partie que j'avois commencé à reconnoître étoit trop forte , étant la citadelle , je coulai tout du long jusqu'au Neuthor , qui est la seconde porte en-delà de la basse Muldau. Je fis ma disposition en marchant : & lorsque j'approchai de la ville , j'entendis l'attaque de

A L'HISTO
 monsieur de
 après minuit
 distribuoit le
 je m'avançai
 tenant colon
 nous ferions
 fossé , qui n'a
 côté-là. Je tro
 tion qui avoit
 revêtu en bri
 avec deux por
 ce de platte-fo
 les fumiers de
 niveau du rem
 l'attaque de m
 nie , je n'eus pa
 plus loin : & c
 longues pour
 de planter l'esc
 polygone , à côt
 la ville. Je dis à
 ferois soutenir P
 platte-forme vis
 taquerois le pont
 tournâmes aux tro

monsieur de Gassion. Il pouvoit être une heure après minuit. Je fis halte : &, pendant qu'on distribuoit les échelles, la poudre & les balles, je m'avançai avec monsieur de Chevert, lieutenant colonel de Beauce, pour reconnoître où nous ferions l'attaque. Je me coulois dans le fossé, qui n'avoit point de revêtement de ce côté-là. Je trouvai, auprès de Neuthor, un bastion qui avoit bien trente-cinq pieds de haut, revêtu en briques, un ravelin sur la courtine, avec deux ponts-levis. Vis-à-vis, étoit une espèce de platte-forme, formée par les gravois & les fumiers de la ville, qui étoit à peu près au niveau du rempart. Comme le tems me pressoit, l'attaque de monsieur de Gassion étant déjà finie, je n'eus pas le tems de reconnoître la place plus loin : & comme nos échelles étoient assez longues pour atteindre au cordon, je résolus de planter l'escalade dans le flanc du bastion du polygone, à côté de celui où étoit la porte de la ville. Je dis à monsieur de Chevert que je le ferois soutenir par un feu de protection de la platte-forme vis-à-vis, & qu'en même-tems j'attaquerois le pont-levis & le ravelin. Nous retournâmes aux troupes. Tout cela se fit dans un

si grand silence, que les sentinelles ne nous apperçurent pas. J'avois fait mettre pied à terre à six cent dragons & à quatre cent carabiniers. Il me restoit vingt troupes de cavalerie que je fis avancer sur la chaussée, pour les lâcher dans la ville au moment que j'aurois forcé la porte.

Les échelles furent distribuées aux premiers grenadiers. J'ordonnai au premier sergent d'y monter avec huit grenadiers, & de ne point tirer, quelque chose qui arrivât; mais de poignarder les sentinelles, s'ils pouvoient les surprendre, & de se défendre à coups de baïonette, s'ils trouvoient de la résistance sur le rempart. Chevert, avec les quatre capitaines de grenadiers, devoit suivre ce sergent; ensuite, les quatre compagnies de grenadiers, suivies de quatre troupes de dragons, & celles-là de quatre piquets d'infanterie; ce qui fut exécuté. Le sergent y monta, & les sentinelles ne s'en apperçurent qu'au moment qu'il fut sur le rempart. Alors le carillon commença. Les ennemis vinrent à la charge, tirèrent beaucoup, & croisèrent la baïonette avec nos grenadiers. Mais ceux-ci ne se défendoient qu'à grands coups de baïonettes, & tinrent bon jusqu'à ce que monsieur

de Chevert fut
quatre compa
qui devoient le
soit de monter
pouvoient supp
il en rompit be
concerter. J'en
dre à cette escal
pont & à la po
gons qui avoie
les huit troupes
mit à leur plac
terie qui restoi
tion. Dans le m
lin, que je m'a
avoit forcé le
m'abattit le por
ravelin fut aba
entrer à toutes
valerie, pour se
donné aux offic
valier qui mettr
de faire fabriquer
trouveroient ép
ne, les dragons

de Chevert fut monté, qui fut bientôt suivi des quatre compagnies de grenadiers, & par ceux qui devoient le suivre. Mais, comme on se pressoit de monter sur les échelles, & qu'elles ne pouvoient supporter le poids de tant d'hommes, il en rompit beaucoup; ce qui pensa tout déconcerter. J'envoyai un officier pour mettre ordre à cette escalade; & je me pressois d'arriver au pont & à la porte, avec les huit troupes de dragons qui avoient servi au feu de protection, & les huit troupes de carabiniers. J'ordonnai qu'on mît à leur place les quatorze piquets d'infanterie qui restoient, pour faire le feu de protection. Dans le moment que j'étois dans le ravelin, que je m'avançois vers la porte, Chevert avoit forcé le corps de garde par derrière, & m'abattit le pont-levis. Celui qui conduisoit au ravelin fut abattu au même moment; & je fis entrer à toutes jambes les vingt troupes de cavalerie, pour se jeter dans les rues. J'avois ordonné aux officiers de casser la tête à tout cavalier qui mettroit pied à terre pour piller, & de faire fabriquer tous nos soldats d'infanterie qu'ils trouveroient épars. J'en avois averti l'infanterie, les dragons & carabiniers, que j'avois fait

mettre pied à terre, pour empêcher le désordre & le pillage.

Ainsi nous entrâmes dans la ville. D'abord que les premières troupes eurent crié *vive le roi*, l'attaque des Saxons commença par un grand feu de part & d'autre. Je laissai huit troupes de dragons à la porte; & fis loger les piquets dans les maisons voisines. Je jettai sur le rempart deux troupes de dragons de chaque côté, pour assurer mes flancs; & je marchai, avec quatre compagnies de grenadiers & la cavalerie, droit au pont de Prague, pour favoriser l'entrée aux Saxons, dont l'attaque duroit toujours avec grande vivacité. En arrivant à la maison de ville, j'y trouvai le magistrat, qui me présenta les clefs de la ville: un moment après, vint un aide-de-camp du maréchal Ogilfi, qui me dit qu'il se rendoit mon prisonnier. Je m'avançai au pont, & je m'en assurai. Après quoi, je me rendis chez le maréchal Ogilfi, où, après avoir demandé à boire parceque je mourois de soif, & fait les premières civilités, je lui demandai un ordre pour le commandant de la citadelle, qu'il me donna. Sur le champ, je la fis occuper; & peu de momens après, les Saxons y entrèrent.

L'HISTOIRE
Prague est un
elle contient
& demie de tr
plus de vingt b
en deux mille
armés. Elle a é
grand père la p
ples qu'une vil
gois la nuit, &
Voilà une trop
lier; mais il a

P O S T

Je reçois, d
l'électeur, qui
truit du mouve
& qu'il n'y avo

Vous partirez,
re du jour, avec
que vous scache
gros corps de l'a
Forchiez, Duep
de Lorraine; qu'

Prague est une des grandes villes de l'Europe ; elle contient sept villes, & peut avoir une lieue & demie de traverse. Il faut, pour la défendre, plus de vingt bataillons. La garnison consistoit en deux mille hommes & six mille bourgeois armés. Elle a été prise le même jour que mon grand père la prit en 1640. Il n'y a point d'exemples qu'une ville ait été emportée par les François la nuit, & l'épée à la main, sans pillage. Voilà une trop longue lettre, mon cher chevalier ; mais il a fallu vous tout compter.

Signé, MAURICE DE SAXE.

P O S T - S C R I P T U M.

Je reçois, dans le moment, l'ordre ci-joint de l'électeur, qui vous fait voir que j'étois bien instruit du mouvement & des desseins des ennemis, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre.

Vous partirez, monsieur, demain matin à la pointe du jour, avec votre détachement. Il est nécessaire que vous sçachiez, pour votre instruction, que le gros corps de l'armée ennemie étoit aujourd'hui à Forchiez, Duespech & Beverschau, où étoit le duc de Lorraine ; qu'ils ont poussé en avant trois mille

Croates & quelque peu de cavalerie, qui devoient se jeter dans Prague, le jour même que nous l'avons emportée. Ainsi vous pouvez prendre vos mesures pour ne pas courir risque d'être coupé. En faisant occuper quelque poste par votre infanterie, vous pourrez toujours vous replier sur elle. Je suis, avec la plus parfaite estime, monsieur, tout à vous,



LETTRE

L E T T R E

DU COMTE DE SAXE,

AU MARÉCHAL DE BROGLIO,

1742.

MONSIEUR,

QUOIQUE mes avis n'aient point prévalu, je suis trop attaché au service du roi, pour garder le silence dans la conjoncture présente. L'idée d'aller sur l'Inn est une chimère. L'Inn n'est point une rivière que l'on puisse passer à la vue de vingt mille hommes qui n'ont que douze lieues de pays à garder. Le reste des ennemis remettrait le blocus devant Prague; & notre brave armée, qui y est, seroit prise. Je ne sçaurois vaincre la douleur que me cause une idée si affligeante. D'ailleurs, tous nos chevaux sont hors d'état d'aller, & l'armée périra de fatigue, surtout dans une saison aussi avancée que celle où nous sommes.

Il y auroit une position à prendre : ce seroit

TOME II.

H h

de cantonner derrière Nàab; la droite de notre armée au Danube, le quartier général à Amberg, & la gauche tirant vers Egra. Vous pouvez tirer vos subsistances par le Danube, Nuremberg & la Franconie. Les ennemis ne peuvent s'établir entre la Bohème & le Nàab, parceque le pays est trop pauvre pour qu'ils y puissent vivre. Ils feront donc obligés de subsister dans la Bohème, à une distance suffisante pour que vous puissiez être averti à tems de leurs mouvemens. Vous conservez ainsi une position qui en impose à toute l'Allemagne. L'événement de la guerre n'est point décidé, & tient tous les esprits en suspens. Enfin, si le roi veut que son armée se rapproche du Rhin, on a le tems de faire des magasins, des arrangemens, & des marches sur plusieurs colonnes, par cantonnement. Les princes d'Allemagne peuvent exiger de la reine de Hongrie, que son armée ne suive point la nôtre, pour éviter la ruine de leur pays; ce qui conservera nos troupes, & les mettra en état d'ariver en bon ordre sur le Rhin. Sans ces précautions, nous serons obligés de camper & de fourager. Nous réveillerons les habitans des pays par lesquels nous passerons, &



nous perdrons notre armée. Voilà ce que j'ai cru de mon devoir de vous représenter. J'ai l'honneur d'être, avec respect, &c.

Signé, MAURICE DE SAXE.



L E T T R E

DU COMTE DE SAXE, AU CHEVALIER FOLARD,

De Deckendorff, le 28 décembre 1742.

IL y a bien longtems que je ne vous ai écrit, mon cher chevalier. Il y a longtems aussi que je n'ai reçu de vos lettres : mais c'est ma faute, & je vous l'avoue. J'ai été dans un mouvement continuel, & je me suis nourri de coulevres. Je n'aime pas à vous écrire des misères. Mon ame est trop franche & trop sincère, pour qu'elle ne coule pas par ma plume sur le papier, quand je m'entretiens avec vous; & comme il est plus aisé de s'abstenir que de se contenir, je ne vous ai point écrit. Où êtes-vous ? Dans votre dernière lettre, vous m'écriviez que vous alliez à Avignon. Estes-vous resté à Paris ? & cette lettre vous y trouvera-t-elle encore ? Je suis à la gauche du Danube, & je commande en cette partie, depuis que notre armée a passé le Danube à Staracnhot. J'ai obligé les ennemis à quitter Oberaltac, & puis ce poste ici. Il est arrivé quelque chose d'assez plaisant dans cette manœuvre.

HISTOIRE
Comme je
ruffards & c
raltac & ici,
défilés; com
jugé qu'ils ne
pour être ave
roient à mon
semblé assez
embarquer o
aller au cour
postes, & de
dorf; afin de
qui y étoient
J'avois envo
férens partis
dre de se rap
mois. Je m'e
cavalerie av
attaquer les
long du Dan
leur attention
me laissai des
de Deckendo
me vit; & j'ai
toit arrivé un

Comme je sçavois que les ennemis avoient des huffards & quelque infanterie légère, entre Oberaltac & ici, qui occupoient les passages & les défilés; comme ces postes étoient foibles, j'ai jugé qu'ils ne les avoient entr'eux & moi, que pour être avertis de ma venue, & qu'ils les vuideroient à mon arrivée. En conséquence, j'ai rassemblé assez de batteaux à Straubingen pour y embarquer onze bataillons, afin de me laisser aller au courant du Danube, de passer tous leurs postes, & de débarquer au-dessous de Deckendorf; afin de couper la retraite à deux bataillons qui y étoient, & afin que rien ne pût se sauver. J'avois envoyé le vingt-quatre du mois passé différens partis tout du long du Régem, avec ordre de se rapprocher du Danube le deux de ce mois. Je m'embarquai le deux, & j'envoyai ma cavalerie avec quelque peu d'infanterie pour attaquer les postes que les ennemis avoient le long du Danube à différens défilés, afin d'attirer leur attention de ce côté-là. Pendant ce tems, je me laissai descendre au courant, & la garnison de Deckendorf n'en fut avertie que lorsqu'elle me vit; & j'aurois complètement réussi, s'il n'étoit arrivé un accident à un bateau chargé de

quatre compagnies de grenadiers, qui se creva sur une souche; ce qui nous arrêta une heure, & a fait que nous ne sommes arrivés à Deckendorf que comme le jour finissoit. Et comme il subsiste encore dans la rivière des piles d'un pont que j'ai fait brûler cet été, je n'ai osé hasarder d'y passer dans l'obscurité avec cette flotte chargée de troupes: j'ai été obligé de débarquer au-dessus, ce qui a donné le tems à la garnison de sortir en confusion; mais ils ont laissé tous leurs équipages. Nous y avons fait quelque cent prisonniers, & les grenadiers se sont assez joliment mis en vaisselle d'argent. Ce n'est pas tout: ce poste servoit à couvrir des dépôts que les ennemis avoient tout le long du Danube, & que les mauvais chemins leur avoient empêché de traîner avec eux dans leur marche en venant de Bohême. Tous ces dépôts, tous ces postes, tous les équipages à qui ils servoient d'escorte, ont été effrayés de mes batteaux, & de cette manière prompte de voyager. Ils ont tous abandonné les rives du Danube, pour se jeter dans la montagne, où ils sont tombés dans les griffes de mes partis. Nous avons pris, dans un endroit, deux cent cinquante chariots & caissons; dans

un autre, 150000 rations de biscuit; dans un troisième, un pont sur haquet; dans un quatrième enfin, mille tonneaux de farine, des prisonniers par-tout; & enfin, tout le pays entre-ci & Passau a été nétoyé en deux jours. Ce n'est pas encore tout, mon cher chevalier; les ennemis avoient tiré tout le canon de Passau, & l'avoient fait remonter l'Inn, pour faire le siège de Bruneau. Ils l'ont renvoyé au plus vite à Passau, & y ont jetté une garnison; car ils n'y avoient laissé que six cent hommes. Voilà une bonne plaisanterie que je leur ai faite là: je suis sûr que cela vous réjouira. Ils m'ont renvoyé depuis deux mille hommes à Gravenau, à qui j'irai donner l'aubade un de ces jours, quand la rigueur du froid sera un peu tempérée. Adieu, mon cher chevalier. Aimez-moi toujours un peu, & soyez persuadé de ma tendresse pour vous.

Signé, MAURICE DE SAXE.



L E T T R E

DU MARÉCHAL COMTE DE SAXE, AU CHEVALIER
FOLARD.

Du camp sous Courtrai, le 11 août 1744.

J'AI reçu, mon cher chevalier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 de ce mois. Les marques de votre souvenir me flattent infiniment; & je m'estimerois heureux de vous avoir avec moi : mais vous sçavez, mon cher chevalier, que ces choses ne dépendent pas de nous. Je voudrois bien avoir dans mon armée plusieurs officiers (si cela se pouvoit) tels que celui qui défendit la cassine de Mascoliny, & je vous assure que j'en ferois grand cas.

Les ennemis ont eu intention de m'attaquer ici : mais, ayant sçu que j'avois fait regratter les anciennes fortifications, & mis quelques palissades au corps de la place, avec des barrières aux portes, ils se sont ravisés. Ils ont fait assez habilement une démarche fort imprudente en marchant par leur gauche &

me

me prêtant le flanc entre une rivière & moi, je veux dire l'Escaut. J'en fus avertis le soir ; & m'étant mis en marche à la pointe du jour pour les couper en deux , j'appris, au pont de pierre, à sept heures du matin, qu'ils avoient fini de passer le ruisseau à six, ayant marché toute la nuit. Ils sont allés camper dans la plaine de Cizoint. J'ai pourvu Lille de tout ce qu'il faut pour une bonne défense ; & je suis resté ici, les soupçonnant de vouloir m'obliger à rentrer sur nos terrains, pour que je ne mange plus le leur. J'ai envoyé monsieur Duchaila avec vingt-trois escadrons sous Lille ; & j'ai fait avancer sous Douai monsieur le comte d'Estrées, qui étoit à Maubeuge avec dix-huit, pour les tenir en bride, & les empêcher de passer avec des détachemens l'Escharpe & la Deulle pour faire des courses. Ce moyen m'a réussi jusqu'à présent : Aucune de leurs troupes n'a passé ces deux rivières, de crainte d'être coupée par ces deux corps.

Il y a huit jours que nous sommes dans ces positions. Je ne sçais par où cela finira. Ils ne sçauroient aller plus loin, & me laisser entre leurs foyers, qui sont à Tournes, & eux. Je subsiste pendant ce tems-là dans leur pays ; &

il me semble que cette défensive n'est pas trop mal.

Adieu, mon cher chevalier. Je vous embrasse de tout mon cœur : honorez-moi quelquefois de vos lettres.

Signé, MAURICE DE SAXE.



L'H
L
DU MA
A MON
au sujet d
roi l'a
l'hôtel
CONFOR
que vous
fuis rendu
cice aux c
semblés.
Le dét
Bombelle
mieux, &
L'exercice
me plaît in
amorcer le
bientôt im
un mouve

L E T T R E

DU MARÉCHAL COMTE DE SAXE,

A MONSIEUR LE COMTE D'ARGENSON.

*au sujet des différens exercices militaires dont le
roi l'avoit chargé d'aller voir l'exécution à
l'hôtel royal des invalides.*

De Paris, le 25 février 1750.

C ONFORMÉMENT aux intentions de sa majesté, que vous m'avez fait sçavoir, Monsieur, je me suis rendu aux invalides; & j'y ai vu faire l'exercice aux différens détachemens qui y étoient assemblés.

Le détachement des gardes, que monsieur de Bombelles a dressé, est celui qui marche le mieux, & dont l'exercice a le plus de grace. L'exercice de monsieur le comte de Maillebois me plaît infiniment: Il a une méthode de faire amorcer les armes, qui, à ce que je crois, sera bientôt imitée de plusieurs, parcequ'elle évite un mouvement fort embarrassant, lorsqu'on a

la baïonette au bout du fusil ; & quelque changement que l'on fasse à l'exercice, on ne sçau- roit rien faire de mieux que d'en retrancher l'an- cienne méthode d'amorcer, pour lui substituer celle-ci.

Le détachement qu'a dressé le duc de Broglio est une copie de l'exercice prussien : on ne sçau- roit admettre les gibernes & les poulverins qu'à ce détachement, lorsqu'on voudra faire un chan- gement dans cette infanterie. Je ne parle point pour faire porter l'épée en couteau de chasse. La méthode de monsieur de Bombelles est celle de toute notre infanterie, la meilleure & la moins embarrassante.

Alsace a le véritable exercice prussien : mais c'est un abus de croire qu'il faut des fusils courts pour l'exécuter ; les nôtres sont beaux & bons.

L'exercice de Beauvoisis est fort lesté & très- bien exécuté. Mais, de vous dire, monsieur, quel est le meilleur, c'est une question très-im- portante à décider. Cette partie, à laquelle on ne fait qu'une médiocre attention en France, fait depuis bien des années la méditation & l'ap- plication des plus habiles militaires de l'Europe.

ALHIS
 Or ne sça
 Prussiens
 quante an
 que l'on r
 s'attribuer
 cellence d
 cices.
 Ce n'est
 te que le
 en Prusse
 une applic
 tie qu'a été
 la plus gra
 sur le mili
 ment aidés
 objet de f
 fonctions
 Les diff
 fait à rang
 manière de
 rangs & file
 doivent av
 ger. A l'ex
 ficiers doiv
 lon; & alo

On ne sçauroit disconvenir que les succès des Prussiens contre des troupes qui, depuis cinquante ans, n'ont cessé de faire la guerre, & que l'on regardoit comme bonnes, ne peuvent s'attribuer qu'à cette application, & à l'excellence de leur discipline & de leurs exercices.

Ce n'est donc pas une chose indifférente que le choix de l'exercice. On y a travaillé, en Prusse, l'espace de quarante années avec une application sans relâche : c'est à cette partie qu'a été employé le règne de deux rois, dont la plus grande attention s'est toujours portée sur le militaire : en quoi ils ont été puissamment aidés par des généraux habiles, qu'aucun objet de fortune ou de plaisirs ne distrahit des fonctions dont ils sont chargés.

Les différens mouvemens d'exercice que l'on fait à rangs & files ouvertes, sont relatifs à la manière de charger, lorsque les bataillons sont à rangs & files serrées, ce qui est la position qu'ils doivent avoir, lorsqu'ils sont formés pour charger. A l'exercice de revue & de parade, les officiers doivent être tous sur le front du bataillon ; & alors les files & les rangs sont ouverts :

mais lorsqu'ils sont ferrés à la pointe de l'épée, les officiers doivent être dans les rangs, & un seul officier doit se trouver devant le bataillon.

Dans le second point de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il s'agit de sçavoir si l'on doit mettre les officiers dans les rangs, ou sur le front du bataillon? Il est certain que nous perdrons toujours, par le feu de nos propres soldats, une grande quantité de nos officiers, lorsqu'ils seront sur le front du bataillon; & sur-tout dans les premières affaires, après une longue paix. En second lieu, lorsque les officiers ne sont pas partagés dans les rangs, ils ne s'occupent pas de leurs sections; les majors, ou ceux qui commandent, ne sçauroient distinguer les sections, parcequ'elles ne sont pas marquées par l'esponçon: & lorsqu'elles se sont mêlées par le mouvement, ou par l'inégalité du terrain, ceux qui commandent ne sçauroient voir tout d'un coup où est le défaut. De plus, les officiers subalternes ne sont pas si bien maîtres de leurs soldats, & ne peuvent les empêcher de tirer; ce qui est un point de la plus grande conséquence: car toute troupe qui a tiré en

AL HI
 présence
 celle q
 c'est la ra
 font port
 parcequ'i
 tirer, lors
 qu'ils l'on
 l'ennemi
 plus dang
 on oblige
 ne pouva
 faire; au
 premiers,
 qu'un seu
 faire tire
 une color
 ples à cit
 roient di
 point flat
 séquence.
 tre infanter
 rope, n'ei
 dans un li
 l'infanterie
 exercée &

présence de l'ennemi est une troupe défaite, si celle qui lui est opposée conserve son feu. Et c'est la raison pour laquelle les gens entendus font porter aux soldats le fusil sur l'épaule, parcequ'il est plus facile de les empêcher de tirer, lorsqu'ils ont le fusil sur l'épaule, que lorsqu'ils l'ont sur le bras gauche, en marchant à l'ennemi les armes présentées, mouvement des plus dangereux. C'est aussi la raison pour laquelle on oblige les officiers d'avoir des espontons: car ne pouvant tirer, ils empêchent le soldat de le faire; au lieu qu'ayant des fusils, ils tirent les premiers, & les soldats les imitent. Car il ne faut qu'un seul coup, en présence de l'ennemi, pour faire tirer un bataillon, une brigade, une ligne, une colonne entière: je n'ai que trop de ces exemples à citer là-dessus, & nos militaires n'en sçau-roient disconvenir. Mon devoir m'oblige à ne point flatter dans une chose de si grande conséquence. Je me trouve obligé de dire que notre infanterie, quoique la plus valeureuse de l'Europe, n'est point en état de soutenir une charge, dans un lieu où elle peut être abordée par de l'infanterie moins valeureuse qu'elle, mais mieux exercée & mieux disposée pour une charge; &

les succès que nous avons dans les batailles ne doivent s'attribuer qu'au hasard, ou à l'habileté que nos généraux ont de réduire les combats à des points ou affaires de poste, où la seule valeur des troupes & leur opiniâtreté l'emportent ordinairement, lorsque le général sçait faire ses dispositions en conséquence, c'est-à-dire, de manière à pouvoir soutenir les attaques. Mais c'est une chose qu'on ne peut pas toujours faire, & que le général ennemi peut empêcher, s'il est habile, s'il connoît vos défauts & ses avantages. Ce que j'avance ici est soutenu par des preuves.

A la bataille d'Hochstet, vingt-deux bataillons, qui étoient au centre, tirèrent en l'air, & furent dissipés par trois escadrons ennemis qui avoient passé le marais devant eux : les ennemis furent repoussés au village de Blintheim, & ils ne se rendirent qu'après que les armées furent retirées.

Luzara en Italie, affaire de poste.

Ramilly, affaire de plaine.

Denain, affaire de poste.

Malplaquet : ce qu'il y avoit en plaine, plia ; ce qui étoit posté se maintint longtems, & coûta beaucoup de chevaux aux alliés.

Parme,

Parme, affaire de poste.

Dettingen, affaire de plaine.

Fontenoy : ce qui étoit en plaine plia ; ce qui étoit posté se maintint.

Raucoux, affaire de poste uniquement, quoiqu'il y eût beaucoup de plaine ; mais on n'attaqua que les postes.

Lawfeld, affaire de plaine réduite à des attaques de postes.

C'est donc un grand défaut dans une infanterie, de ne pouvoir l'employer qu'à de certaines parties de la guerre. On se révolte sans doute contre ces sentimens. Mais je ne sçais s'il y a beaucoup de nos généraux qui osassent entreprendre de passer une plaine avec un corps d'infanterie devant un corps de cavalerie nombreuse ; & se flatter de pouvoir se soutenir plusieurs heures avec quinze ou vingt bataillons au milieu d'une armée, comme ont fait les Anglois à Fontenoy, sans qu'aucune charge de cavalerie les ait ébranlés ou fait dégarnir de leur feu. Ce sont des choses que nous avons tous vues : mais l'amour-propre fait qu'on ne veut point en parler, parcequ'on sent bien qu'on n'est point en état de les imiter.

Les Romains, en cela tout différens des autres

peuples de la terre, se font fait de la guerre une méditation continuelle ; & , dès qu'ils ont apperçu des méthodes supérieures à la leur, ils les ont embrassées, en renonçant à celles dont ils s'étoient servis jusques-là. Annibal ayant reconnu les défauts de son infanterie, la forma en légions, & lui donna les armes & la façon de combattre des Romains : le gain de la bataille de Cannes en fut la récompense.

Quant au choix précisément de l'exercice de l'un des détachemens, sur lequel le roi m'a fait l'honneur de me demander mon avis, je donnerois la préférence à celui d'Alsace. Une lettre ne sçauroit contenir les raisons qui me déterminent à ce choix, & un mémoire sur cette matière ne feroit qu'ouvrir la porte à des écrits dont vous devez être fatigué : outre que c'est un genre d'écrire dont je voudrois bien être dispensé.

FIN DU SECOND TOME.



CHA

L

DE LA

RÉFLEX

C

DIGRESS

PAYS.

SEROI

PUBLI



T A B L E

D E S

CHAPITRES ET ARTICLES

D U S E C O N D T O M E .

L I V R E S E C O N D .

CHAPITRE PREMIER.

D E L A D É F E N S E , E T D E L ' A T T A Q U E . page 1

CHAPITRE DEUXIEME.

R É F L E X I O N S S U R L A G U E R R E E N G E N E R A L . 16

CHAPITRE TROISIEME.

D I G R E S S I O N S U R L A P O L O G N E . D E S C R I P T I O N D E C E
P A Y S . P R O J E T D E G U E R R E P O U R U N E P U I S S A N C E Q U I
S E R O I T D A N S L E C A S D E L A F A I R E A C E T T E R É -
P U B L I Q U E . 24

Kk ij

CHAPITRE QUATRIEME.

ART. I.	<i>Manière de construire des forts.</i>	40
ART. II.	<i>Des tours avancées.</i>	57
ART. III.	<i>Calcul du tems auquel quatre mille huit cent hommes pourront construire un fort octogone suivant mon plan & mes profils.</i>	64

CHAPITRE CINQUIEME.

DE LA GUERRE DES MONTAGNES.	71
-----------------------------	----

CHAPITRE SIXIEME.

DES PAYS COUPE'S, OU REMPLIS DE HAIES ET DE FOSSE'S.	73
--	----

CHAPITRE SEPTIEME.

DES PASSAGES DE RIVIERES.	76
---------------------------	----

CHAPITRE HUITIEME.

DES DIFFERENTES SITUATIONS.	85
-----------------------------	----

CHAPITRE NEUVIEME.

DES RETRANCHEMENS, ET DES LIGNES.	98
-----------------------------------	----

DES CHAPITRES. 257

CHAPITRE DIXIEME.

DE LA PHALANGE DES GRECS, ET DE L'ORDRE DE
COMBATTRE DES ROMAINS. FRAGMENT DE POLYBE
A CE SUJET. 110

CHAPITRE ONZIEME.

DE L'ATTAQUE DES RETRANCHEMENS. 120

CHAPITRE DOUZIEME.

DES REDOUTES. 124

CHAPITRE TREIZIEME.

DES ESPIONS, ET DES GUIDES. 136

CHAPITRE QUATORZIEME.

DES INDICES. 138

CHAPITRE QUINZIEME.

DU GENERAL D'ARME'E. 142

REFLEXIONS SUR LA PROPAGATION

DE L'ESPECE HUMAINE. 155

DIFFERENTES PIECES RELATIVES
A L'HISTOIRE ABREGÉE DU MARECHAL
COMTE DE SAXE.

- DIPLÔME de l'élection du comte de Saxe, en qualité de duc de Curlande & de Sémigalle.* 167
- LETTRE du comte de Saxe, au primat de Pologne, pour lui faire part de son élection.* 172
- LETTRE du comte de Saxe, au baron d'Osterman, conseiller privé de l'impératrice de Russie.* 175
- LETTRE du comte de Saxe, au roi de Pologne, en réponse à celle que sa majesté lui avoit écrite, pour lui ordonner de rapporter à la diète de Pologne l'acte de son élection.* 180
- DIPLÔME d'Auguste, roi de Pologne, contre l'élection du comte de Saxe.* 184
- AUTRE DIPLÔME du roi de Pologne, pour incorporer le duché de Curlande à la Pologne.* 187
- RESCRIPT du comte de Saxe, par lequel il invite les Curlandois à prendre les armes & à venir le joindre.* 191
- LETTRE du roi de Pologne, au comte de Saxe.* 194
- REPOSE du comte de Saxe, au roi de Pologne, avec les additions qu'il y a faites depuis.* 196

DES CHAPITRES. 259

PROTESTATION du comte de Saxe, contre toute élection faite ou à faire d'un duc de Curlande à son préjudice. 212

LETTRE du comte de Saxe, au chevalier Folard, dans laquelle il lui fait part des lettres de l'électeur de Bavière, & des réponses qu'il avoit faites à ce prince, concernant l'entreprise sur Prague. 218

LETTRE du comte de Saxe, au maréchal de Broglio. 237

LETTRE du comte de Saxe, au chevalier Folard. 240

LETTRE du maréchal comte de Saxe, au chevalier Folard. 244

LETTRE du maréchal comte de Saxe, à monsieur le comte d'Argenson, au sujet des différens exercices militaires dont le roi l'avoit chargé d'aller voir l'exécution à l'hôtel royal des invalides. 247

FIN DE LA TABLE DU SECOND TOME.

DES CHAPITRES

Page 1
Page 2
Page 3
Page 4
Page 5
Page 6
Page 7
Page 8
Page 9
Page 10
Page 11
Page 12
Page 13
Page 14
Page 15
Page 16
Page 17
Page 18
Page 19
Page 20
Page 21
Page 22
Page 23
Page 24
Page 25
Page 26
Page 27
Page 28
Page 29
Page 30
Page 31
Page 32
Page 33
Page 34
Page 35
Page 36
Page 37
Page 38
Page 39
Page 40
Page 41
Page 42
Page 43
Page 44
Page 45
Page 46
Page 47
Page 48
Page 49
Page 50
Page 51
Page 52
Page 53
Page 54
Page 55
Page 56
Page 57
Page 58
Page 59
Page 60
Page 61
Page 62
Page 63
Page 64
Page 65
Page 66
Page 67
Page 68
Page 69
Page 70
Page 71
Page 72
Page 73
Page 74
Page 75
Page 76
Page 77
Page 78
Page 79
Page 80
Page 81
Page 82
Page 83
Page 84
Page 85
Page 86
Page 87
Page 88
Page 89
Page 90
Page 91
Page 92
Page 93
Page 94
Page 95
Page 96
Page 97
Page 98
Page 99
Page 100

FIN DE LA TABLE DU SECOND TOME

© The Tiffen Company, 2007

TIFFEN® Gray Scale

A	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19
	R	G	B					W	G	K				C	Y	M			

© The Tiffen Company, 2007

TIFFEN® Color Control Patches

© The Tiffen Company, 2007

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
1	2	3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16	17	18

